



NAZIONALE

B. Prov.

III

1114

NAPOLI

VITT. EM III

9. 7. 54.

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XXXX

Num.^o d'ordine



Palchetto

7

N. 9

B. Pres. III 1114

1849

1849



HISTOIRE
D'ÉCOSSE,
TOME TROISIÈME.





ISTOIRE
D'ÉCOSSE,
DURANT LES REGNES
E LA REINE MARIE,
ET
DU ROI JACQUES VI,

*ou à l'avènement de ce Prince au Trône
d'Angleterre.*

AVEC UN PRÉCIS

l'Histoire d'Ecosse, qui précède cette époque :

PAR GUILLAUME ROBERTSON,

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME TROISIEME.



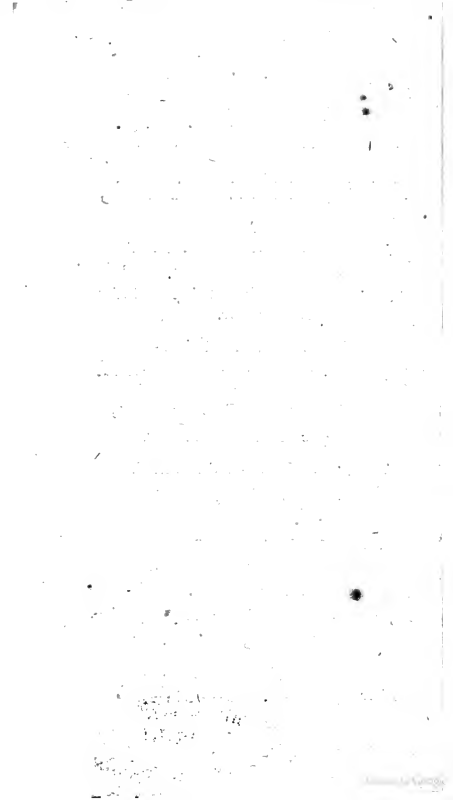
A PARIS,



127 { PISSOT, Libraire, Quai des Augustins,
près la rue du Hurpoix.
PRAULT, Imprimeur du Roi, même
Quai, à l'Immortalité.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





HISTOIRE D'ÉCOSSE.

LIVRE SIXIÈME.



Le coup imprévu qui enleva le
gent, jeta le parti du Roi dans la
nière consternation. Elisabeth dé-
ra sa mort comme le désastre le plus
l qui pût arriver à son Royaume,
en fut inconsolable à un point qui
venoit peu à sa dignité. Les adhé-
s de Marie triomphoient comme
on rétablissement sur le trône étoit
enu non seulement certain, mais
prochain. L'infamie du crime tomba
rellement sur ceux qui marquoient
joie si indécente de ce qu'il avoit
commis; & comme l'assassin se sauva
un cheval appartenant au Lord
ude Hamilton, & qu'il s'enfuit droit

1570.

Désordres
occasionnés
par la mort
du Régent.

Tome III.



1570.

à Hamilton où il fut reçu en triomphe, on conclut que le Régent avoit été sacrifié au ressentiment du parti de la Reine plutôt qu'à la vengeance d'un particulier. Le lendemain du meurtre Scott de Buccleugh & Ker de Fernheret, tous zélés auteurs de la cause de la Reine, entrèrent en Angleterre les armes à la main, pillèrent & brûlèrent le pays dont les habitans ne s'attendoient point à un pareil outrage. Si le Régent eût été encore en vie, à peine est-il croyable qu'ils eussent osé faire cette incursion, & ils ne l'auroient pas faite le lendemain même de sa mort, s'ils n'avoient pas été complices de son assassinat.

Ce ne fut pas la seule irrégularité occasionnée par l'anarchie qui suivit la mort du Régent. Dans cette confusion qui régnoit par-tout, les Ecoissois se flatterent que tout seroit impuni & s'abandonnerent à toutes sortes d'excès. Comme il étoit impossible de les contenir tant qu'il n'y auroit point de forme de gouvernement décidée, il se fit une assemblée de Nobles pour délibérer sur le choix d'un Régent. Les partisans de la Reine refuserent de s'y trouver & protestèrent contre tout ce qui s'y fe-

Démarches
pour élire un
Régent.

roit; le parti du Roi même étoit irrésolu & partagé d'opinions. Maitland que Kirkaldy avoit mis en liberté & qui avoit obtenu des Nobles assemblés une décharge du crime dont on l'avoit accusé, tâcha de concilier les deux partis en proposant d'admettre la Reine à l'administration du gouvernement conjointement avec son fils. Elisabeth, suivant son ancien système, par rapport aux affaires d'Ecosse, travailloit, malgré les sollicitations des amis de Marie, à multiplier & à perpétuer les factions qui déchiroient le Royaume. Randolph qu'elle dépêcha en Ecosse à la première nouvelle de la mort du Régent, & qu'elle chargeoit ordinairement de ces sortes de commissions, trouva les esprits si aigris par des injures mutuelles, & si pleins d'une haine irréconciliable, qu'il n'eût pas beaucoup de peine à enflâmer leur animosité. L'assemblée se rompit sans être convenue de rien, & l'on en indiqua une autre pour le premier le Mai où les Nobles de tous les partis furent invités.

Cependant Maitland & Kirkaldy qui continuoient de reconnoître l'autorité du Roi se donnoient tous les mouvemens raisonnables pour rétablir un peu d'har-

1570.

monie parmi leurs concitoyens , ils ménagèrent pour cela une conférence à l'amiable entre les chefs des deux factions. Mais les uns demandant la restauration de la Reine comme la seule chose qui pût rétablir la tranquillité publique , & les autres tenant l'autorité du Roi pour tellement sacrée qu'il n'étoit permis dans aucun cas d'en douter ou d'y toucher , personne ne voulant sur-tout rabattre rien de son opinion , ils se séparèrent sans aucune espérance de s'accorder. Ils furent même plus éloignés que jamais d'une reconciliation , parce que chacun des partis compta sur un secours étranger. Un Envoyé de France qui venoit d'arriver , en promit un puissant aux adhérens de la Reine ; & comme les guerres civiles dans ce Royaume sembloient être sur le point de finir par une paix , on s'attendoit que Charles pourroit bientôt remplir sa promesse. D'un autre côté le Comte de Suffex assembloit une forte armée sur les frontieres , & ses opérations ne pouvoient manquer de donner plus de courage & de force au parti du Roi.

Les partisans
de la Reine en
possession d'Es-
dinbourg.

Quoique les tentatives pour la réunion des factions n'eussent pas réussi , elles ne laisserent pas de contribuer un

peu à modérer ou à suspendre leur rage; mais on les revit bientôt agir avec leur animosité ordinaire. Morton, le Chef le plus vigilant & le plus capable des Royalistes, sollicita Elisabeth de se montrer efficacement & sans délai pour la sûreté d'un parti si dévoué à ses intérêts & qui avoit grand besoin de son assistance. Les Chefs du parti de la Reine s'étant assemblés à Linlithgow marcherent de cet endroit à Edimboug, & Kirkaldy qui étoit en même-tems Gouverneur du château & Prévôt de la ville, persuada, quoiqu'avec un peu de peine, aux habitans de leur ouvrir les portes. Lui, le Comte d'Athole & Maitland se joignirent presque ouvertement à ces Chefs; & le Duc & le Lord Herreis qui étoient redevables de leur liberté à Kirkaldy reprirent les places qu'ils avoient occupées ci-devant dans leurs Conseils. Encouragés par l'acquisition de personages si illustres par leur naissance ou si distingués par leur capacité, ils publièrent une proclamation où ils déclaroient leur intention de soutenir l'autorité de la Reine, & paroissoient résolus de ne point quitter la ville avant une assemblée prochaine des Nobles, où ils ne doutoient pas .

1570.

que leur nombre & leur crédit ne mis-
sent la pluralité des voix de leur
côté.

Ils tâchent
d'engager la
Nation dans
une guerre
avec l'Angle-
terre.

Ils avoient formé en même-tems le
dessein d'allumer la guerre entre les
deux Royaumes. En les engageant dans
des hostilités & en réveillant leur an-
cienne antipathie & leur émulation, ils
espéroient non seulement rompre une
alliance très-avantageuse à la cause du
Roi, mais reconcilier leurs compatrio-
tes avec la Reine d'Ecosse, la rivale
naturelle & la plus dangereuse d'Elisa-
beth. Dans cette vue ils avoient poussé
Scott & Ker à commencer les hostilités
immédiatement après l'assassinat du Ré-
gent, & ils les pouissoient encore à
continuer & étendre leurs déprédations.
Comme Elisabeth prévoyoit d'un côté
les suites dangereuses qu'il y auroit à
faire de ces insultes une querelle natio-
nale, & que de l'autre elle ne vouloit
pas les laisser impunies, elle déclara
par une proclamation, qu'elle imputoit
ces outrages, non à la nation Ecossoise,
mais à quelques personnes désespérées
qui ne cherchoient qu'à faire du mal;
qu'elle étoit résolue d'entretenir une
amitié inviolable avec la Nation, mais
que son devoir à l'égard de ses propres

fujets l'obligeoit à châtier la licence de ces brigands. En conséquence de cette déclaration, Suffex & Scroop entrèrent en Ecosse, l'un par les frontieres de l'Est, l'autre par celles de l'Ouest & mirent tout à feu & à sang dans les pays adjacents. La renommée enfla le nombre & les progrès de leurs armées, & les partisans de Marie ne se croyant pas en sûreté dans Edimbourg où les habitans étoient mal intentionnés pour leur cause, ils se retirèrent à Linlithgow. Là par une proclamation publique ils maintinrent l'autorité de la Reine & défendirent d'obéir à tout autre qu'au Duc & aux Comtes d'Argyll & de Huntly qu'elle avoit nommés ses Lieutenans dans le Royaume.

1570.

28 Avril.

Les Nobles qui tenoient pour le Roi, quoique fort affoiblis par la défection d'un si grand nombre de leurs amis, s'assemblerent à Edimbourg au jour marqué. Ils publièrent une contre-proclamation où ils déclarerent ceux qui prenoient le parti de la Reine ennemis de leur pays, & les accuserent tant du meurtre du feu Roi que de celui du Régent. Ils ne pouvoient cependant présumer assez de leurs propres forces pour hasarder d'élire un Régent ou

Le parti du Roi entre dans Edimbourg.

1 Mai.

1570.

de tenir la campagne contre le parti de la Reine. Mais grace au secours qu'ils reçurent d'Elisabeth ils furent en état de faire l'un & l'autre. Le Chevalier Guillaume Drury marcha par son ordre en Ecosse avec mille hommes de pied & trois cents chevaux; les Royalistes le joignirent avec un corps de troupes considérable, & s'avancant vers Glasgow où les partisans de la Reine avoient déjà commencé les hostilités par l'attaque du Château, ils les obligèrent de se retirer, pillèrent le pays d'alentour qui appartenoit aux Hamiltons, s'emparèrent de quelques-uns de leurs Châteaux, en rasèrent d'autres & retournèrent à Edimbourg.

Motifs de
sa conduite
d'Elisabeth à
l'égard de ce
parti.

Sous l'escorte de Drury le Comte de Lennox revint en Ecosse. Il étoit naturel de lui confier le gouvernement du Royaume durant la minorité de son petit fils. Sa naissance illustre & son alliance avec les familles Royales d'Angleterre & d'Ecosse le rendoient digne de cet honneur. Et comme son ressentiment contre Marie étoit implacable, que ses biens étoient en Angleterre, & que sa famille y résidoit. Elisabeth le regardoit comme un homme qui par inclination & par intérêt

agiroit de concert avec elle, ce qui lui faisoit souhaiter ardemment qu'il pût succéder à Murray dans l'office de Régent; mais elle crut devoir par plusieurs raisons dissimuler ce qu'elle en pensoit & ne pas favoriser ouvertement ses prétentions. Les guerres civiles de France excitées par un prétendu zèle de religion & poussées avec une fureur que son esprit de tolérantisme ne pouvoit que lui faire désavouer, sembloient tendre à leur fin; & après avoir versé le plus pur sang & dévasté les plus riches provinces du Royaume, les deux partis desiroient la paix avec une ardeur qui facilitoit les négociations entreprises pour la ramener. Charles IX étoit connu pour un admirateur passionné de la beauté de Marie. Son honneur étoit d'ailleurs intéressé à ne pas souffrir qu'une Reine douairiere de France & la plus ancienne alliée de sa Couronne languît dans une situation aussi cruelle sans essayer de l'entirer. Il avoit fallu jusques-là qu'il se contentât de faire des remontrances par ses Ambassadeurs sur les indignes traitemens qu'elle recevoit; mais s'il étoit une fois le maître de suivre son inclination, Elisabeth avoit tout à crain-

1570.

dre de l'impétuosité de son caractère & du pouvoir de ses armes ; il étoit donc nécessaire qu'elle agît avec quelque réserve , & qu'elle ne parût point soutenir publiquement l'élection d'un Régent , au mépris de l'autorité de Marie. La jalousie & la prévention des Ecoissois ne demandoient pas moins de ménagement. Si elle eût porté ouvertement Lennox , & qu'elle l'eût proposé à l'assemblée comme un candidat qu'elle approuvoit , elle auroit pu réveiller l'esprit d'indépendance parmi les Nobles & manquer son but en découvrant trop clairement ses intentions. C'est pourquoi elle hésita long-tems , ne donnant que des réponses ambiguës à tous les messages qu'elle recevoit du Roi. On obtint cependant à la fin une déclaration plus précise de ses sentimens , & un événement d'une espèce fort extraordinaire semble en avoir été l'occasion. Le Pape Pie V ayant publié une Bulle où il excommunioit Elisabeth , la privoit de son Royaume & délieroit ses sujets du serment de fidélité , un Anglois nommé Fletton eut l'audace de l'afficher aux portes du Palais de l'Evêque de Londres. Dans les siècles précédens , un Pape ambi-

tieux & vain, rendoit de son propre mouvement cette fatale Sentence contre les plus puissans Monarques ; mais dans celui-là l'autorité de la Cour de Rome étant moins respectée, elle procédoit avec plus de circonspection, & l'on n'entendoit gronder son tonnerre que quand elle étoit excitée par quelque puissant Prince. Elisabeth imputa donc cette démarche du Pape à une ligue des Princes Catholiques Romains, & elle soupçonna que les intérêts de la Reine d'Ecosse en étoient aussi l'objet. Elle vit que dans ces circonstances la sûreté de son Royaume dépendoit de la conservation de son crédit en Ecosse ; & pour le fortifier, elle renouvela aux partisans du Roi les promesses de les protéger, elle les enhardit à procéder à l'élection d'un Régent & alla jusqu'à leur désigner le Comte de Lennox comme celui qui avoit le meilleur titre ; sur quoi tout le parti lui accorda cet honneur dans une assemblée tenue le 12 Juillet.

Le premier soin du Régent fut d'empêcher l'assemblée du Parlement que le parti de la Reine avoit indiquée à Linlithgow. Cela fait,  marcha contre le Comte de Huntly, Lieutenant de

Lennox est
élu Régent.

1570.

Marie dans le Nord, & força la garnison qu'il avoit mise dans Brechin à se soumettre à discrétion. Il se rendit maître aussi-tôt après de quelques autres Châteaux : encouragé par ces heureux commencemens de son administration, aussi-bien que par la présence d'une armée considérable que le Comte de Suffex avoit sur les frontieres, il priva Maitland de son emploi de Secrétaire, & il le proclama traître & ennemi de la patrie aussi-bien que le Duc, Huntly & d'autres Chefs du parti de la Reine.

Les partisans
de Marie négocient avec
l'Espagne.

Dans cet état désespéré de leurs affaires, les amis de la Reine eurent recours au Roi d'Espagne avec qui Marie avoit conservé une étroite correspondance, même depuis sa détention en Angleterre. Ils persuaderent au Duc d'Albe d'envoyer deux de ses Officiers prendre connoissance du pays, examiner les côtes & les havres, & ils obtinrent de lui quelques secours d'armes & d'argent qui furent envoyés au Comte de Huntly. Mais c'étoit si peu de chose en comparaison de leurs besoins qu'ils en auroient tiré fort peu de fruit. Ils dûrent leur salut à un traité qu'Elisabeth avoit proposé sous couleur de remettre la

Elisabeth
propose un
traité d'accommodement

Reine captive sur son trône. Cette négociation commencée au mois de Mai n'avoit pas encore fait de grands progrès. La paix conclue entre les Catholiques Romains & les Huguenots de France, & la crainte que Charles ne prît sérieusement fait & cause pour sa belle-sœur, hâterent les mouvemens d'Elisabeth. Elle affecta de traiter sa prisonniere avec plus d'indulgence ; elle écouta plus favorablement les sollicitations des Ambassadeurs étrangers en sa faveur, & sembloit entierement décidée à la rétablir sur le trône de ses ancêtres. Pour preuve de sa sincérité elle s'entremet pour amener à une cessation d'armes les deux factions opposées en Ecosse. Lennox enflé de la bonne fortune qui avoit accompagné jusques-là son administration, s'y refusa quelque tems, parce qu'il se flattoit d'un triomphe facile sur ses ennemis dont les terres étoient ravagées & les troupes découragées. Cependant comme il n'étoit pas sûr pour lui de contester avec sa protectrice, il céda, & l'on convint d'une trêve de deux mois qui devoit commencer le premier Septembre, & qui ayant été renouvelée de tems à

1570.
entre Marie
& ses sujets.

1570.

autre, continua jusqu'au premier **Avril** de l'année suivante.

Elisabeth dépêcha aussi-tôt après Cecil & le Chevalier Gautier Mildmay à la Reine d'Ecosse. La dignité de ces Ambassadeurs, dont l'un étoit son premier Ministre & l'autre Chancelier de l'Echiquier, & un de ses plus habiles Conseillers, convainquit tous les partis que la négociation étoit sérieuse, & que l'heure de la liberté de Marie approchoit. Les propositions qui lui furent faites étoient avantageuses à Elisabeth, mais telles qu'une Princesse dans la position de Marie pouvoit les attendre. Les principaux articles étoient la ratification du traité d'Edimbourg, la renonciation à toute prétention à la Couronne d'Angleterre, du vivant d'Elisabeth & de sa postérité, l'adhésion à l'alliance entre les deux Royaumes, le pardon aux sujets qui avoient pris les armes contre elle, & la promesse de n'entretenir aucune correspondance & de ne favoriser aucune entreprise qui pût troubler le gouvernement d'Elisabeth. Pour sûreté de leur exécution Cecil & Mildmay demanderent que quelques personnes de rang fussent don-

nées comme ôtages, que le Prince son fils résidât en Angleterre, & que certains Châteaux sur les frontieres fussent remis entre les mains d'Elisabeth. Marie accepta une partie de ces propositions; elle tâcha d'obtenir des adoucissmens sur quelques-unes & d'en éluder d'autres. Cependant elle en envoya des copies au Pape, aux Rois de France & d'Espagne & au Duc d'Albe. Elle leur insinuoit que sans quelque prompt & vigoureux effort en sa faveur, elle seroit obligée d'en passer par des conditions si dures & d'acheter sa liberté à quelque prix que ce fût. Le Pape n'étoit qu'un allié foible & éloigné dont les trésors étoient absolument épuisés par les frais de la guerre contre les Turcs. Charles avoit déjà commencé à méditer cette conspiration contre les Huguenots qui a couvert de honte & son regne & son siecle; & il avoit besoin de beaucoup de loisir & d'une parfaite tranquillité pour faire murir ce funeste complot. Philippe travailloit à équiper cette flotte qui acquit tant de gloire aux armes des Chrétiens, par la victoire qu'ils remportèrent sur les infideles à Lepante; les Maures menaçoient de se

1570.

soulever en Espagne, & ses sujets dans les Pays-Bas, poussés à bout par l'excès de l'oppression & les indignités qu'ils avoient à souffrir, levoient ouvertement l'étendard de la révolte. Par ces différentes raisons tous ces Princes conseillèrent à Marie de ne pas compter sur leur secours, & de conclure le traité aux meilleures conditions qu'elle pourroit obtenir.

Ses artifices
dans cette né-
gociation.

Marie consentit en conséquence à la plupart des demandes d'Elisabeth, & montra de la disposition à lui accorder encore davantage; mais il n'y avoit point de concessions de sa part qui put contenter Elisabeth, malgré les protestations réitérées de sincérité qu'elle faisoit aux Ambassadeurs étrangers, & malgré la solemnité qu'elle mettoit dans ce traité, cette Reine n'avoit d'autre objet que d'amuser les alliés de Marie & de gagner du tems. Après avoir traité si long-tems inhumainement une Reine qui étoit venue lui demander un asyle, elle ne pouvoit plus la relâcher sans danger. Avec tous les défavantages d'une rigoureuse captivité Marie avoit trouvé le moyen d'exciter en Angleterre des mouvemens redoutables: quels fâcheux effets ne devoit-

on pas attendre de son juste ressentiment si elle étoit mise en liberté & si elle reprenoit son ancien pouvoir ? Par quels engagemens pouvoit-on la lier de maniere qu'elle ne se vengeât pas des injures qu'elle avoit souffertes, & qu'elle ne profitât pas des conjonctures favorables qui pouvoient se présenter d'elles mêmes ? Etoit-il possible qu'elle donnât de sa conduite à l'avenir une garantie capable de dissiper tous les soupçons & toutes les craintes ? Et n'étoit-on pas fondé à conclure que tout le bien qu'on pourroit lui faire n'effaceroit jamais dans son esprit la mémoire des maux qu'on lui avoit faits ? C'est ainsi que raisonnoit Elisabeth, quoiqu'elle continuât d'agir comme si ses vues avoient été toutes différentes. Elle nomma sept Commissaires tirés de son Conseil privé pour arranger les articles du traité ; & comme Marie avoit déjà nommé les Evêques de Ross & de Galloway avec le Lord Levingston pour ses Ambassadeurs, Elisabeth exigea du Régent qu'il donnât des pouvoirs à des personnes en état de paroître pour le Roi. Le Comte de Morton, Pitcarn, Abbé de Dunferling, & le Chevalier Jacques Margill

1570.

1571.

1571.

19 Février.

furent ceux que choisit le Régent. Ils se préparèrent à leur voyage avec toute la lenteur qu'Elisabeth pouvoit desirer. A la fin ils arrivèrent à Londres & s'abouchèrent avec les Commissaires des deux Reines. Les Ambassadeurs de Marie montrèrent la plus forte inclination à se prêter à tout ce qui leveroit les obstacles qui s'opposoient à la liberté de leur maîtresse ; mais quand Morton & ses associés furent appelés pour justifier leur conduite & exposer les sentimens de leur parti, dans leur apologie du traitement qu'ils avoient fait à leur Reine, ils se fonderent sur les bornes du pouvoir du Souverain & le droit naturel qu'ont les sujets de lui résister & de le réprimer, & ils avancèrent à ce sujet des maximes dont Elisabeth qui avoit les plus hautes idées de la prérogative royale fut étrangement choquée. Quant à l'autorité que le Roi possédoit actuellement, ils déclarèrent qu'ils n'avoient ni ne pouvoient recevoir des instructions pour consentir à aucun traité qui tendît à la détruire ou à y donner la moindre atteinte. Rien ne pouvoit être plus puérile & plus ridicule que cette réponse des Commissaires du Roi d'Ecosse

à la Reine d'Angleterre. Le parti du Roi dépendoit absolument de la protection qu'elle lui donnoit. C'étoit sa main qui l'avoit mis sur le trône, & c'étoit par sa puissance qu'il continuoit de regner. Elle avoit la plus grande facilité pour les faire changer de langage, & quelques conditions qu'elle leur eût imposées, ils n'avoient d'autre parti à prendre que celui de s'y soumettre. Cependant elle affecta de regarder leur déclaration comme une difficulté insurmontable; & comme elle ne voyoit plus rien à craindre du côté de la France qui n'avoit pas marqué l'ardeur à laquelle on s'attendoit pour soutenir Marie, elle prit prétexte de la réponse de Morton pour arrêter la négociation jusqu'à ce que le Régent eût envoyé des Ambassadeurs munis de pouvoirs plus amples. Ainsi après avoir été bercée pendant dix mois de l'espérance de sa liberté, Marie demeura plus étroitement renfermée que jamais, & sans aucune apparence de pouvoir s'échapper, tandis que ceux de ses sujets qui lui étoient encore attachés se trouvoient exposés sans alliés & sans protecteur à la rage de leurs ennemis, que leurs succès dans cette

1571.

Qui devient
infructueuse.

24 Mars.

1571.

négociation rendirent encore plus insolens.

Le château
de Dumbar-
ton surpris par
le Régent.

Le lendemain de l'expiration de la trêve, qui fut peu exactement observée de part & d'autre, le Capitaine Crawford de Montjourdan, Officier brave & entreprenant, rendit un service de grande importance au Régent par la surprise du château de Dunbarton. C'étoit la seule place fortifiée dont la Reine eût conservé la possession depuis le commencement des guerres civiles. Sa situation sur la cime d'un roc presque inaccessible, qui s'élève fort haut au milieu de la plaine, le rendoit très-fort, & il passoit dans ce siècle là pour imprenable. Comme il commandoit la rivière de Clyde, il étoit de grande conséquence, & on le regardoit comme l'endroit du Royaume le plus propre à l'abord des troupes étrangères qui pouvoient venir au secours de Marie. Le Lord Fleming, qui en étoit Gouverneur, se reposoit sur la force de la place avec plus de sécurité qu'il n'auroit dû le faire, attendu son importance. Un soldat qui avoit servi dans la garnison & qui étoit piqué de quelque mauvais traitement qu'il y avoit reçu, proposa la chose au Régent,

tâcha de montrer qu'elle étoit praticable & s'offrit de marcher le premier à l'attaque & l'on crut qu'il étoit sage de risquer quelque chose pour faire une aussi bonne prise. On prépara des échelles & tout ce qui étoit nécessaire avec toute la diligence & le secret possibles. Toutes les avenues du Château furent faïties pour empêcher que le Gouverneur n'eût vent du projet. Vers le soir, Crawford partit de Glasgow avec une troupe peu nombreuse, mais déterminée. A minuit ils arriverent au pied du roc. La Lune étoit couchée, & le Ciel qui avoit été fort clair jusqu'à ce moment se couvrit d'un épais nuage. Les assaillans prirent l'endroit du roc le plus élevé pour y monter, parce qu'il y avoit moins de Sentinelles & qu'ils espéroient qu'elles seroient moins sur leurs gardes. La première échelle fut à peine attachée que le poids & l'ardeur de ceux qui montoient la firent tomber. Il n'y en eut aucun de blessé, & le bruit n'allarma personne de la garnison. Le guide & Crawford gravirent le roc & attachèrent l'échelle aux racines d'un arbre qui avoit crû dans une fente. Tous gagnèrent cet endroit avec des diffi-

1571.

cultés infinies; mais ils étoient encore fort loin du pied des murailles. Ils attachèrent une seconde fois leurs échelles. Comme ils en avoient déjà monté la moitié un obstacle imprévu les arrêta, un des leurs perdit connoissance & se tint à l'échelle comme s'il eût été sans vie. Les autres ne pouvoient plus avancer, car il étoit impossible de lui passer sur le corps. Il eût été cruel de le précipiter, & en le faisant on risquoit d'être découvert. La présence d'esprit de Crawford ne l'abandonna point. Il fit lier le soldat à l'échelle, de manière qu'il ne pût tomber quand il seroit revenu de son évanouissement, & ayant fait tourner l'échelle de l'autre côté ils monterent facilement par-dessus le ventre de leur camarade. Le jour commençoit à poindre, & il leur restoit encore une haute muraille à franchir. Mais après avoir vaincu tant d'obstacles ils vinrent bientôt à bout de surmonter celui-là. Une Sentinelle apperçut le premier homme qui parut sur le parapet & n'eut que le tems de donner l'alarme avant de tomber morte d'un coup qu'elle reçut sur la tête. Les Officiers & les Soldats de la garnison couroient tout nuds & sans armes plus

embarrassés de se sauver que capables de faire aucune résistance. Les assaillans fondirent avec de grands cris & une extrême furie dans la place, prirent possession des magasins & s'emparèrent du canon qu'ils pointerent contre leurs ennemis. Le Lord Fleming gagna un petit bateau & s'enfuit seul dans le Comté d'Argyll. Grawford en récompense de sa valeur & de sa bonne conduite resta maître du Château, & comme il ne perdit pas un seul homme dans l'entreprise, il jouit du succès avec une satisfaction sans mélange. Les prisonniers les plus distingués furent Lady Fleming, Verac envoyé de France, & Hamilton, Archevêque de Saint-André.

Le caractère de Verac le mit à couvert du traitement que méritoit son activité à susciter des ennemis au Roi. Lady Verac fut traitée par le Régent avec beaucoup de politesse & d'humanité; mais le sort qui attendoit l'Archevêque étoit bien différent. Il fut mené sous bonne garde à Stirling, & comme il avoit été précédemment proscrit par un acte du Parlement, il fut condamné sans autre forme de procès à être pendu, & le quatrième jour après qu'il eût été pris, la Sentence

1571.

fut exécutée. On voulut le convaincre d'avoir trempé dans les meurtres du Roi & du Régent; mais ces accusations étoient absolument destituées de preuves; nos Historiens observent qu'il fut le premier Evêque d'Ecosse qui périt par la main du Bourreau. Les grands emplois dont il avoit joui dans l'Eglise & dans l'état auroient dû l'exempter d'une punition réservée aux plus vils criminels. Mais son zèle pour la Reine, ses talens & sa profession le rendoient odieux & formidable aux partisans du Roi. Lennox le haïssoit personnellement, comme un homme qui par ses conseils soutenoit la réputation & le crédit de la maison d'Hamilton; & ce fut la rage de parti & l'animosité personnelle qui dictèrent cette Sentence indécente à laquelle on tâcha de donner quelque couleur en imputant à ce Prélat des crimes si odieux.

Kirkaldy
défend le
château d'E-
dimbourg au
nom de la
Reine.

La perte de Dumbarton & la rigueur exercée sur l'Archevêque porterent l'inquiétude & la rage dans le parti de la Reine. Les hostilités commencèrent avec toute la fureur qu'inspirent l'indignation & le dépit que font ressentir les mauvais succès. Kirkaldy, qui durant la trêve avoit renforcé la garnison,

garnison & pourvu à tout ce qu'il falloit pour se défendre, publia une proclamation où il déclaroit l'autorité de Lennox illégale & usurpée. Il ordonna que tous ceux qui favorisoient sa cause vuidassent la ville dans l'espace de six heures ; il se saisit de toutes les armes des Bourgeois , dressa une batterie sur le clocher de Saint-Giles , répara les murailles & fortifia les portes de la cité ; & malgré l'inclination opposée des habitans , la Métropole tint ferme contre le Régent. Le Duc , Huntly , Home , Herreis & les autres Chefs de cette faction se rendirent à Edimbourg avec leur suite , & ayant reçu de la France quelque argent & quelques munitions , ils formerent au dedans de la ville un corps de troupes qui n'étoit point méprisable. D'un autre côté Morton s'empara de Leith & le fortifia , & le Régent le joignit avec un corps considérable. Pendant que les deux armées furent si près l'une de l'autre , il y eut tous les jours des escarmouches & avec des succès différens. Le parti de la Reine étoit trop foible pour tenir la campagne contre le Régent , & celui-ci n'étoit pas assez fort pour entre-

1571.

Parlemens
des deux cô-
tés.

14 Mai.

prendre le siège du Château ou celui de la ville.

Le Régent avoit convoqué un Parlement à Edimbourg quelque tems avant que cette Capitale tombât au pouvoir de ses ennemis. Pour parer à toute objection contre la légitimité de cette assemblée, les Membres obéirent aussi exactement à la proclamation qu'il leur fut possible, & ils s'assemblerent dans une maison à l'entrée du fauxbourg de Canongate, qui, bien que situé hors de la ville, en partageoit les privilèges & les immunités. Kirkaldy mit tout en œuvre pour rompre ce Parlement; mais il étoit si bien gardé que tous ses efforts furent inutiles. Ils passerent un acte de proscription contre Maitland & quelques autres; après quoi ils s'ajournerent au 28 Août.

Bientôt après le parti opposé tint aussi un Parlement pour donner à ses démarches quelque apparence d'autorité légale. On produisit dans cette assemblée une déclaration faite par la Reine de la nullité de l'acte par lequel elle s'étoit démise de sa Couronne & avoit consenti au couronnement de son fils. Conformément à cette déclaration, il

fut passé un acte portant que la résignation avoit été extorquée par la crainte, qu'elle étoit nulle en elle même & dans toutes ses conséquences, & l'on enjoignoit à tous bons sujets de reconnoître la Reine seule comme leur légitime Souveraine, & de prêter secours à ceux qui agissoient en son nom. L'établissement actuel de la Religion Protestante y fut confirmé par un autre statut, & à l'imitation du parti contraire on indiqua une autre assemblée pour le 26 Août.

1571.

Cependant tous les malheurs d'une guerre civile désoloient le Royaume. Les Bourgeois d'un même endroit, les amis, les freres prenoient parti les uns contre les autres & se rangeoient sous les étendarts des factions opposées. Dans chaque Comté, & presque dans chaque ville ou village, les noms distinctifs étoient ceux de *gens du Roi* & de *gens de la Reine*. La haine politique rompoit tous les liens naturels, & éteignoit cette bienveillance & cette confiance réciproques qui tiennent les hommes unis en société. Le zèle religieux se mêloit à ces dissensions civiles & contribuoit encore à aigrir & à enflâmer les esprits.

Misérable
condition du
Royaume.

1571.
Etat des
façons,

Il n'y avoit en apparence que deux factions qui divisoient le Royaume. Mais il y avoit dans l'une & dans l'autre des personnes dont les vices & les principes étoient si différens qu'il est nécessaire de les distinguer. Dans certains c'étoit les considérations de religion qui dominoient, & ceux-là tenoient ou à la Reine, parce qu'ils espéroient qu'elle rétablirait la Religion Romaine; ou à l'autorité du Roi, parce qu'ils la regardoient comme le meilleur appui de la doctrine Protestante. L'opposition entre eux étoit violente & irréconciliable. D'autres n'étoient conduits que par des motifs politiques ou n'avoient que des vues d'intérêt personnel. C'étoit ceux que le Régent se proposoit de réunir, & il ne désespéroit pas d'amener par les voies de la douceur plusieurs des partisans de la Reine à reconnoître l'autorité du Roi. Maitland & Kirkaldy avoient formé le même dessein de réunion; mais ils vouloient que la Reine eût quelque part au gouvernement, & que le Royaume sortît de la dépendance de l'Angleterre, Morton le plus habile, le plus ambitieux & le plus puissant de ceux qui tenoient pour le

Roi, suivoit une route particuliere ; & obéissant dans tous ses mouvemens à l'impulsion de la Cour d'Angleterre, il s'attachoit à rompre toutes les mesures qui tendoient à reconcilier les deux factions, & comme il servoit Elisabeth avec beaucoup de fidélité, il tiroit de la protection qu'elle lui donnoit ouvertement tout son pouvoir & son crédit.

On approchoit du tems fixé par les deux partis pour l'assemblée de leurs Parlemens. Il n'y eut que trois Pairs & deux Evêques à celui qui se tint au nom de la Reine à Edimbourg. Mais tout méprisables qu'ils étoient par le nombre, ils ne laisserent pas de proscrire par un acte plus de deux cents personnes de la faction contraire. L'assemblée fut nombreuse & brillante à Stirling. Le Régent avoit gagné les Comtes d'Argyll, d'Egliton, de Cassils & le Lord Boyd, tous trois au rang des plus puissans Seigneurs du Royaume, & ayant marqué jusques-là du zèle pour la cause de la Reine. Le Lord Boyd avoit été un de ses Commissaires à York & à Westminster, & depuis ce tems il avoit été admis dans ses conseils les plus-secrets. Dans ce temps orageux

1571.

la conduite des individus & les principes des factions varioient si souvent que le sentiment de l'honneur, ce grand préservatif contre les inconséquences du caractère étoit entièrement perdu, & que sans aucun égard à la décence on abandonnoit subitement un parti pour épouser toutes les violentes passions de l'autre. Cependant la désertion de tant de gens de distinction n'affoiblit pas seulement le parti de la Reine, elle donna encore de la réputation à ses adversaires.

Le parti du
Roi surpris à
Stirling.

D'après l'exemple du Parlement d'Edimbourg, celui de Stirling commença des procédures contre la faction opposée; mais au milieu de toute la sécurité que peuvent inspirer la confiance dans le nombre & l'éloignement du danger, ils furent éveillés un matin par les cris de l'ennemi qui étoit déjà dans le cœur de la ville. En un moment les maisons de toutes les personnes de distinction furent investies, & avant qu'on scût que penser d'un événement si étrange, le Régent, les Comtes d'Argyll, de Morton, de Glencairn, de Cassils, d'Eglinton, de Montrose, de Buchan; les Lords Sempil, Cathcart & Ogilvie

Septembre.

furent faits prisonniers & monterent en croupe derriere des Cavaliers préparés pour les conduire à Edimbourg. Kirkardi fut l'auteur de cette entreprise hardie, & si les inquiétudes que ses amis lui témoignèrent mal à-propos sur le danger qu'il couroit ne l'eussent dissuadé de commander cette expédition en personne, ce jour eût terminé la contestation entre les deux partis & eût rétabli la paix dans le Royaume. Par ses ordres quatre cents hommes commandés par Huntly, le Lord Claude Hamilton & Scolt de Buuleugh sortirent d'Edimbourg, & afin de mieux cacher leur dessein, ils marcherent vers le Sud; puis tournant tout à coup sur la droite, l'infanterie monta des chevaux préparés pour elle, & ils allerent droit à Stirling où ils arriverent à quatre heures. Il n'y avoit pas une seule Sentinelle postée sur les remparts, ni un seul homme éveillé dans la place. De tous ceux qu'ils prirent aucun ne fit de résistance excepté Morton. Il défendit sa maison avec un courage si opiniâtre qu'ils furent obligés d'y mettre le feu, & il ne se rendit que quand les flammes l'en chasserent. Cet incident prit un peu de tems, & les Soldats

B iv

1571.

qui n'étoient point accoutumés à une discipline régulière quitterent leurs drapeaux, & se mirent à piller les maisons & les boutiques des habitans. Le bruit & les cris parvinrent de la Ville au Château. Le Comte de Mar en sortit avec trente Soldats & fit un feu très-vif sur l'ennemi dont les seuls Officiers n'étoient pas dispersés & formoient un peloton. Les Bourgeois prirent les armes pour aider leur Gouverneur ; une terreur panique s'empara des assaillans ; quelques-uns prirent la fuite, d'autres se rendirent à leurs propres prisonniers ; & si les habitans des frontieres qui suivoient Scott n'avoient prévenu la poursuite en emmenant tous les chevaux qui étoient dans place, il ne seroit pas échappé un seul homme. Si le Régent n'eût pas été malheureusement tué, la perte du côté du parti du Roi auroit été aussi légère que l'alarme avoit été chaude. Le mot du guet parmi les Soldats de la Reine étoit *pense à l'Archevêque de S. André*, & Lennox fut immolé à sa mémoire. L'Officier auquel il s'étoit rendu s'efforça de le sauver & perdit la vie en voulant le défendre, Selon l'opinion générale il fut massacré par l'ordre du Lord Claude Hamilton.

Le Régent
méc.

Kirkaldy eut la gloire d'avoir concerté ce coup de main avec beaucoup de secret & de prudence; mais par l'heureuse opiniâtreté de Morton & le défaut de discipline dans les troupes qui l'exécuterent, le succès ne répondit point à la sagesse du plan, & ce fut la seule chose qui manqua pour l'égaliser aux entreprises militaires de ce genre les plus célèbres.

Comme les Nobles étoient assemblés en grand nombre, ils procéderent sans délai à l'Election d'un Régent. Argyll, Morton & Mar furent les Candidats. Mar fut choisi à la pluralité des voix. Dans les dissensions furieuses qui régnoient depuis long-tems en Ecosse il s'étoit distingué par sa modération, son humanité & son désintéressement; & comme il étoit beaucoup moins puissant qu'Argyll, & moins habile que Morton, il en étoit moins redoutable aux autres Nobles. Il dût aussi en bonne partie son élévation au mérite d'avoir sauvé les Chefs du parti de leur destruction dont ils avoient été si près.

Tandis que ces choses se passoient en Ecosse, il en arriva d'autres en Angleterre non-moins intéressantes pour

Mar élu Régent.
6 Septembre.
Statut du Parlement d'Angleterre contre Marie

1571.

Marie & encore plus fatales à sa cause. Le Parlement de ce Royaume qui s'assembla au mois d'Avril, passa un acte qui faisoit un crime de haute trahison de prétendre aucun droit à la Couronne pendant la vie d'Elisabeth ; d'affirmer que le titre d'aucune autre personne fût meilleur que le sien, ou de soutenir que le Parlement n'avoit pas le pouvoir de régler & de limiter l'ordre de la succession. Le but de ce Statut remarquable étoit non-seulement de pourvoir à la sécurité d'Elisabeth, mais de tenir en bride l'esprit remuant & intrigant de la Reine d'Ecosse & de ses adhérens.

Mariage négocié entre Elisabeth & le Duc d'Anjou.

Il s'agissoit alors d'un mariage entre Elisabeth & le Duc d'Anjou frere du Roi de France, & l'affaire étoit déjà bien avancée. Les deux Cours sembloient la desirer avec une ardeur égale, & publioient avec la plus grande confiance qu'elle étoit infaillible. Cependant ni l'une ni l'autre n'en souhaitoient le succès, & la seule intention qu'elles avoient en poussant cette négociation étoit de s'en servir pour cacher ou avancer leurs desseins particuliers. Toute la politique de Catherine de Médicis étoit dirigée à l'accomplissement de

son détestable projet de détruire les Chefs des Huguenots ; & en suivant la négociation du mariage de son fils avec une Princesse justement réputée la protectrice de ce parti, en cédant certaines choses en matiere de Religion, & en montrant de l'indifférence pour d'autres, elle espéroit amuser tous les Protestans de l'Europe, & endormir la méfiance des Huguenots même. Elisabeth se flattoit de recueillir des avantages d'une autre espece. Tant que la négociation seroit sur pied, les François ne pouvoient avec bienséance assister ouvertement la Reine d'Ecosse. S'ils avoient quelque espérance que le traité de mariage réussit, l'intérêt qu'ils prenoient à elle devoit naturellement se refroidir ; Marie elle même devoit se décourager de la perte d'un allié. qu'elle avoit regardé jusques-là comme son plus puissant protecteur ; & en interrompant son commerce avec la France, on arrêtoit du moins une source des intrigues & des cabales qui troubloient le Royaume. Les deux Reines parvinrent à leurs fins. Les artifices de Catherine tromperent Elisabeth & aveuglerent les Huguenots. Les François témoignèrent la plus grande indiffé-

1571.

Conspira-
tion de Nor-
folk en faveur
de Marie.

rence pour les intérêts de la Reine d'Ecosse, & Marie considérant l'union de cette Cour avec sa rivale comme certain, se tourna du côté de l'Espagne pour en être protégée. Philippe dont l'esprit sombre & rêveur se plaisoit dans les mystères de l'intrigue, entretenoit depuis quelque tems une correspondance secrète avec Marie, par le moyen de l'Evêque de Ross, & avoit fourni quelques petites sommes d'argent, tant à elle qu'à ses adhérens d'Ecosse. Ridolphi, Gentilhomme Florentin qui résidoit à Londres sous le titre de Banquier, & qui étoit l'Agent secret du Pape, fut la personne à qui l'Evêque de Ross confia cette négociation. Marie pensa qu'il falloit encore communiquer le secret à Norfolk, élargi dernièrement sur la promesse qu'il fit solennellement de n'avoir plus aucun commerce avec la Reine d'Ecosse. Il tint si mal sa parole que Marie ne faisoit rien d'important sans son avis. Elle se plaignoit dans une longue lettre écrite en chiffres, de ce que la France l'abandonnoit lâchement; elle déclaroit que son intention étoit d'implorer le secours du Monarque Espagnol qui étoit actuellement son unique ressource, & recomman-

doit au Duc de se fier à Ridolphi comme étant capable de développer le projet & d'en avancer l'exécution. Le Duc donna ordre à Hickford son Secrétaire de déchiffrer & ensuite de brûler la lettre. Mais, soit qu'il eût été déjà gagné par la Cour, soit qu'il eût pris dès lors la résolution de trahir son maître, il désobéit à la dernière partie de l'ordre, & cacha la lettre sous le lit même du Duc avec d'autres papiers concernant sa trahison.

Ridolphi eut une conférence avec Norfolk, dans laquelle il n'oublia aucune de ces raisons ni aucune de ces promesses dont on se sert ordinairement pour allumer le feu de la révolte. Le Pape, à ce qu'il lui dit, avoit de grandes sommes toutes prêtes pour une si bonne cause. Le Duc d'Albe devoit débarquer dix mille hommes assez près de Londres; il n'y avoit pas un seul Catholique qui ne prît les armes. La plupart des Nobles étoient tout disposés à une rébellion, & il ne leur manquoit qu'un Chef. La moitié de la Nation avoit jetté les yeux sur lui, & l'appeloit à venger les injures qu'il avoit lui-même souffertes, sans les avoir méritées, & à délivrer une Reine infor-

1571.

Découverte
par Elifabeth.

Août.

tunée qui lui offroit sa personne & sa Couronne pour récompense de ses succès. Norfolk approuva le dessein, & quoiqu'il refusât à Ridolphie des lettres de créance, il lui permit d'user de son nom dans sa négociation avec le Pape & avec le Duc d'Albe. L'Evêque de Ross que la violence de son tempéramment & l'impatience de procurer la liberté à sa maîtresse étoient capables de jeter dans des projets téméraires & désespérés, conseilla au Duc d'assembler secrètement quelques-uns de ses Vassaux & de commencer par se saisir de la personne de la Reine; proposition que le Duc rejetta comme également extravagante & périlleuse. Cependant la Cour d'Angleterre avoit eu quelque information imparfaite du complot par un Agent de Ridolphi qui avoit été intercepté, & il arriva un autre accident qui en mit au jour toutes les circonstances. Le Duc avoit chargé Hickford de faire passer quelque argent au Lord Herreis pour être distribué aux partisans de Marie en Ecosse. La commission de le porter aux frontières fut donnée à un homme qui n'étoit pas dans le secret. Celui-ci jugeant au poids que c'étoit

de l'or, & non de l'argent, comme on lui avoit dit, le porta droit au Conseil privé. Le Duc, ses domestiques & tous ceux qui avoient ou qui étoient soupçonnés d'avoir connoissance du complot furent arrêtés. Il n'y eut jamais de conspiration où les complices aient montré moins de fermeté; & jamais serviteurs ne trahirent un maître indulgent avec plus de lâcheté. Chacun d'eux dit tout ce qu'il savoit. Kickford enseigna l'endroit où l'on trouveroit les papiers qu'il avoit cachés. Le Duc comptant d'abord sur la fidélité de ses associés, & croyant que tous les papiers dangereux ne subsistoient plus, soutint avec assurance qu'il étoit innocent. Mais quand on produisit les dépositions de ses gens & les papiers même, étonné de leur perfidie, il reconnut son crime & implora la clémence de la Reine. L'offense étoit trop odieuse & trop souvent répétée pour être pardonnée; d'ailleurs Elisabeth jugea qu'il falloit un exemple pour détourner ses sujets d'avoir des liaisons avec la Reine d'Ecosse ou avec ses émissaires. Norfolk jugé par ses Pairs fut déclaré coupable de haute trahison, & après différens délais, il fut exécuté pour ce crime.

1571.

7 septembre.

1. 71.

La découverte de cette conspiration produisit plusieurs effets très-nuisibles à l'intérêt de Marie. L'Evêque de Ross, qui par la confession de tous les intéressés, paroissoit le premier mobile dans toutes les cabales contre Elisabeth, fut arrêté, on visita ses papiers, on l'envoya à la tour où il fut traité avec la dernière rigueur, menacé même du dernier supplice, & il ne fut mis en liberté après une longue détention, qu'à condition qu'il quitteroit le Royaume. Marie ne se vit pas seulement privée d'un serviteur également distingué par son zèle & son habileté; on lui refusa encore dès ce moment le privilège d'avoir un Ambassadeur à la Cour d'Angleterre. L'Ambassadeur d'Espagne que la puissance & la dignité de son Prince mettoient à couvert des insultes que Ross avoit souffertes, reçut ordre de sortir d'Angleterre. Marie elle même fut gardée plus sévèrement qu'auparavant; on diminua le nombre de ses domestiques, & on ne permit à personne de la voir autrement qu'en présence de ceux qui la gardoient.

Elisabeth se
déclare ou-
vertement

Elisabeth prévoyant l'orage qui se formoit alors dans le continent contre son Royaume, commença à souhaiter

que la tranquillité se rétablit en Ecosse ; & irritée par la dernière entreprise de Marie contre son gouvernement, elle résolut d'agir sans déguisement & sans ambiguité pour le parti du Roi. Elle signifia son intention aux Chefs des deux factions. Elle leur dit que Marie avoit entretenu avec ses ennemis déclarés une correspondance si criminelle, & excité de si dangereuses conspirations contre sa Couronne & sa vie qu'elle la regardoit désormais comme indigne de toute protection, & qu'elle ne consentiroit jamais à lui rendre la liberté, beaucoup moins à la remettre sur son trône. Elle partoît de là pour les exhorter à se réunir & à reconnoître tous l'autorité du Roi. Elle promettoit sa médiation pour ménager des conditions équitables à ceux qui s'y étoient opposés jusqu'alors ; mais s'ils continuoient d'y être réfractaires, elle les menaçoit d'user de tout son pouvoir pour les forcer à s'y soumettre. Quoique cette déclaration ne fit pas d'abord son effet ; quoique les hostilités ne fussent pas interrompues dans les environs d'Édimbourg, & que le Chevalier Adam Gordon frère de Huntly, par sa bravoure & sa bonne conduite dans le

1571.

pour le parti
du Roi.

1571.

Nord eût mis en plusieurs rencontres les partisans du Roi en déroute, il est cependant certain qu'une manifestation aussi expresse des sentimens d'Elisabeth fut d'un grand poids pour animer un parti & abattre le courage & les espérances de l'autre.

1572.

Hostilités
entre les deux
partis.

Comme Morton qui commandoit les troupes du Régent avoit son quartier à Leith, & que Kirkaldy tenoit toujours ferme dans la ville & le château d'Edimbourg, à peine se passoit-il un jour qu'il n'y eût des escarmouches. Et tandis que les uns & les autres évitoient une action décisive, ils se harceloient réciproquement en attaquant de petits détachemens, en enlevant des quartiers & en interceptant des convois. Ces opérations, quoique peu mémorables en elles-mêmes, tenoient les passions des deux factions dans une exercice & une agitation continuel, & les firent monter à un tel degré de fureur qu'ils n'avoient plus de considération, non-seulement pour les loix de la guerre, mais encore pour les principes de l'humanité. Ce n'étoit pas seulement sur le champ de bataille & dans la chaleur du combat que cette fureur implacable se montrait; des

deux côtés on pendoit tous les prisonniers de quelque rang & qualité qu'ils fussent, sans quartier & sans aucune formalité. Il en périt un grand nombre par ce supplice révoltant; on menoit ces malheureuses victimes par cinquantaines à l'exécution; & ce ne fut qu'après avoir senti vivement de part & d'autre combien leur cruauté avoit couté de monde, qu'ils renoncèrent à cette pratique barbare & si déshonorante pour la Nation. Cependant ceux de la Ville & du Château, malgré les secours d'argent du Duc d'Albe, commençoient à manquer de vivres. Morton ayant détruit tous les moulins dans les environs de la Ville, & ayant mis de petites garnisons dans toutes les maisons qui étoient en dehors & qui pouvoient servir de petits forts, la disette y croissoit de jour en jour, on y sentit à la fin toutes les horreurs de la famine, & les troupes de Kirkaldy auroient été bientôt réduites à de si grandes extrémités qu'elles les auroient forcées de capituler, si les Ambassadeurs de France & d'Angleterre n'eussent procuré une suspension d'armes entre les deux partis.

1572.

Ligue entre
l'Angleterre
& la France.

Quoique la négociation pour le mariage d'Elisabeth & du Duc d'Anjou fût rompue, Charles & cette Reine desiroient également de conclure une alliance défensive entre les deux Couronnes. Charles considéroit ce traité comme le meilleur moyen d'ôter aux Protestans tout soupçon de la conspiration formée contre eux & qui étoit prête à éclore; de plus il croyoit que c'étoit une bonne précaution contre les dangereuses conséquences auxquelles l'exposoit l'horrible coup d'état qu'il méditoit. Elisabeth qui avoit régné jusques-là sans avoir aucun allié, voyoit son Royaume tellement menacé de troubles intestins & d'invasions étrangères, qu'elle étoit fort jalouse de s'assurer le secours d'un si puissant voisin. Les difficultés qui venoient de la situation de la Reine d'Ecosse étoient la principale cause qui retardoit la conclusion de l'alliance. Charles stipuloit quelques conditions avantageuses pour Marie & ses adhérens. Elisabeth refusoit d'entendre à aucune proposition de cette nature, & son obstination l'emporta sur les foibles instances de Charles. Le nom de Marie ne fut seulement pas rappelé dans le traité; &

On se contenta d'insérer touchant les affaires d'Ecosse un petit article en termes généraux & ambigus; savoir:

- » Que les parties contractantes ne fe-
- » roient point d'innovations en Ecosse;
- » qu'elles ne souffriroient pas qu'aucun
- » étranger s'y introduisît & y fomentât
- » les factions; mais qu'il seroit loisible
- » à la Reine d'Angleterre de châtier par
- » la force des armes les Ecossois qui
- » continueroient de donner une retraite
- » chez eux aux Anglois rebelles ». En

conséquence de ce traité la France & l'Angleterre affecterent d'agir de concert par rapport à l'Ecosse; du Croc & le Chevalier Guillaume Drury y parurent au nom de leurs Souverains respectifs. Par leur médiation l'on convint d'une trêve de deux mois, & il y eut durant ce tems des conférences entre les Chefs des factions opposées pour accommoder leurs différens & rétablir la paix dans le Royaume. Cette trêve donna aux partisans de la Reine un repos dont ils avoient besoin dans le Midi; mais dans le Nord elle fut préjudiciable à ses intérêts. Le Chevalier Adam Gordon y avoit maintenu jusques-là sa réputation & sa supériorité. On avoit envoyé divers partis

35 / ..

contre lui sous différens Officiers ; il attaqua les uns en pleine campagne , il usa de stratagèmes contre les autres , & comme sa prudence égaloit son courage , il avoit réussi dans toutes ses entreprises. Il fit de plus la guerre avec l'humanité qui convenoit à homme aussi brave , & il gagna autant de terrain par là que par la force de ses armes. Si la trêve ne l'eût pas obligé de suspendre ses opérations , il y a grande apparence qu'il eût soumis entièrement cette partie du Royaume à l'autorité de la Reine.

Le Parlement d'Angleterre procéda contre Marie.

Malgré la bravoure & les succès de Gordon les affaires de Marie alloient en décadence & dans son propre Royaume & parmi les Anglois : ses négociations avec le Duc d'Albe étoient tout ce qui pouvoit choquer davantage une Nation qui se méfie des étrangers & qui frissonnoit à l'aspect du joug Espagnol. Le Parlement d'Angleterre assemblé au mois de Mai procéda contre elle comme contre le plus dangereux ennemi du Royaume , & après une conférence solennelle entre les Lords & les Communes , les deux Chambres s'accorderent à passer un Bill pour la déclarer coupable de haute trahison , &

la priver de tout droit à la succession de la Couronne. Cette *grande Cause*, ainsi qu'on la nommoit, les occupa pendant toute la session, & il y regna beaucoup d'unanimité. Quoiqu'Elisabeth applaudît à leur zèle & approuvât fort la maniere dont i s prenoient cette affaire, elle se contenta de montrer à Marie ce qu'elle pouvoit craindre du ressentiment de la Nation; mais ne croyant pas qu'il fût encore tems de se porter contre elle aux plus violentes extrémités, elle prorogea le Parlement.

1572.

Ces rigoureuses procédures du Parlement Anglois n'étoient pas plus mortifiantes pour Marie que la froideur & l'indifférence des François ses alliés. Le Duc de Montmorency qui passa la mer pour la ratification de l'alliance avec Elisabeth, parut à la vérité prendre quelque intérêt à la Reine d'Ecosse; mais au lieu de solliciter sa liberté où son rétablissement sur le trône, il ne demanda qu'un léger adoucissement aux rigueurs de sa captivité; & il mit encore si peu de chaleur & d'importunité à obtenir le peu qu'il demandoit qu'on n'y eût aucun égard.

Les François négligent
ses intérêts.

1572.
Massacre de
Paris.

Elisabeth fort contente de son alliance avec la France, comptoit avoir ainsi mieux pourvu que jamais à sa propre sûreté. Elle tourna dès lors toute son attention vers l'Ecosse où les animosités des deux factions étoient toujours si grandes & où il falloit ajuster tant d'intérêts opposés, qu'une pacification générale paroissoit encore fort éloignée. Mais tandis qu'elle travailloit à concilier les esprits il arriva un événement qui remplit une grande partie de l'Europe d'étonnement & d'horreur. Ce fut le massacre de Paris; entreprise telle qu'on n'en voit point dans l'Histoire du genre humain, soit pour la dissimulation dans la conduite du projet, soit pour la cruauté & la barbarie dans l'exécution. On promit solennellement toute sûreté & faveur aux Chefs des Protestans pour les attirer à la Cour, & quoiqu'on eût juré leur perte, ils y furent reçus avec des caresses, chargés d'honneurs, & traités pendant sept mois avec toutes sortes de familiarité. Au milieu de leur sécurité l'ordre pour leur destruction fut donné par leur Souverain sur la parole duquel ils se reposoient; & en conséquence, des compatriotes,

24 Août.

patriotes, des concitoyens, des compagnons trempèrent les mains dans leur sang. Dans Paris seul il y eut mille Protestans massacrés sans distinction de sexe. Les mêmes ordres barbares furent envoyés dans d'autres parties du Royaume, & on y fit le même carnage. Cette action détestée par tous les Ecrivains Catholiques de notre siècle fut alors applaudie par l'Espagne; & à Rome on en rendit à Dieu de solennelles actions de grace; mais elle excita parmi les Protestans une horreur incroyable dont nous avons une peinture frappante dans le compte rendu par l'Ambassadeur de France en Angleterre de la première audience qu'il eut après le massacre. » Une sombre tristesse, étoit, dit-il, marquée sur tous les visages. Un silence profond régnoit dans toutes les pièces de l'appartement royal, comme dans le plus grand calme de la nuit. Des dames & les courtisans étoient rangés en haie des deux côtés, tous habillés en grand deuil; & lorsque je passai au milieu d'eux, personne ne jeta sur moi un regard de civilité; personne ne me rendit le salut. «

L'horreur ne fut pas la seule pas-

1572.

sion que cet événement inspira aux Protestans. Il les remplit de frayeur. Ils le considérèrent comme le prélude qui annonçoit un plus grand coup, & ils crurent, non sans beaucoup d'apparence, que tous les Princes Papistes avoient conjuré d'exterminer leur Secte. Cette opinion fit grand tort aux affaires de Marie en Ecosse. La plupart de ses adhérens étoient Protestans; ils désiroient son rétablissement, mais ils ne vouloient point lui sacrifier la foi qu'ils professoient. Ils craignoient son attachement à une Religion qui permettoit à ses Sectateurs de fouler aux pieds les engagemens les plus solennels & les poussoit à de pareils excès. Une confédération générale des Protestans leur parut la seule chose qui pût soutenir la réformation contre la ligue formée pour la détruire, & ils jugèrent que l'établissement actuel de la Religion ne pouvoit se maintenir dans la grande Bretagne que par une étroite union avec Elisabeth & par le concours des deux Nations qui en prendroient la défense comme celle d'une cause qui leur étoit commune.

Le Régent
sâche de réu-

Le Régent saisit cette conjoncture favorable pour négocier une paix gé-

nérale; & comme il y apporta tout le zèle imaginable & que la faction contraire avoit confiance dans sa probité, ses efforts ne pouvoient gueres manquer de réussir. Maitland & Kirkaldy se rapprocherent tellement de lui qu'à peine restoit il autre chose à faire qu'à signer le traité. Mais Morton n'avoit pas oublié qu'il avoit échoué dans ses prétentions à la Régence. Ses talens, ses richesses & la protection de la Cour d'Angleterre lui donnoient plus d'autorité dans le parti que n'en avoit le Régent lui-même, & il prenoit plaisir à le croiser dans toutes ses mesures. Il appréhendoit que son crédit ne diminuât trop considérablement si Maitland & ses associés revenoient à prendre part à l'administration, parce que le Régent pourroit regagner par leur moyen l'ascendant qu'il devoit avoir par sa place. Il fut secondé par tous ceux qui s'étoient mis en possession des terres appartenantes à ceux du parti de la Reine; son ambition & leur avarice empêcherent l'effet des louables intentions du Régent & retarderent le bien de la paix qui étoit si nécessaire au Royaume.

Le Régent qui aimoit son pays & Sa mort.
Cij

1572.

qui soupiroit ardemment après la paix fut pénétré de voir l'intérêt & l'ambition régner ainsi dans son parti. Le chagrin qu'il en conçut intérieurement abbattit son courage, & le conduisit par degrés à une mélancolie habituelle qui dégénéra en une maladie dont il mourut le 29 Octobre. Il étoit peut-être le seul dans le Royaume qui auroit pu jouir de l'emploi de Régent sans envie, & le quitter sans perdre sa réputation. Les deux factions, malgré leurs animosités réciproques reconnoissoient qu'il n'avoit que des vues honnêtes, & qu'il étoit d'une probité incorruptible.

Il ne se présentoit plus de compétiteur contre Morton. La Reine d'Angleterre appuyoit puissamment sa prétention, & malgré les craintes du peuple & la jalousie des Nobles, il fut élu Régent. C'étoit le quatrième, qui dans l'espace de cinq ans remplit ce poste dangereux.

La prolongation de la trêve jusqu'au premier Janvier lui donna la facilité de continuer avec le parti opposé, les négociations entamées par son prédécesseur. Elles ne produisirent néan-

moins aucun effet jusqu'au Commencement de l'année suivante.

1572.

Avant d'en venir là, il faut tracer quelques événemens dont nous n'avons rien dit & qui méritent une place dans cette histoire.

Le Comte de Northumberland, qui depuis sa fuite en Ecosse l'an 1569, avoit été détenu prisonnier dans Lockleven fut livré au Lord Hunsdane, Gouverneur de Bervick, & ayant été conduit à York, il y souffrit la peine de sa rébellion. Le parti du Roi dépendoit si absolument de la protection d'Élisabeth, qu'il ne pouvoit guere lui refuser de remettre entre ses mains un homme qui avoit pris les armes contre elle. Mais comme il y eut une somme d'argent donnée pour cela, & qu'elle fut partagée entre Morton & Douglas de Lockleven, le premier à qui l'amitié de Northumberland avoit rendu de grands services pendant son exil en Angleterre, fut regardé comme un ingrat & une ame mercenaire puisqu'il abandonnoit ainsi ce malheureux Gentilhomme.

Cette année fut remarquable par une grande innovation dans le gouvernement de l'Eglise. Aussi-tôt après la

Affaires de l'Eglise.

1572.

réformation , les Evêques Romains ayant été confirmés par la Loi dans la jouissance d'une partie de leurs bénéfices, la Jurisdiction spirituelle qui appartenoit à leur ordre fut exercée par des Surintendans, mais avec une autorité plus modérée. A la mort de l'Archevêque de S. André, Morton obtint de la Couronne le temporel de ce siège. Mais comme on trouvoit de l'indécence à ce qu'un Laïc possédât un bénéfice à charge d'ames, il fit élire à l'Archevêché Douglas Recteur de l'Université de Saint André, lui donna une petite pension sur les revenus du bénéfice & garda le reste. Les Nobles qui virent l'avantage qu'ils pouvoient tirer d'une semblable pratique l'aiderent dans l'exécution de son projet. Cela choqua vivement le Clergé, qui souhaitoit qu'au lieu de perpétuer un ordre dont le nom & le pouvoir lui étoient odieux, on en appliquât les revenus à pourvoir de Pasteurs les Paroisses qui n'en avoient point encore. Mais d'un côté c'eût été une imprudence au Clergé de trop irriter les Nobles dont dépendoit l'existence même de l'Eglise Protestante en Ecosse; & de l'autre, Morton conduisit son

faire avec tant de dextérité, il mérita les esprits avec tant d'adresse qu'il fut à la fin convenu dans une assemblée composée des principaux du clergé & d'un comité du Conseil privé, que le nom & l'office d'Archevêque & d'Evêque seroient continués pendant la minorité du Roi, & que ces dignités seroient conférées aux Ministres Protestans les plus capables de les remplir; mais que par rapport à leur Jurisdiction spirituelle, ils seroient sujets à l'assemblée générale de l'Eglise. On y donna aussi le détail des regles à observer dans leur élection, & on spécifia les personnes qui devoient remplir les places & jouir des privilèges qui avoient appartenu aux Doyens & aux Chapîtres dans le cours de la Religion Catholique. Le tout ayant été porté devant l'assemblée générale, elle y donna son approbation à quelques exceptions près touchant les noms d'Archevêque & de Doyen, & avec une protestation que cet établissement n'étoit que pour un tems, & jusqu'à ce qu'on pût introduire dans l'Eglise une constitution plus parfaite. Knox qui ne put assister à l'assemblée à cause de sa mauvaise

1572.

fanté, Knox qui déclamoit hautement contre le pacte simoniaque auquel Douglas devoit sa dignité, & qui blâmoit la nomination d'une personne usée par l'âge & les infirmités à un office qui demandoit une pleine vigueur de corps & d'esprit; Knox lui-même semble n'avoir pas condamné ce qui fut proposé à l'assemblée générale, & dans une lettre qu'il lui écrivit, il lui recommanda quelques-uns des réglemens touchant l'élection des Evêques comme dignes d'être soigneusement observés. En conséquence de ce qui venoit d'être décidé, Douglas fut installé dans sa nouvelle dignité, & on choisit en même-tems dans le Clergé Protestant un Archevêque de Glasgou & un Evêque de Dunkel. Ils furent tous admis dans le Parlement aux places destinées à l'ordre ecclésiastique. Mais divers Nobles firent à l'imitation de Morton des marchés qui ne laissoient aux premiers qu'une très petite partie des revenus de leurs Sièges.

Mort de
Knox. 27 No-
vembre. Son
caractère.

Peu de tems après la séparation de cette assemblée, Knox, le premier instrument de la propagation & de l'établissement de la Religion réformée en Ecosse, termina sa carrière dans la soixante-septieme année de son âge.

Le zèle, l'intrépidité, le désintéressement furent les vertus qu'il posséda supérieurement. Il étoit encore versé dans ce genre d'érudition que cultivoit son siècle, & il excelloit dans cette espèce d'éloquence qui est faite pour animer & enflammer les esprits. Ses maximes étoient cependant trop austères & son caractère trop impétueux. Dur & rigide pour lui-même, il ne montrait aucune indulgence pour les faiblesses des autres. Sans égards pour les distinctions du rang & de la qualité, il mettoit dans ses exhortations une acrimonie, une véhémence plus propres à irriter les personnes qu'à les ramener. Ce défaut l'emporta souvent à des expressions peu respectueuses & indécentes sur la personne & la conduite de la Reine. Au reste ces mêmes qualités qui rendoient son caractère moins aimable étoient celles qui convenoient pour en faire un instrument de la providence dans l'avancement de la réformation parmi un peuple féroce, & ce furent elles qui le rendirent capable d'affronter des dangers & de surmonter des obstacles contre lesquels un esprit plus liant n'auroit pas pû tenir. Il ruina son tempéramment naturelle-

1572.

ment robuste par son application à l'étude & aux affaires, aussi-bien que par le grand nombre & la chaleur de ses discours publics. Attaqué d'une maladie de langueur il montra toujours la plus grande force d'ame, & il vit les approches de la mort avec une magnanimité qui étoit inséparable de son caractère. Il s'occupa constamment d'actes de dévotion & s'anima lui-même par la perspective de l'immortalité qui, non-seulement préserve les ames justes du découragement, mais qui les remplit de joie dans leurs derniers momens, Le Comte de Morton qui étoit présent à ses funérailles fit son panégyrique en peu de mots, d'autant plus honorables pour Knox, qu'ils venoient d'un homme qu'il avoit censuré souvent avec une sévérité particuliere. » cy-git, » dit Morton, celui à qui face d'homme » ne fit jamais peur «.

1573.

Le Régent
traite avec le
parti de la
Reine.

Quoique Morton ne desirât point la paix, par les généreux motifs du dernier Régent, il travailloit sincèrement à l'établir. Les troubles & les calamités publiques auxquels il devoit son pouvoir & son importance, lorsqu'il n'étoit que la seconde personne de la Nation, devenoient très-préjudiciables depuis

il étoit la première. Tandis qu'une grande quantité de Nobles restoit née contre lui, son autorité, en qualité de Régent, étoit partielle, foible précaire. Elisabeth n'étoit pas moins pressée d'éteindre le feu qu'elle avoit allumé & si long-tems attisé en Ecosse. Elle avoit découvert que son alliance avec la France, dont elle comptoit sur tant d'avantage, ne pouvoit servir de fondement à sa sûreté; & quoique ses apparences d'amitié subsistassent encore entre elle & cette Cour, quoique Charles renouvelât tous les jours ses protestations d'un attachement inviolable au traité, elle étoit convaincue par un exemple fatal, du peu de fonds qu'il y avoit à faire sur les paroles & les sermens de ce Monarque. Son Ambassadeur l'avertit que la France entretenoit une correspondance secrète avec ses adhérents de Marie en Ecosse, & qu'elle les encourageoit dans leur obstination: quant au Duc d'Albe il cachoit moins ses intrigues dans ce Royaume. Elisabeth persuadée qu'ils feroient au premier intervalle de repos que leur laisseroient les troubles de France & des Pays-Bas pour tenter ouvertement un débarquement en Ecosse, ré-

1573.

solut d'empêcher qu'ils ne missent le pied dans l'Isle, & de leur ôter en y réunissant les deux parties, toute espérance d'y trouver des secours.

Ses ouvertures rejetées par Maitland & Kirkaldy.

L'état des partisans de Marie donna au Régent un grand avantage dans la négociation. Ils étoient alors divisés en deux factions. A la tête de l'une étoient Chatellerault & Huntly; l'autre avoit pour Chefs Maitland & Kirkaldy. Les premiers étoient des personnages importants par la dignité du rang, par l'étendue de leurs possessions & par le nombre de leurs Vassaux. Les autres n'étoient redevables de la figure qu'ils faisoient, qu'à leurs talents personnels & au Château d'Edimbourg dont ils étoient les maîtres. L'intention du Régent n'étoit pas de les comprendre les uns & les autres dans le même traité. Mais comme il craignoit que son administration ne fût traversée & embarrassée par le parti de la Reine s'il restoit en son entier, il conclut à le diviser & à l'affoiblir par une négociation séparée. Il fit la première ouverture à Kirkaldy & à ses associés, & tâcha de renouveler avec eux le traité qu'il avoit rompu par ses artifices du vivant de son prédécesseur;

mais Kirkaldy favoit que les vues de Morton & son systême de gouvernement étoient fort différens de ceux du feu Régent. Maitland le considéroit comme un ennemi personnel & implacable. Ils reçurent des assurances réitérées de protection de la part de la France, & quoique les armes de cette Puissance fussent alors occupées au siège de la Rochelle, ils se laissoient encore amuser par les mêmes espérances dont leur parti avoit été si fréquemment la dupe, & comptant que Charles dompteroit bientôt l'opiniâtreté des Huguenots, ils s'attendoient qu'il agiroit ensuite en Ecosse avec vigueur. Cependant la France leur envoya de l'argent & leur promit un secours effectif si le Château pouvoit tenir jusqu'à la Pentecote. Le génie de Maitland se plaisoit à former des projets hardis & dangereux, & Kirkaldy avoit l'intrépidité nécessaire pour les mettre en exécution. Ils savoient que le Château par la force de son assiette pouvoit défier toute la puissance du Régent; ils se flattoient qu'Elisabeth ne violeroit pas son traité avec la France en envoyant des troupes au secours du Régent; & si les François venoient une

1573.

fois à débarquer un corps considérable en Ecosse, ils croyoient qu'il seroit possible alors de délivrer la Reine, ou de balancer au moins l'influence de la France & de l'Angleterre en Ecosse, de maniere à secouer la dépendance honteuse où les tenoit Elisabeth. Ils préférèrent ce brillant, mais chimérique projet à l'amitié de Morton. Ils ne laisserent pas de suivre la négociation parce qu'ils y gagnoient du tems. Ils proposerent dans la même vue d'y comprendre tout le parti de la Reine, & demanderent que Kirkaldy gardât le commandement du Château six mois après la signature du traité. L'intérêt du Régent le pouffoit à rejeter l'un de ces points, sa pénétration lui fit voir le danger d'accorder l'autre, & toute espérance d'accommodement s'évanouit.

Dès que la trêve fut expirée, Kirkaldy fit tirer sur la ville, qui par le retour des habitans qu'il en avoit chassés étoit plus dévouée que jamais à la cause du Roi. Mais comme le Régent avoit entamé un traité avec Châtellerault & Huntly, la suspension d'armes continua de ce côté-là.

Ils furent moins difficiles que l'autre ^{1573.} ~~part~~ parti; & ils reçurent avec empressement les ouvertures du Régent. Le Duc étoit naturellement léger, & l'approche de la vieillesse le rendoit plus irrésolu & plus ennemi de l'action. Les malheurs de la discorde civile avoient affligé l'Écosse depuis près de cinq ans, terme beaucoup plus long que la durée d'aucune querelle intérieure. La guerre au lieu de servir à la Reine lui avoit porté préjudice, & étoit plus ruineuse pour le Royaume qu'aucune invasion du dehors. Aucun des deux partis n'y avoit gagné beaucoup d'honneur; tous deux y avoient fait de grandes pertes & avoient épuisé leurs terres en ravageant celles de leurs adversaires. Le peuple étoit dans la dernière misère & soupiroit ardemment après une paix qui terminât cette contestation également destructive & infructueuse.

Ce fut un grand pas vers ce but desirable que le traité conclu à Perth entre le Régent d'un côté, & Chatellerault & Huntly de l'autre, par la médiation de Killegrew Ambassadeur d'Élisabeth. Les principaux articles furent: que toutes les parties comprises dans le traité se déclareroient les approba-

1573.

trices de la Religion réformée telle qu'elle étoit établie dans le Royaume; qu'elles se soumettroient au gouvernement du Roi & à l'autorité de Morton, comme Régent; qu'elles reconnoïtroient que tout ce qui s'étoit fait contre le Roi depuis son couronnement étoit illégal; que les prisonniers de part & d'autres seroient remis en liberté, & les terres rendues à leurs propriétaires; que l'acte de proscription passée contre les adhérents de la Reine seroit révoqué, & l'amnistie accordée pour tous les crimes commis depuis le 15 de Juin 1567, & que le traité seroit ratifié en Parlement par le commun consentement des intéressés.

Siège du
Château d'Edimbourg.

Kirkaldy se vit ainsi abandonné de ses associés qui ne montrèrent pas la moindre inquiétude & ne firent rien pour sa sûreté. Cependant il ne perdit point courage & ne pensa point à un accommodement (a). Quoique toute

(a) Melvil dont le frere Robert Melvil étoit associé de Kirkaldy, dans la défense du Château d'Edimbourg, & qui étoit lui-même fort attaché à ce parti, assure que Kirkaldy offrit de s'accommoder à des conditions raisonnables, mais que ses offres furent rejetées par le Régent. Melv. 240. Cependant, comme Elisabeth désiroit beaucoup alors le rétablissement de la paix en Ecosse, & que Killegreiv Ambassadeur d'Angleterre

L'Ecosse fût soumise au Roi, il résolut de défendre le château d'Edimbourg au nom de la Reine, & d'attendre l'arrivée des secours promis. Le Régent manquoit de tout ce qui étoit nécessaire pour faire un siège, mais Elisabeth y suppléa, parce qu'elle vouloit à quelque prix que ce fut, mettre fin aux dissensions en Ecosse avant que les François eussent le tems de prendre part à la querelle. Le Chevalier Guillaume Drury marcha en Ecosse avec 1500 hommes de pied & un train considérable d'artillerie. Le Régent le joignit avec toutes ses forces; la tranchée fut ouverte, & on fit régulièrement les approches du Château. Kirkaldy, quoique découragé par la perte d'une grosse somme d'argent que lui envoyoit la France & qui tomba entre les mains du Régent, par la trahison du Chevalier Jacques Balfour

fit de concert avec le comte de Rothes tous ses efforts pour engager Kirkaldy à accéder au traité de Perth, il paroît que la continuation des hostilités ne peut être attribuée avec vraisemblance qu'à l'opiniâtreté de Kirkaldy, au peu de confiance qu'il avoit en Morton, & aux espérances qu'il avoit de quelque secours étranger : cette opinion est d'ailleurs appuyée & mise dans la dernière évidence par le témoignage positif de Spotsw. 269. 270. de Cand. 448. de Johnst. Hist. 3. 4. de Digges, 334. & de Crawf. qui s'accorde avec eux sur ce point. Mem. 263.

1573.

l'homme le plus corrompu de ce siècle ; Kirkaldi se défendit avec une bravoure augmentée par le désespoir. Il résista trente trois jours à tous les efforts des Ecoffois & des Anglois , qui poussèrent leurs attaques avec courage & émulation. Lorsqu'il demanda à parlementer , toutes les fortifications étoient détruites , il y avoit un puits du Château desséché & l'autre étoit plein de décombres. Dans cet état même , son courage demeuroit indomptable , & il prit le parti de mourir plutôt glorieusement aux pieds du dernier retranchement que de se rendre à des ennemis invétérés. Mais la garnison , qui n'étoit point animée par la même résolution héroïque ou désespérée , se mutina & le força de capituler. Il se rendit à Drury qui lui promit au nom de sa maîtresse qu'on le traiteroit favorablement. Jacques Kirkaldy son frere , le Lord Home , Maitland , le Chevalier Robert Melvil , quelques Bourgeois d'Edimbourg & environ cent soixante soldats furent faits prisonniers avec lui.

Plusieurs des Officiers qui avoient été stipendiés pendant la guerre , persuaderent à leurs soldats de les suivre dans les Pays-bas , entrèrent au service

des Etats, & s'y étant conduits en 1573.
braves gens ils ajouterent un nouveau
lustre à la réputation du mérite mili-
taire qui a toujours caractérisé la nation
Ecossoise.

Ainsi finirent les guerres civiles en
Ecosse, par le traité avec Châtel-
lerault & Huntly, & par la reddition
du Château. Si on considère l'état de
la Nation & que l'on compare les forces
des deux factions, il paroît manifeste-
ment que les Nobles du parti de la
Reine étoient supérieurs par le nombre
& le pouvoir. Mais ces avantages étoient
plus que contrebalancés par d'autres
dont jouissoient leurs antagonistes. L'ha-
bileté politique, l'expérience militaire
& tous les talens qui se forment ou se
déployent dans les tems de faction pa-
rurent sur-tout du côté du Roi. La fac-
tion opposée ne pouvoit se vanter d'a-
voir un seul homme qui égalât la sage
intrépidité de Murray, la profonde
sagacité de Morton, le génie subtil &
l'adresse insinuante de Maitland, ou la
valeur toujours heureuse de Kirkaldy,
tous personnages qui travaillèrent d'a-
bord à jeter les fondemens de l'auto-
rité du Roi. D'un côté, les mesures
étoient concertées avec prudence &

1573.

exécutées avec vigueur ; de l'autre , les résolutions étoient précipitées & la conduite molle & sans force. Le peuple animé par le zèle de Religion , & emporté par l'indignation contre la Reine , soutenoit vivement la cause du Roi. Le Clergé mit de son côté dans la balance tout le crédit qu'il avoit sur le peuple , & par ces moyens aussi bien que par l'entremise puissante de l'Angleterre , le gouvernement du Roi fut enfin établi. Marie perdit jusqu'à cette ombre de souveraineté qu'elle avoit conservée au milieu de ses souffrances sur une partie de ses sujets. Et comme on ne lui permettoit plus d'avoir un Ambassadeur à la Cour d'Angleterre , ce qui étoit la seule marque de dignité qui lui restoit depuis quelque tems , elle dût être considérée de ce moment comme une exilée , dépouillée de tous les attributs de la royauté , gardée dans un Royaume avec soin , & totalement oubliée ou abandonnée dans l'autre.

Kirkaldy
mis à mort.

Kirkaldy & ses associés restèrent à la garde de Drury qui les traita fort humainement jusqu'à ce que la Reine d'Angleterre dont ils étoient les prisonniers décidât de leur sort. Morton insista pour qu'ils subissent la peine due

à leur révolte & à leur aliénation ; & il déclara qu'il ne pouvoit se croire en sûreté de sa personne & de son autorité tant qu'on les laisseroit vivre. Elisabeth sans égard pour l'honneur de Drury ou pour les promesses qu'il avoit faites en son nom livra ces malheureux à la merci du Régent. Il les mit d'abord dans des prisons séparées ; & bientôt après , du consentement d'Elisabeth , il condamna Kirkaldy & son frere à être pendus à la croix d'Edimbourg. Maitland qui ne s'attendoit pas à être mieux traité , prévint l'ignominie d'une exécution publique par une mort volontaire & » finit ses jours , dit Melvil , à » l'ancienne mode des Romains «.

Tandis que le Régent assouviffoit sa vengeance sur les restes du parti de Marie en Ecosse , cette Princesse hors d'état de leur donner aucun secours , déplorait leurs malheurs dans la solitude de sa prison. Sa santé commençoit à s'altérer notablement par le défaut d'air & d'exercice. A la priere de l'Ambassadeur de France , le Lord Shrewbury son gardien eut permission de la mener aux eaux de Buxton , qui ne sont pas loin de Tuthbury , lieu de sa prison. Cecil qui venoit d'être créé

1573.

Baron de Burleigh & Lord grand Trésorier, s'y trouva par hasard dans le même tems; & quoique jamais Ministre ne fut entré avec plus de zèle que ce grand homme dans les vues de son Souverain, & ne lui eût donné de plus fortes preuves de fidélité & d'attachement; cependant la méfiance d'Elisabeth pour tous ceux qui approchoient la Reine d'Ecosse étoit si grande que ses soupçons s'étendirent jusques sur lui, & que tandis que Marie le regardoit justement comme le plus dangereux de ses ennemis, il eut bien de la peine à persuader à sa maîtresse qu'il n'épousoit pas les intérêts de cette Reine infortunée.

Le Duc d'Albe fut rappelé cette année du gouvernement des Pays-bas où sa hauteur & son administration tyrannique firent naître un courage supérieur à tous les efforts de l'Espagne, forcée pour les réduire, d'épuiser ses trésors, de ruiner ses armées & de perdre sa gloire. Requesens qui succéda au Duc avoit le caractère plus doux & le génie moins entreprenant. Cet événement délivra Elisabeth de l'inquiétude continue que lui causoient les négociations du Duc d'Albe avec Marie,

& le zèle qu'il montroit pour ses intérêts.

1574.

Quoique le Royaume fût alors dans une paix profonde; il sentoît encore la plupart des maux qui sont la suite d'une guerre civile. La contrainte des Loix que les Nations civilisées même ne respectent gueres dans le tems des troubles publics, étoit totalement méprisée par un peuple féroce qui n'étoit point accoutumé à l'administration régulière de la Justice. Les désordres dans toutes les parties du Royaume étoient devenus intolérables, & sous la protection d'une faction ou d'une autre, il se commettoit impunément toutes sortes de crimes. Le Régent entreprit d'y remédier, & par son industrie & sa vigueur l'ordre & la sûreté furent rétablis dans le Royaume. Mais il perdit la gloire de cet important service par l'avarice qu'il découvroit en le rendant; & ses exactions devinrent plus pernicieuses à la Nation que tous les abus qu'il réprimoit. Par tout il y eut des espions & des délateurs; on fit revivre la mémoire des anciennes offenses; on inventa des crimes imaginaires; on aggrava les petites fautes, & les délinquans furent forcés de composer

L'administration du Régent devient odieuse.

1571.

pour leurs vies & de payer des amendes exorbitantes. On altéra en même-tems la monnoie cœurante; (a) on vendit des privilèges pour des branches de commerce prohibé; on mit sur les denrées des impôts extraordinaires, & on usa de tous ces raffinimens d'oppression, dont sont communément exemptes les Nations aussi peu policées que l'étoient alors les Ecoissois: mais il n'y eut rien dont on se plaignit aussi hautement & avec plus de raison que de son injustice à l'égard du Clergé. Le tiers des bénéfices d'où le Clergé tiroit sa subsistance avoit toujours été payé lentement & peu régulièrement aux Collecteurs nommés par l'assemblée générale; & durant les guerres civiles il leur avoit été impossible d'en rien toucher dans différentes par-

(a) La corruption de la monnoie fut très considérable sous l'administration de Morton. Quoique la quantité d'argent monnoyé du poids d'une livre eût augmenté par degrés de valeur numéraire sous les princes qui l'avoient précédé, le titre ou la pureté de l'argent avoit souffert peu d'attention, & l'alliage étoit presque le même qu'il est aujourd'hui. Morton fit mettre le quart d'alliage dans une livre pesant d'argent, & en baissa par conséquent la valeur à proportion. Toute la monnoie qu'il fit frapper fut retirée en 1581 pour être refondue; & on la remit au même titre qu'elle avoit auparavant.

ties

ties du Royaume. Sous prétexte de corriger cet abus, & sous la promesse d'assigner à chaque Ministre des honoraires dans l'enceinte de sa paroisse, le Régent extorqua de l'Eglise le tiers qui lui étoit adjugé par la Loi. Le Clergé au lieu de retirer quelque avantage de ce changement, trouva plus de retardement & d'irrégularité que jamais dans les paiemens. Un seul Ministre fut communément chargé de quatre à cinq paroisses, pour lesquelles on lui donna un chétif salaire, & l'insatiable avarice du Régent s'appropriâ le reste des fonds.

La mort de Charles IX qui arriva cette année fut un nouveau malheur pour la Reine d'Ecosse. Henri III qui lui succéda n'avoit pas le même attachement pour elle, & la jalousie qu'il eut de la maison de Guise, ainsi que sa complaisance pour la Reine mere, le tinrent fort éloigné de s'intéresser à son sort.

La mort du Duc de Châtellerault peut encore être regardée comme une perte pour Marie. Le Parlement l'ayant souvent déclaré le plus proche héritier de la Couronne, ce titre lui donnoit une grande considération dans

1575.

le Royaume & le mettoit plus en état que personne de contrebalancer l'autorité du Régent.

Bientôt après, dans une des entrevues ordinaires entre les gardiens des marches Ecoſſoïſes & Angloïſes il arriva une rixe où les Anglois eurent du deſſous. Quelques-uns furent tués ſur la place, & le Chevalier Guillaume Foreſter, gardien des marches fut fait priſonnier avec pluſieurs Gentilshommes qui le ſuivirent; mais Eliſabeth & le Régent ſentoient trop l'avantage qui réſultoit de la bonne intelligence entre les deux Royaumes pour ſouffrir que ce léger accident l'interrompît.

Entreprife
du Clergé con-
tre l'ordre
Epiſcopal.

La tranquillité domeſtique du Royaume fut en danger d'être troublée par une autre cauſe, Quoique les perſonnes élevées à la dignité d'Evêques ne jouiſſent que d'un petit revenu & d'un pouvoir très modéré, le Clergé à qui le Régent & toutes ſes opérations étoient fort odieux conçu de la jaloûſie contre cet ordre. Inſtruit de la corruption qui s'étoit gliffée par degrés dans l'Egliſe ſous des noms honorables & des prétextes décens, il craignit que de ces foibles commencemens il ne ſe formât dans la ſuite inſenſiblement une hiérar-

chie aussi puissante & aussi oppressive que jamais. Le premier auteur de ces soupçons fut M. André Melvic, homme distingué par une érudition peu commune, par la sévérité de ses mœurs, & par l'intrépidité de son ame. Elevé dans la retraite d'une Université, il ne connoissoit pas le monde, & plus attentif au but qu'il se proposoit qu'aux moyens qu'il prenoit pour l'atteindre, il ruina souvent les projets les plus louables, par l'impétuosité & l'imprudence avec lesquelles il les conduisoit. Il fit à l'assemblée cette question : » L'office d'Evêque tel qu'il est actuellement exercé dans le Royaume est-il conforme à la parole de Dieu ? On porta des plaintes continuelles dans les Tribunaux Ecclésiastiques contre les Evêques, dont la plupart ne justifierent que trop les reproches qu'on leur faisoit. L'Evêque de Dunkeld accusé de dissiper les revenus de son bénéfice, fut condamné par l'assemblée. Le Régent au lieu d'arrêter ces disputes sur le gouvernement Ecclésiastique, les entretenoit parce qu'elles détournoient le zèle du Clergé de faire attention aux usurpations qu'il se permettoit tous les jours sur le patrimoine de l'Eglise.

1576.
Il irrite
quelques-uns
des Nobles.

Le poids de l'administration oppressive du Régent étoit principalement tombé jusques là sur les gens du moyen & du dernier rang. Mais de nouvelles entreprises de sa part convinquirent les Nobles que leur dignité ne les garantiroit pas long-tems contre les effets de son pouvoir. Un accident qui mit fréquemment la dissention parmi les Nobles Ecoissois, occasionna une contestation entre les Comtes d'Argyll & d'Athole. Un Vassal du premier avoit fait quelque dégât sur les terres de l'autre. Athole prit les armes pour punir le coupable ; Argyll prit sa défense, & ils étoient sur le point de vuidier par une bataille cette ignoble querelle, quand le Régent interposant son autorité, les obligea de renvoyer leurs troupes. Tous deux avoient commis des irrégularités qui, bien qu'ordinaires, étoient contraires à la lettre de la Loi. Le Régent voulut en profiter & en faire contre eux le fondement d'une accusation de trahison, mais ce dessein ayant été révélé aux deux Comtes par un homme de la suite de Morton, le danger commun leur fit oublier leurs anciennes querelles & les unit par une étroite confédération pour leur défense

mutuelle ; union qui les rendit formidables. Ils méprisèrent les sommations que leur fit le Régent de comparoître devant une Cour de Justice, & il fut obligé de renoncer à toute poursuite ultérieure ; mais l'injure demeura profondément gravée dans l'ame des Comtes, & attira sur Morton une vengeance sévère.

1576.

Il ne réussit pas mieux à charger le Lord Claude Hamilton d'avoir conspiré contre sa vie. Quoique ceux qu'on supposoit ses complices fussent arrêtés & mis à la question, l'on ne pût en tirer aucun indice du crime. Plusieurs circonstances découvrirent au contraire son innocence aussi-bien que les vues secrètes qui avoient porté le Régent à lui prêter ce dessein odieux.

1577.

Les Nobles Ecoissois dont le pouvoir étoit presqu'égal à celui de leurs Monarques, & qui en étoient traités avec beaucoup de distinction, voyoient ces procédés arbitraires du Régent avec une extrême indignation. Le peuple, qui sous une forme de gouvernement très-simple n'étoit pas accoutumé au fardeau des taxes, crioit contre la rapacité du Régent ; & tous commençoient à tourner leurs yeux sur le jeune

Ils tournent les yeux vers le Roi.

1577.

Éducation
& disposition
de Jacques.

Roi, dont ils attendoient le redressement de leurs griefs & une administration plus douce & plus équitable.

Jacques étoit alors dans la douzième année de son âge. Dès qu'il fut né la Reine le confia aux soins du Comte de Mar, & durant les guerres civiles il résida en toute sûreté au Château de Stirling. Alexandre Erskine fut chargé en chef de son éducation, & sous lui le fameux Buchanan auquel on associa trois autres maîtres les plus habiles de la Nation dans les sciences qu'on crût nécessaires à un Prince. Le jeune Roi montra pour elles une passion extraordinaire & y fit de grands progrès. Les Ecoissois s'imaginoient déjà voir en lui toutes ces bonnes qualités que l'amour ou la crédulité des sujets attribue communément aux Princes pendant qu'ils sont mineurs. Comme Jacques étoit encore bien éloigné de l'âge où les loix permettoient qu'il prît les rênes du gouvernement, le Régent ne fit pas assez d'attention aux sentimens du peuple, & il ne songea point combien ces préjugés en faveur du jeune Prince pouvoient naturellement l'encourager à anticiper le tems de sa majorité. Non-seulement il négligea de s'af-

furer l'amitié de ceux qui étoient autour
 de la personne du Roi & qui possédoient
 sa confiance, mais il en irrita quelques-
 uns par des injures personnelles. Le
 ressentiment de ceux-là se joignit à
 l'ambition des autres pour inspirer de
 bonne heure au Roi des soupçons con-
 tre le pouvoir & les desseins du Régent.
 Un Roi, disoient-ils, a souvent sujet de
 craindre, & rarement d'aimer un Ré-
 gent. Animé par l'ambition & par l'in-
 térêt un Régent tâche de tenir toujours
 un Prince dans l'enfance, loin de ses
 sujets & des affaires. Cependant il ne
 faut qu'un peu de vigueur pour secouer
 le joug. Les sujets respectent naturel-
 lement leur Souverain & souffrent im-
 patiemment l'autorité passagere & délé-
 guée d'un Régent. Morton a gouverné
 avec une dureté qu'on n'a jamais vue
 dans les anciens Monarques de l'Ecosse.
 La Nation opprimée gémit & sera com-
 blée de joie à la première perspective
 d'une administration plus douce. A peine
 parle-t-on du Roi dans le Royaume.
 Ses amis sont sans crédit, & ses favoris
 sans honneurs; mais un seul effet dé-
 couvrira que le pouvoir de Morton est
 aussi foible qu'il est arbitraire. Du même
 coup, ajoutoient-ils, Votre Majesté

1577.

Il conçoit
 des soupçons
 contre le pou-
 voir du Ré-
 gent,

1577.

peut entrer en possession de son autorité légitime & délivrer la Nation d'une insupportable tyrannie. Si elle ne regarde point ses propres droits, comme Roi, qu'elle écoute au moins les cris de son peuple.

Complot
cont. e le Ré-
gent.

Ces suggestions firent une profonde impression sur le jeune Roi, nourri dans l'opinion qu'il étoit né pour commander. Mais son approbation n'étoit pas de grande conséquence pour le projet sans le secours des Nobles. Les Comtes d'Argyll & d'Athole, deux des plus puissans de ce corps avoient juré une haine implacable au Régent. La cabale du château de Stirling leur communiqua ses idées qu'ils embrassèrent avec chaleur. Alexandre Erskine qui avoit depuis la mort de son frere, & pendant la minorité de son neveu, le commandement de ce fort, ainsi que la garde de la personne du Roi, les admit secrettement en présence de S. M. Ils lui rendirent le même compte de l'état misérable de ses sujets sous le gouvernement arbitraire du Régent; Ils se plaignirent hautement de l'injustice avec laquelle il les avoit traités eux mêmes, & ils supplierent le Roi de convoquer une assemblée de toute

la Noblesse, disant que c'étoit le seul remede aux maux dont la Nation se plaignoit. Jacques y consentit, & il y eut à ce sujet des lettres expédiées en son nom; mais les deux Comtes eurent soin qu'elles ne fussent envoyées qu'à ceux dont on connoissoit la mauvaise volonté pour Morton.

Le nombre en étoit si considérable que la plus grande partie de la Noblesse se rendit à Stirling, & ils étoient si furieux contre Morton, que quoique sur la nouvelle de l'entrevue des deux Comtes avec le Roi, il eût fait mine de vouloir se démettre de la Régence, ils ne laisserent pas de conseiller au Roi de n'avoir aucun égard à cette offre; mais de le priver de son office & de prendre en mains l'administration du gouvernement. Le Lord Glamais, Chancelier & le Lord Herreis furent chargés de notifier cette résolution à Morton qui étoit alors à Dalkeith lieu ordinaire de sa résidence. Rien ne pouvoit égaler la joie que cet événement inattendu causa dans le peuple, que la surprise de voir le Régent descendre gaiement en apparence d'un poste si élevé. Il ne lui manqua ni la sagacité pour prévoir le danger de résigner, ni l'en-

1577.

1578.
4 Mars.Il se démet
de l'office de
Régent.

1578.

vie de garder un emploi dont la Loi ne fixoit l'expiration qu'à un terme encore éloigné. Toutes les sources où la faction dont il étoit le chef puisoit sa force étoient taries, ou fournissoient alors à ses adversaires les moyens de l'humilier. Ses vexations multipliées avoient totalement éloigné de lui le Clergé, les Communes & la Ville d'Edimbourg. Elifabeth venoit de s'engager par un traité à envoyer un corps considérable de troupes au secours des habitans des Pays-Bas qui combattoient pour leur liberté; ainsi elle n'avoit gueres le loisir de songer aux affaires d'Ecosse; & comme elle n'avoit plus rien à craindre de la France où les Princes Lorrains n'influoient pas dans les Conseils comme autrefois, peut-être n'étoit elle pas fâchée de voir qu'il s'élevât de nouvelles factions dans le Royaume. Les Nobles même qui étoient depuis long-tems du parti de Morton ou qu'il avoit attaché à sa personne par des bienfaits, Glamis, Lindsay, Ruthven, le Secrétaire Pitcaen & le Contrôleur Murray de Tullibardin; tous l'abandonnerent au moment de sa chute & se trouverent à l'assemblée de Stirling. Tant de circonstances réunies convinquirent Morton

de sa propre foiblesse & le déterminèrent à céder à un torrent trop impétueux pour qu'il pût lui résister. Il suivit Herreis & le Chancelier à Edimbourg, il fut présent lorsqu'on proclama que le Roi acceptoit le gouvernement, & il remit au Roi devant le peuple toute l'autorité qu'il pouvoit exercer en qualité de Régent. Cette cérémonie fut accompagnée de transports de joie & d'acclamations de la part de la multitude qui redoublèrent sans doute la peine que devoit sentir un esprit ambitieux de se voir forcé à renoncer au pouvoir suprême, & qui apprirent à Morton qu'il avoit entièrement perdu l'affection de ses concitoyens. Il obtint cependant du Roi un acte portant l'approbation de tout ce qu'il avoit fait pendant sa régence, & un pardon dans la forme la plus ample que la crainte ou la méfiance purent l'imaginer pour tout crime, offense ou trahison passées. Les Nobles attachés au Roi s'engagerent aussi sous de très-fortes amendes à procurer la ratification de cet acte dans le premier Parlement.

On nomma un Conseil de douze Nobles pour aider le Roi dans l'administration des affaires. Morton abandonné

D vj.

1578.

12 Mars.

Il continue d'observer les mouvemens du parti opposé

1578.

par ceux de son parti, & incapable de lutter contre une faction qui gouvernoit absolument à la Cour, se retira dans une de ses maisons, où il parut jouir de la tranquillité & s'occuper uniquement des amusemens de la vie champêtre : mais son ame étoit vivement agitée par les fâcheuses réflexions qui accompagnent l'ambition dans la disgrâce, & il ne rouloit dans son esprit que des projets pour recouvrer son ancienne grandeur. Dans cette retraite même que le peuple nommoit *l'Antre du Lion*, ses richesses & ses talens le rendoient formidable, & les nouveaux Conseillers furent assez imprudens pour l'irriter par leur précipitation à le dépouiller de ce qui lui restoit de pouvoir. Ils exigèrent de lui qu'il rendît le château d'Edimbourg dont il étoit encore le maître. Il refusa d'abord de le faire & se préparoit à le défendre; mais les Bourgeois d'Edimbourg ayant pris les armes & repoussé une partie de la garnison envoyée pour escorter un convoi de vivres, il fut obligé de livrer cette forteresse importante sans aucune résistance. Ce succès encouragea ses ennemis à convoquer un Parlement à Edimbourg & à lui faire tant d'autres

demandes qu'il vit bien que sa ruine entiere étoit la seule chose qui pût satisfaire leur haine invétérée.

1578.

Déjà cependant leur pouvoir & leur crédit dans le peuple commençoient à baisser. Le Chancelier, l'homme le plus capable & le plus modéré de ce parti ayant été tué à Stirling dans une rencontre fortuite de ses vassaux avec ceux du Comte de Crawford; Athole qui fut nommé son successeur dans cet important office, les Comtes d'Eglinton, de Cathness & le Lord Ogilvie, tous les premiers favoris de la Cour étoient ou des Catholiques déclarés ou soupçonnés de l'être au fond de leur cœur, dans un tems où le retour de ce parti étoit si fort & si justement redouté, l'on en prit généralement l'alarme; & comme Morton avoit toujours traité les Catholiques avec rigueur, l'indulgence hors de saison qu'on marqua pour eux fit que cette circonstance de son administration fut rappelée avec de grands éloges par tous les Protestans zélés.

Aucune de ces particularités n'échappoit à Morton. Il crut que c'étoit le moment de faire jouer les ressorts qu'il avoit préparés. Ayant gagné la con-

Il reprend
sa première
autorité.

1571.

fiance du Comte de Mar & de la Comtesse sa mere, il leur insinua qu'Alexandre Erskine avoit formé le complot d'ôter à son neveu le gouvernement du château de Stirling & la garde de la personne du Roi. Il n'eut pas de peine à persuader à une femme ambitieuse & à un jeune homme de vingt ans qu'il falloit employer la force pour prévenir cette injure prétendue. Le Comte se rendit subitement à Stirling, & étant admis à l'ordinaire dans le château avec sa suite, il se saisit des portes de grand matin, & en chassa son oncle qui ne redoutoit rien de sa part. Les soldats de la garnison lui obéirent comme à leur gouverneur, & sans péril, sans effusion de sang, il se vit maître de la forteresse & de la personne du Roi.

Un événement si peu attendu fut suivi d'une grande consternation; & quoique Morton n'eût point paru dans l'exécution, il fut généralement soupçonné d'être l'auteur de l'entreprise. Les nouveaux Conseillers virent qu'il étoit nécessaire pour leur sûreté de changer leurs mesures, & qu'au lieu de poursuivre avec un ressentiment implacable un ennemi si dangereux, il falloit tenter de s'accorder avec lui. De part &

d'autre il y eut quatre personnes nom-
mées pour ajuster leurs différens. Ils
s'assemblerent assez près de Dalkeith.
Lorsqu'ils étoient à la veille de conclure,
Morton trop habile pour ne pas profiter
de l'avantage que lui donnoit leur sé-
curité & leur attention au traité, partit
la nuit pour Stirling, & avant gagné
Murray de Tullibardin, oncle de Mar,
il fut reçu dans le château où il ma-
nœuvra si bien qu'il y commanda bien-
tôt plus absolument que le Comte même.
Il fut aussi admis dans le conseil privé
& il y reprit le même ascendant qu'il
avoit eu.

1578.

Les approches du tems où le Par-
lement devoit s'assembler à Edimboug
lui donnerent quelque inquiétude. Il
craignoit de même le jeune Roi dans
une ville dont les habitans étoient si
dévoués à la faction contraire. Il n'avoit
pas moins de répugnance à laisser Jac-
ques derriere lui à Stirling. Pour sortir
de cet embarras, il publia au nom du
Roi une proclamation qui changeoit le
lieu de l'assemblée du Parlement & la
convoquoit à Stirling. Athole & son
parti représenterent cette démarche
comme anticonstitutionnelle. » Le Roi,
» disoit-il, est prisonnier de Morton ;

24 Mai.

1578.

25 Juillet.

» les prétendus Conseillers font les es-
 » claves. Après les désordres qui ont
 » régné si long-tems, on a besoin pour
 » régler toutes choses dans la Nation
 » d'un Parlement où les Nobles puissent
 » aller sans crainte & délibérer en li-
 » berté. Dans une assemblée convo-
 » quée contre toutes les formes, en-
 » fermée dans des murailles, garnies de
 » soldats, & intimidée par des hommes
 » armés, quelle sûreté peuvent espérer
 » les Membres? Que deviendra la liberté
 » dans les débats, & quel bien en ré-
 » sultera-t-il pour le public « ? Le Par-
 lement s'assembla néanmoins au jour
 nommé & procéda aux affaires malgré
 la protestation que le Comte de Mon-
 trose & le Lord Lindsay firent au nom
 de leur parti. L'acceptation du gou-
 vernement par le Roi fut confirmée,
 & l'acte accordé à Morton pour sa sûreté
 ratifié. On convint de quelques régle-
 mens par rapport au nombre des Con-
 seillers & à l'autorité du Conseil privé,
 & l'on accorda une pension viagère à
 la Comtesse de Mar qui avoit tant con-
 tribué à la dernière révolution.

Cependant Argyll & Athole prirent
 les armes sous le prétexte spécieux de
 délivrer le Roi de sa captivité & le

Royaume de l'oppression, Jacques qui souffroit impatiemment la servitude où le retenoit un homme qu'on lui apprenoit depuis si long-tems à détester, encouragea lui même secrettement leur entreprise, quoiqu'en même tems il fut obligé non-seulement de les désavouer en public, mais de lever des troupes contre eux, & même de déclarer par une proclamation qu'il étoit parfaitement libre de sa personne & de sa volonté. On se mit promptement en campagne des deux côtés. Argyll & Athole étoient à la tête de sept mille hommes. Le Comte d'Angus, neveu de Morton fut à leur rencontre avec cinq mille : mais aucun des deux partis n'étoit pressé de se battre. Morton ne comptoit pas sur la fidélité de ses troupes. Les deux Comtes voyoient qu'une seule victoire, quelque complete qu'elle fût, ne seroit pas décisive, & que n'étant pas en état d'entreprendre le siège du château de Stirling où le Roi étoit gardé, leurs forces s'épuiseroient bientôt pendant que Morton trouveroit dans ses richesses & dans la protection de la Reine d'Angleterre des ressources sans fin. Par la médiation de Bowes qu'Elisabeth avoit envoyé en Ecosse pour négocier un

1578.
Elisabeth
négocie un
accommodement entre
eux.

accommodement entre les deux factions, il y eut un traité conclu, en conséquence duquel Argyll & Atole furent admis en la présence du Roi, & quelques-uns de leur parti dans le Conseil privé. On convint aussi d'indiquer une assemblée de la Noblesse pour terminer à l'amiable tous les différends qui restoient.

Dès que Jacques eut pris le gouvernement en main, il dépêcha l'abbé de Dunferling pour en informer Elisabeth, lui offrir de renouveler l'alliance entre les deux Royaumes, & lui demander une succession qui lui étoit échue par la mort de sa grand-mère la Comtesse de Lennox. Le second fils de cette Comtesse avoit laissé une fille, Arabelle Stuart, qui étoit née en Angleterre : & comme la principale objection contre les prétentions de la ligne Ecoissoise à la Couronne d'Angleterre étoit la maxime des Loix Angloises qui exclut les étrangers de tout droit d'hériter dans le Royaume ; Elisabeth en accordant cette demande eût établi un préjugé en faveur de Jacques, sur un point qu'elle avoit toujours soigneusement tenu dans l'indécision. Sans souffrir qu'on examinât ou qu'on éclaircît en

aucune maniere cette question délicate qu'elle regardoit comme le grand mystere de son regne, elle ordonna que les revenus de la succession fussent mis en séquestre par le Lord Burleigh maître des pupiles; & par ce moyen elle fit connoître de bonne heure au Roi d'Écosse la nécessité de ménager ses bonnes graces pour s'assurer le succès de prétentions bien plus importantes, mais également sujettes à contestation.

1578.

Après bien des délais & des difficultés, il y eut enfin parmi les Nobles en querelle une sorte d'accord, mais il fut suivi d'un événement tragique. Morton pour célébrer la reconciliation ayant invité les Chefs du parti contraire à un grand repas, le Chancelier Athole tomba malade aussi-tôt après & mourut en peu de jours. Les symptômes & la violence du mal firent naître de violens soupçons qu'il avoit été empoisonné; & quoique les Médecins qui ouvrirent son corps fussent d'avis différens, les parens du Chancelier accusèrent publiquement Morton de ce crime odieux. L'avantage qu'il tiroit visiblement de la mort d'un homme aussi capable & qui traversoit toutes ses mesures, fut une preuve de la vérité de

1579.

1578.

l'accusation pour le peuple, qui est toujours disposé à rapporter la mort des personnes éminentes à des causes extraordinaires.

Procédures
illégalles de
Morton con-
tre la famille
d'Hamilton.

L'office de Chancelier fut donné au Comte d'Argyll, que cette promotion reconcilia en grande partie avec l'administration de Morton. Celui-ci avoit repris toute l'autorité qu'il avoit possédée pendant sa régence, & avoit rompu entierement ou déconcerté les cadales de ses ennemis. De toutes les grandes familles il ne restoit plus que celle d'Hamilton qui pût exciter sa jalousie ou nuire à ses desseins. Le Comte d'Arran, l'aîné des freres, ne s'étoit pas remis du coup que lui avoit porté le mauvais succès de sa passion pour la Reine, & avoit totalement perdu la raison. Le Lord Jean, le second frere étoit en possession du bien de la famille. Le Lord Claude étoit Commandeur de Paisley, tous deux jeunes, ambitieux & entreprenans. Morton craignoit leur crédit dans le Royaume; les courtisans se flattoient de partager leurs dépouilles; & comme tous les Princes voyoient naturellement avec jalousie & avec aversion ceux qui doivent leur succéder, il fut aisé de fomentér

ces passions dans l'ame du jeune Roi. On avoit un prétexte tout prêt pour justifier les plus violens procédés. Le pardon stipulé par le traité de Perth ne s'étendoit pas à ceux qui étoient complices des meurtres des Régents Murray & Lennox. Le Lord Jean & son frere étoient soupçonnés d'être les auteurs de ces deux crimes, & avoient été compris dans l'acte général de proscription passé à ce sujet. Sans les sommer de comparoître en jugement, & sans examiner un seul témoin pour les convaincre, on crut que cet acte seul suffisoit pour les rendre sujets à toutes les peines qu'ils auroient encourues s'ils avoient été réellement convaincus. Les Comtes de Morton, de Mar & d'Eglinton avec les Lords Ruthven, Boid & Cathcart eurent la commission de se saisir de leurs personnes & de leurs biens. Sur un simple avertissement un corps considérable de troupes fut prêt au bout de quelques heures & marcha vers Hamilton dans un appareil de guerre. Heureusement les deux freres s'échapperent quoiqu'avec beaucoup de difficulté: mais leurs terres furent confisquées, les châteaux d'Hamilton & de Draffan assiégés, & ceux qui les défen-

1579.

dirent punis. Le Comte d'Arran quoiqu'incapable par son état de commettre aucun crime, fut enveloppé par un abus infâme de la Loi dans la ruine de sa famille, & condamné à une étroite prison, comme s'il eût pu se révolter. Ces procédés si contraires aux principes fondamentaux de la justice furent tous ratifiés dans le Parlement suivant.

Vers ce même tems Marie envoya par Navé son Secrétaire une lettre à son fils avec quelques bijoux de prix, & une veste brodée de sa main, mais comme elle ne lui donnoit que le titre de Prince d'Ecosse, son Messager fut renvoyé sans avoir audience.

Négocia-
tions pour un
mariage en-
tre Elisabeth
& le Duc
d'Alençon.

Quoiqu'Elisabeth n'eût point alors de raison particuliere de craindre aucune entreprise des Princes Catholiques en faveur de Marie, elle continuoit de la garder avec le même soin & la même inquiétude. L'acquisition du Portugal d'un côté, & la défense des Pays-Bas de l'autre, occupoient entierement les armes & les Conseils de l'Espagne. La France, déchirée par des guerres intestines & gouvernée par un Prince foible & capricieux qui avoit perdu l'estime & la confiance de ses propres sujets, n'étoit pas en pouvoir de troubler ses

voisins. Elisabeth avoit long-tems amusé cette Cour d'un traité de mariage avec le Duc d'Alençon frere du Roi. C'est un problème historique d'une solution peu facile de savoir si à l'âge de quarante-cinq ans elle avoit réellement envie d'épouser un Prince qui n'en avoit que vingt ; ou si le plaisir d'être flattée & recherchée lui fit recevoir les poursuites d'un jeune amant à qui elle permit deux fois de la venir voir , & qu'elle traita de la manière la plus distinguée ; ou si des motifs d'intérêt présiderent à sa conduite dans cette circonstance comme dans toutes les autres de son regne. Durant le cours de cette négociation, qui fut extraordinairement longue , Marie ne pouvoit espérer aucun appui de la Cour de France , & semble avoir eu fort peu de commerce avec elle. Elisabeth ne jouit d'une aussi parfaite sécurité dans aucune autre époque de son regne.

Il paroît que Morton étoit alors aussi tranquille ; mais sa confiance n'étoit pas si bien fondée. Il avoit soutenu un orage, écrasé ses adversaires , & étoit de nouveau le maître des affaires. Mais le Roi étant d'un âge où le caractère & les dispositions l'ame commencent à se

Deux favoris prennent l'ascendant sur Jacques.

1579.

développer & à se manifester, la moindre attention aux penchans que mon-
troit ce Prince eût pu convaincre Mor-
ton qu'il devoit s'attendre à voir atta-
quer son autorité par de plus dange-
reux assauts. Jacques laissa voir de
bonne heure pour ses favoris cet atta-
chement excessif qu'il conserva toute
sa vie. Cette passion, qui vient natu-
rellement de l'inexpérience & de l'ar-
deur d'un jeune cœur, n'étoit certai-
nement pas blâmable à cet âge, mais
on ne pouvoit espérer qu'il fît avec
beaucoup de discernement le choix des
objets de son affection. Le plus distin-
gué d'entre eux fut Edme Stuard, né
en France, & fils d'un second frere
du Comte de Lennox. Il portoit le
titre de Lord d'Aubigné, nom d'une
terre située en France, qu'il tenoit de
ses ancêtres auxquels elle avoit été
donnée pour prix de leur valeur & des
services qu'ils rendirent à la Couronne
de France. Il arriva dans ce tems en
Ecosse pour y demander les biens &
le titre de Lennox auxquels il préten-
doit avoir un droit légal. Le Roi le
reçut d'abord avec la considération due
à un parent si proche. Les graces de
sa personne, l'élégance de son habille-
ment

* Septembre.

ment & la politesse de ses manieres firent une grande impression sur Jacques, qui, même dans un âge plus avancé ne seut jamais bien résister à ces charmes frivoles; son affection se porta donc vers lui avec toute la facilité, l'épanchement & la profusion possible. Stuart peu de jours après son arrivée fut créé Lord Aberbrothock, ensuite Comte, puis Duc de Lennox, Gouverneur du château de Dumbarton, premier Lord de la Chambre, & Lord grand Chambellan. Le Capitaine Jacques Stuart, second fils du Lord Ochiltree, entra comme lui fort avant dans la confiance du Roi, sans qu'il y eût entre lui & d'Aubigné l'envie & l'incompatibilité qui regnent communément entre les concurrens pour la faveur. Malgré cette union leurs caractères étoient cependant fort opposés. Lennox étoit naturellement doux, franc & humain; & ne connoissant point la carte du pays, il étoit égaré ou mal informé par ceux qu'il prenoit pour guides. Il étoit bon pour être le compagnon des amusemens du jeune Roi, & nullement propre à conduire les affaires de l'Etat. Stuart étoit remarquable par tous les vices qui rendent un homme

1579.

formidable à son pays & qui en font le plus pernicieux Conseiller que puisse avoir un Prince. Ces vices n'étoient rachetés par aucune vertu, à moins qu'on ne fassé passer sous ce nom l'adresse à bien suivre les projets & un courage entreprenant supérieur à tout sentiment du danger. Sans être retenu par la religion ni par la décence, ni par aucun obstacle, il visoit à des choses qui paroissent impossibles : mais sous un Prince sans expérience & aveugle sur les défauts de ceux qu'il aimoit, son audace lui réussit; les honneurs, le pouvoir & les richesses furent la récompense de ses crimes.

Ils travail-
lent à perdre
Morton.

Les deux favoris s'accorderent à employer toute leur adresse pour ruiner le crédit de Morton, qui seul empêchoit qu'ils ne fussent en pleine possession du pouvoir. Et comme on avoit élevé Jacques dans des sentimens de haine contre ce Seigneur qui cherchoit plutôt à se conserver l'autorité d'un Tuteur qu'à montrer la complaisance d'un Ministre, il ne leur fut pas difficile de venir à bout de leur dessein. Morton qui ne pouvoit tenir le Roi plus long-tems enfermé dans les murs du château de Stirling, le conduisit

à Edimbourg où il avoit convoqué un Parlement. Jacques fit son entrée dans cette capitale en grande folemnité. Les Bourgeois le reçurent avec les plus vives acclamations & avec toute la pompe & la dépense qui étoient à la mode dans ce fîecle. Au bout de trente-fept ans que l'Ecoffe avoit été founife au pouvoir délégué d'un Régent ou au foible gouvernement d'une femme, & qu'elle avoit fouffert tous les malheurs d'une guerre civile, auffi-bien que l'infolence des troupes étrangères, la Nation fe réjouiffoit de voir encore une fois le fceptre entre les mains d'un Roi. Enchantés de cette ombre d'autorité, qu'un Prince de quinze ans peut pofféder, les Ecoffois fe flattoient que l'union, l'ordre & la tranquillité alloient être rétablis dans le Royaume. Jacques ouvrit le Parlement avec le plus grand appareil; mais il ne s'y passa rien de remarquable.

Cependant ces démonftrations de l'amour & de l'attachement du peuple pour fon Souverain enhardirent les favoris à continuer leurs infinuations contre Morton; & comme le Roi réfidoit alors dans le Palais de Sainte-Croix où tous fes fujets avoient accès, la cabale

1579.

contre le Comte se fortifia de jour en jour, & l'intrigue, qui le conduisit à sa chute, se mûrit par degrés.

1580.

Morton tâ-
che de les pré-
venir,

Morton s'aperçut du danger qu'il couroit & tâcha d'arrêter l'avancement de Lennox en le représentant comme un redoutable ennemi de la Religion réformée, comme un agent secret du Pape & un émissaire connu de la maison de Guise. Le Clergé, prompt à croire les bruits de cette espece, répandit l'allarme dans le peuple. Mais soit complaisance pour son maître, soit conviction opérée par les argumens de quelques savans Théologiens nommés par le Roi, pour l'instruire des principes de la Religion Protestante; Lennox renonça publiquement aux erreurs de la catholicité dans l'église de Saint-Gil, & se déclara membre de l'Eglise d'Ecosse en signant leur confession de foi. Quoique cette abjuration ne dissipât point tous les soupçons & qu'elle n'imposât pas silence à quelques prédicateurs zélés, elle ne laissa pas d'affoiblir considérablement l'accusation.

D'un autre côté on fit courir le bruit que Morton se préparoit à se saisir de la personne du Roi & à le mener en Angleterre. Que le désespoir de se main-

tenir par aucune autre voie l'ait poussé à faire quelque ouverture de ce genre à la Cour d'Angleterre, ou que ce soit une fable inventée par ses adversaires pour le rendre odieux; c'est ce qu'on ne peut décider aujourd'hui avec certitude. La déclaration qu'il fit à sa mort, que ce dessein ne lui étoit jamais venu dans l'esprit, rend plus probable que c'étoit une calomnie. Elle servit pourtant de prétexte à faire revivre la charge de Lord Chambellan, à laquelle on n'avoit pas nommé depuis long-tems. Cet honneur fut conféré à Lennox. Alexandre Erskine, ennemi capital de Morton, fut son Lieutenant; ils eurent sous eux une troupe de Gentilshommes gagés pour accompagner par-tout, & garder la personne du Roi.

Morton n'ignoroit pas ce que ses ennemis vouloient faire entendre par ces précautions extraordinaires pour la sûreté du Souverain. Et il se trouva forcé, pour dernière ressource, de recourir à Elisabeth dont la protection l'avoit souvent tiré des plus mauvais pas. En conséquence de sa requête, Bowes envoyé d'Elisabeth accusa Lennox de menées contraires à la paix des deux

Elisabeth
s'intéresse
pour lui.

1580.

Royaumes, & insista, au nom de sa maîtresse, pour qu'il fût éloigné incessamment du Conseil privé. Cette demande sans exemple fut regardée par le Conseil comme un affront fait au Roi & comme une entreprise sur l'indépendance du Royaume. On affecta de révoquer en doute les pouvoirs de l'Envoyé, & sous ce prétexte on ne voulut pas lui donner d'autre audience. Il se retira mécontent & sans prendre congé. Le Chevalier Alexandre Home fut dépêché vers Elisabeth pour lui porter des plaintes à ce sujet. Après le traitement fait à son Envoyé, cette Princesse crut qu'il n'étoit pas de sa dignité d'admettre le Chevalier en sa présence. Burleigh à qui il eut ordre de communiquer l'objet de sa mission, lui reprocha l'ingratitude de son maître envers une bienfaitrice qui lui avoit mis la Couronne sur la tête, & lui dit d'avertir le Roi qu'il prît garde de sacrifier l'amitié d'une alliée si nécessaire, aux caprices extravagans d'un jeune homme sans expérience & fortement soupçonné de principes & d'attachemens incompatibles avec le bonheur de la Nation Ecoissoise.

Cette accusation de Lennox préci-

pita , selon toute apparence , la chute de Morton. Le pardon qu'il avoit obtenu lorsqu'il résigna la régence , étoit conçu en termes d'une exactitude si scrupuleuse qu'il le mettoit presque entièrement à couvert de toute poursuite légale. Le meurtre du feu Roi étoit le seul crime qui ne pût décemment être inféré dans un pardon accordé par son fils. Par là Morton restoit encore à découvert. Le Capitaine Stuart qui ne reculoit pour aucune action , quelque désespérée qu'elle fût , dès qu'elle menoit à la faveur ou au pouvoir , entra dans la Chambre du Conseil où le Roi & les Nobles étoient assemblés , & se jettant à genoux , accusa Morton d'être complice , ou comme parlent les Loix d'Ecosse , auteur & acteur , dans la conspiration contre la vie du pere de Sa Majesté , offrant , sous les peines ordinaires de vérifier cette accusation par des preuves légales. Morton qui étoit présent l'entendit avec fermeté & répondit avec un sourire dédaigneux , provenant ou du mépris qu'il faisoit du caractère infâme de son accusateur ou du sentiment intérieur de son innocence. » Que son » zèle à punir les personnes suspectées

1580.

» de ce crime détestable étoit assez
 » connu pour l'exempter de tout soup-
 » çon d'y avoir eu part ; qu'il se sou-
 » mettoit néanmoins de bon cœur à
 » subir un jugement , soit dans le lieu
 » même , soit dans une autre Cour ,
 » & qu'il ne doutoit pas que son inno-
 » cence & la calomnie de ses ennemis
 » n'y parussent au plus grand jour ».

Stuart qui étoit encore à genoux lui demanda comment il accorderoit avec ce prétendu zèle tant d'honneurs qu'il avoit accumulés sur Archibald Douglas qu'il savoit certainement être un des premiers meurtriers du feu Roi. Morton alloit repliquer , mais le Roi les fit sortir tous deux. Le Comte fut d'abord en-fermé dans sa propre maison & envoyé ensuite au château d'Edimbourg , dont Alexandre Erskine étoit Gouverneur ; & comme si l'indignité de le mettre au pouvoir d'un de ses ennemis n'eût pas été suffisante , il fut transporté bien-tôt après à Dumbarton où commandoit Lennox. Il y eut aussi ordre d'arrêter Archibald Douglas ; mais averti à tems du péril qui le menaçoit , il s'enfuit en Angleterre.

1581.

2 Janvier.

18 Janvier.

Le Comte d'Angus qui attribuoit ces procédés violens , non à la seule

haine contre Morton, mais à l'ancienne inimitié entre les maisons de Stuart & de Douglas, & qui croyoit qu'il y avoit une conspiration formée pour la destruction de toute sa famille, étoit prêt à prendre les armes pour délivrer son cousin. Mais Morton lui défendit absolument de remuer, & déclara qu'il souffriroit plutôt mille morts que de flétrir sa réputation en paroissant éviter le jugement.

Elisabeth ne manqua pas de s'entremettre avec chaleur pour sauver un homme qui avoit tant contribué à lui conserver son influence en Ecosse. Elle n'étoit nullement contente de ce qui venoit de se passer dans ce Royaume, & encore moins du pouvoir que Lennox avoit acquis sans qu'elle y eût contribué. Le traitement fait à ses Ambassadeurs étoit fort différent du respect que les Ecossois avoient toujours marqué pour ses Ministres; & l'attaque faite à Morton lui persuadoit pleinement qu'il y avoit une intention de semer la discorde entre les deux Nations, & d'engager Jacques dans une nouvelle alliance avec la France, ou de le marier avec une Princesse Catholique. Toute remplie de ces appréhensions, elle

Mesures que
prend Eliza-
beth pour le
sauver.

1581.

donna ordre d'assembler un corps considérable de troupes sur les frontieres, & dépêcha Randolph en qualité de son Ambassadeur dans le Royaume; il s'adressa non-seulement à Jacques & à son Conseil, mais à une assemblée des Etats qui se tenoit pour lors. Il débuta par l'énumération des bienfaits signalés dont les Ecossois étoient redevables à Elisabeth. Il dit que sans leur demander un pouce de terre pour elle-même, sans donner la moindre atteinte aux libertés du Royaume, elle les avoit délivrés du joug de la France, avoit établi la vraie Religion parmi eux, & les avoit remis en possession de leurs anciens droits aux dépens du sang de ses sujets & des trésors de sa Couronne; que dès les commencemens elle avoit protégé les partisans de la cause du Roi, que c'étoit par son secours seul que la Couronne avoit été conservée sur sa tête, & que toutes les entreprises de la faction contraire avoient échoué; qu'il subsistoit depuis nombre d'années une union qu'on ne connoissoit point auparavant, qui étoit également avantageuse aux deux Royaumes, & qui avoit été maintenue par ses soins & sa constance contre tous les efforts des

Princes Catholiques ligués pour la détruire; quelle avoit remarqué depuis quelque tems un refroidissement nouveau, de la méfiance & de l'éloignement dans le Conseil d'Ecosse; qu'elle ne pouvoit les imputer à d'autres qu'à Lennox, sujet de la France, pensionnaire de la maison de Guise, élevé dans les erreurs de la Catholicité, & encore soupçonné de favoriser cette superstition; que non content d'avoir monté si rapidement à un pouvoir extraordinaire qu'il exerçoit avec toute la témérité d'un jeune homme & toute l'ignorance d'un étranger; non content encore d'avoir enlevé au Comte de Morton l'autorité que celui-ci méritoit par ses talens & par son expérience, il avoit conjuré la ruine de ce Gentilhomme qui avoit souvent exposé sa vie pour la cause du Roi, qui plus que tous les autres sujets avoit contribué à le placer sur le Trône, à résister aux usurpations du Clergé Catholique, & à conserver l'harmonie entre les deux Royaumes. Randolph ajoutoit que s'il restoit quelque zèle de la Religion parmi les Nobles d'Ecosse, quelque desir de persévérer dans l'amitié avec l'Angleterre, & quelque estime pour les privilèges de leur or-

1581.

dre, il les invitoit au nom de sa maîtresse à éloigner de la présence du jeune Roi un Conseiller aussi pernicieux que Lennox, à tirer Morton des mains de son ennemi déclaré, & à le faire jouir du bénéfice d'un jugement équitable & impartial. Il finissoit par dire que si la force étoit nécessaire pour l'exécution d'un dessein si salutaire au Roi & à son Royaume, il leur promettoit la protection de sa maîtresse dans cette entreprise, & tous les secours d'hommes & d'argent qu'ils demanderoient.

Ces remontrances extraordinaires, qui en formant une accusation contre un Roi, en portoient la décision pardevant ses sujets, ne furent pas le seul moyen de défense qu'Elisabeth employa en faveur de Morton & contre Lennox. Elle persuada au Prince d'Orange d'envoyer un Agent en Ecosse, &, sous prétexte d'y faire compliment au Roi sur la valeur qu'avoient montrée plusieurs de ses sujets dans les services qu'ils avoient rendus aux États, cet Agent fut chargé d'entrer avec le Roi Jacques dans un long détail des entreprises continuelles des Princes Catholiques contre la Religion Protestante de le prier de s'en tenir inviolable-

ment à son alliance avec l'Angleterre, la seule barrière qui défendît son Royaume contre ces dangereuses cabales, & de se méfier sur-tout des insinuations de ceux qui tâchoient d'affoiblir ou de rompre cette union entre les nations Britanniques dont tous les Protestans de l'Europe étoient si satisfaits.

Les Conseillers de Jacques étoient trop acharnés à la destruction de leur ennemi pour écouter de pareilles représentations. L'entremise officieuse du Prince d'Orange, le haut ton d'Elisabeth & la tentative faite ouvertement pour exciter les sujets à se révolter contre leur Souverain furent considérés comme des insultes sans exemple faites à la Majesté & l'indépendance d'une tête couronnée. Randolph reçut une réponse vague qui étoit une défaite. Jacques se prépara à soutenir sa propre dignité avec courage. Tous ceux qui étoient soupçonnés de favoriser Morton firent privés de leurs offices; on en somma quelques uns de se rendre en prison. Tous ceux qui étoient en état de porter les armes dans le Royaume eurent ordre de les prendre, & on leva des troupes qu'on plaça sur les frontières. L'Ambassadeur Anglois voyant

1581.

Jacques se
détermine à
procéder con-
tre lui.

1581.

que ni son manifeste public délivré par lui à l'assemblée des États, ni ses intrigues particulières avec les Nobles ne pouvoient exciter personne à la révolte, s'échappa la nuit du Royaume où il se publioit chaque jour des libelles contre lui, & où l'on avoit même attenté contre sa vie. Tout sembloit annoncer des hostilités entre les deux Nations; mais Elisabeth qui n'avoit fait tous ces préparatifs que pour intimider le Roi d'Ecosse, ne se soucioit pas d'entrer en guerre avec lui, & ses troupes qui avoient donné tant d'ombrage furent aussi tôt retirées des frontières.

Plus Elisabeth montrait d'inquiétude pour le salut de Morton, plus les ennemis de ce Comte mettoient d'ardeur à consommer sa perte. Le Capitaine Stuart son accusateur fut d'abord nommé tuteur du Comte d'Arran, & bientôt après sur quelque prétention frivole qu'il mit en avant, on lui donna le titre & les biens de son malheureux pupile. Devenu Pair, il eut ordre de conduire Morton de Dumbarton à Edimbourg, & par ce choix le Comte ne fut pas seulement averti du sort qui l'attendoit; il eut encore la cruelle mortification de voir son mortel ennemi.

déjà comblé d'honneurs pour le récompenser de l'ardeur avec laquelle il pour-
suivoit sa ruine entière. 1581.

Les registres de la Cour du *justicier* de ce tems-là sont perdus. Le récit que font les Historiens du jugement de Morton est inexact & peu satisfaisant. Toute la procédure semble avoir été violente, irrégulière & oppressive. Arran, pour extorquer des témoignages fit appliquer les domestiques du Comte à la question avec une cruauté extraordinaire. Pendant le jugement il y eut de gros corps de gens armés & postés dans différens quartiers de la ville. L'assemblée des Jurés étoit composée des ennemis connus du Comte, & quoiqu'il en récusât plusieurs, on ne l'écouta point; après une courte délibération ses Pairs le jugerent coupable de n'avoir pas été à révélation & d'être auteur & acteur dans la conspiration contre la vie du feu Roi. La première partie de leur prononcé ne le surprit point; mais il répéta deux fois le mots d'*auteur* & *acteur* avec quelque véhémence; & il ajouta: « Dieu » soit qu'il n'en est pas ainsi ». Il fut condamné à la peine décernée par la Loi contre les traîtres. Cependant le Roi lui fit grace de la partie cruelle

1581.

& ignominieuse de la Sentence & ordonna qu'il fût décapité le lendemain.

Sa mort.

Dans ces momens terribles Morton garda tout le sang froid imaginable. Il soupa gaiement, dormit à son ordinaire, une partie de la nuit, & employa le reste de son tems en actes de dévotion & en pieux entretiens avec quelques ministres de la ville. Les Ecclésiastiques qui l'assistoient en usèrent librement avec sa conscience & le presserent vivement sur ses crimes. Ce qu'il avoua par rapport à celui pour lequel il souffroit est remarquable & peut suppléer en quelque maniere à l'imperfection de nos registres. Il reconnut qu'à son retour d'Angleterre après la mort de Rizio, Bothwell l'avoit informé de la conspiration contre le Roi, qu'il lui dit être sçue & approuvée de la Reine; qu'il le sollicita de contribuer à l'exécution, ce qu'il refusa pour lors absolument; que bientôt après Bothwell en personne & Archibald Douglas en son nom ayant renouvelé leurs sollicitations pour le même sujet, il leur demanda un ordre signé de la Reine qui autorisât l'entreprise, & que comme ils n'en produisirent aucun, il cessa dès lors de se mêler

de cette affaire. » Mais, continuoit-il,
» comme je n'ai jamais consenti à cet.
» acte de trahison, ni aidé à le com-
» mettre, de même il m'étoit impossi-
» ble de le révéler ou de l'empêcher.
» A qui l'aurois je découvert ? La Reine
» étoit l'auteur du complot. Darnly
» étoit un si pauvre homme qu'il n'y
» avoit aucune sûreté à lui confier un
» secret. Huntly & Bothwell qui avoient
» la principale autorité dans le Royaume
» étoient ceux même qui firent le
» crime ». Ces circonstances, il faut
en convenir, ne justifient point Morton
du coupable secret dont il avoit couvert
l'horrible conspiration qui lui avoit été
dévoilée. Les graces qu'il avoit répan-
dus depuis l'assassinat du Roi sur Archi-
bald Douglas, un des complices du ré-
gicide, ne furent pas mieux justifiées ;
cependant il ne parut pas qu'aucun re-
mord troublât le paisible héroïsme de
ses derniers momens : lorsqu'on l'avertit
que les gardes attendoient & que tout
étoit prêt. » Graces à Dieu, répondit-
» il, je le suis aussi ». Arran comman-
doit ces gardes, & dans ces momens
même où la haine la plus implacable
est disposée à se ralentir, la noirceur
de ses ennemis se manifesta toute en-

1581.

tiere. Sa conduite sur l'échafaut annonçoit un grand calme. Il ne changea ni de voix ni de contenance, & après avoir passé quelque tems en prieres, il souffrit la mort avec une intrépidité digne du nom de Douglas. Sa tête fut placée sur la geole publique d'Edimbourg; & son corps après avoir demeuré sur l'échafaut couvert d'un méchant manteau jusqu'au coucher du soleil, fut porté par des crocheteurs à la sépulture ordinaire des criminels. Aucun de ses amis n'osa le suivre ni donner le moindre signe de considération ou de reconnaissance pour lui.

Conduite
odieuse d'Ar-
ran.

Arran aussi pervers dans sa vie privée qu'audacieux dans sa conduite publique, attira bientôt l'attention de ses concitoyens par son mariage infâme avec la Comtesse de March. Avant qu'il prît faveur à la Cour, il avoit été souvent très-bien accueilli dans la maison de son mari; & sans égard pour les loix de l'hospitalité où de la reconnaissance, il eut une intrigue criminelle avec la femme de son bienfaiteur qui étoit jeune & belle, mais qui, au rapport de tous les Historiens contemporains, » portoit tous les dé-
» fauts de son sexe à un excès in-

» croyable «. Impatiens de se livrer à leurs desirs sans contrainte, ils souhaitoient tous deux avec une ardeur égale de pouvoir avouer publiquement leur union & de légitimer par un mariage le fruit de leur amour scandaleux. La Comtesse demanda le divorce par une raison qu'une femme modeste n'alloqua jamais. Les Juges intimidés par Arran prononcèrent la séparation sans délai ; & cette scène dégoûtante fut terminée par un mariage célébré en grande pompe & regardée avec la plus grande horreur par les gens de tous les états.

1581.

6 Juillet.

24 Octobre.

On tint cette année un Parlement, à l'ouverture duquel il y eut quelque dispute entre Arran & le Comte, créé depuis peu, Duc de Lennox. Arran naturellement orgueilleux & poussé par l'ambition de sa femme, commençoit à prétendre l'égalité avec le Duc, sous la protection duquel il s'étoit contenté de se mettre jusqu'alors. Après diverses tentatives pour former un parti dans le Conseil contre Lennox, il le trouva si bien établi dans l'affection du Roi qu'il étoit impossible de l'en faire décroire ; & plutôt que de perdre tout son crédit à la Cour d'où il se fit bannir ;

1581.

il revint au favori avec les soumissions les plus humbles , & regagna le même pouvoir qu'il avoit eu. Cette rupture contribua cependant à rendre le Duc encore plus odieux à la Nation. Pendant qu'elle duroit Arran affecta de rechercher le Clergé ; il fit montre d'un zèle extraordinaire pour la Religion Protestante , & ne négligea rien pour confirmer les soupçons qu'on avoit déjà que son rival étoit un Emissaire de la maison de Guise & un fauteur du Papisme. Comme on le supposoit instruit des plus secrets desseins du Duc , ses calomnies trouverent plus de créance qu'il n'en méritoit par son caractère. Nous pouvons rapporter à la même cause divers actes du Parlement plus favorables à l'Eglise qu'ils ne l'étoient d'ordinaire , particulièrement celui qui abolissoit la pratique introduite par Morton , de ne donner des appointemens qu'à un seul Ministre pour différentes paroisses.

Affaires ecclésiastiques.

Tandis que le gouvernement civil éprouvoit tant de révolutions extraordinaires , l'Eglise eut aussi ses convulsions. Deux objets sur-tout occupoient l'attention du Clergé. L'un étoit de former un système de discipline ou de

police ecclésiastique. Après beaucoup de travail & de difficulté, il fut enfin porté à un certain degré de perfection. L'assemblée l'approuva solennellement & ordonna qu'il fût mis sous les yeux du Conseil privé pour être ensuite ratifié par le Parlement. Mais Morton durant son administration, & ceux qui depuis sa chute gouvernerent le Roi, répugnerent également à le voir mis à exécution, & firent si bien par les objections & les obstacles qu'ils éleverent, qu'il ne reçût point la sanction légale. L'autre point que le Clergé avoit en vue étoit l'abolition de l'Épiscopat. Les Evêques étoient si dévoués au Roi à qui ils devoient leur élévation, que leurs fonctions même étoient regardées par quelques-uns comme dangereuses à la liberté civile. La séance qu'on leur avoit accordée au Parlement & les titres d'honneur qui les distinguoient étoient non seulement des occasions qui les détournoient de leurs occupations spirituelles, mais elles mirent bientôt une extrême différence entre leur caractère & leurs mœurs, & celles du Clergé de ce tems-là. Les Nobles voyoient leur pouvoir d'un œil jaloux; la populace traitoit leur vie de

1581.

profane , & les uns & les autres desiroient leur suppression avec le même empressement. Aux passions qui agissoient des deux côtés , il se mêla un levain qui en augmenta la fermentation. Ce fut l'émulation personnelle entre Melvic & Adanson homme savant & distingué par son éloquence populaire , promu , à la mort de Douglas , à l'Archevêché de Saint-André. Dans toutes les assemblées on attaqua l'ordre des Evêques ; leurs privilèges furent bornés par degrés , & à la fin l'on passa un acte portant que l'office d'Evêque , tel qu'il étoit exercé dans le Royaume , n'étoit ni fondé sur la parole de Dieu ni autorisé par elle , & on y enjoignoit sous peine d'excommunication à tous ceux qui étoient pourvus de cette office de le résigner & de s'abstenir de la prédication & de l'administration des Sacramens , jusqu'à ce qu'ils eussent reçu de l'assemblée la permission d'en user autrement. La Cour n'acquiesça point à ce décret. Peu de tems après le Siège de Glasgow venant à vaquer , Montgomery , Ministre de Stirling , homme vain , léger , présomptueux & plus capable d'éloigner le peuple de l'ordre qu'il auroit affectionné , que de le reconcilier.

avec des gens qu'il haïssoit déjà, Montgomery fit un marché infâme avec Lennox, & à sa recommandation il fut nommé à l'Archevêché. Le corps des proposés pour le gouvernement de l'Eglise de Stirling, dont il étoit membre, celui de Glasgow dans lequel il alloit passer, & l'assemblée générale du Clergé le poursuivirent à l'envi comme simoniaque. Jacques employa tour à tour pour le mettre à couvert, la douceur & la rigueur, l'une & l'autre sans aucun effet. L'assemblée générale étoit sur le point de prononcer la Sentence d'excommunication, lorsqu'un hérault entra & leur commanda de la part du Roi, & sous peine de rébellion d'arrêter la procédure. Ils méprisèrent jusqu'à cette injonction. Si Montgomery eut un peu de répit, il se le procura par ses larmes & par les apparences du repentir; mais à la fin, la Sentence fut rendue & publiée dans toutes les églises du Royaume.

La fermeté du corps du Clergé ne fut pas plus grande que la hardiesse de certains individus, particulièrement celle des Ministres d'Edimbourg. Ils s'élevoient hautement chaque jour contre la corruption de l'administration.

1581.

1582.

1582.

& avec la liberté qui regnoit alors dans la chaire, ils nommoient Lennox & Arran comme les principaux auteurs des maux sous lesquels gemissoient l'Eglise & le Royaume. Les courtisans, de leur côté, se plaignirent au Roi de l'esprit insolent & séditieux du Clergé. Pour mettre un frein à la langue de ces Ministres, Jacques donna contre Drury, un des plus accredités dans le peuple, une proclamation qui lui commandoit non-seulement de sortir de la ville, mais qui lui défendit de prêcher partout ailleurs. Drury se plaignit devant les Tribunaux de l'Eglise qu'on empiétoit sur les privileges de son office. Les Tribunaux approuverent la doctrine qu'il avoit débitée, & il résolut de n'avoir aucun égard à la proclamation du Roi. Mais les Magistrats étant déterminés à le forcer de quitter la ville, conformément aux ordres du Roi, il fut obligé d'abandonner sa charge, après avoir protesté publiquement contre la violence à la Croix d'Edimbourg. Le peuple l'accompagna jusqu'aux portes avec des larmes & des lamentations, & le Clergé dénonça la vengeance céleste aux auteurs de cet outrage.

Telle

Telle étoit la situation périlleuse où se trouvoit l'Eglise. L'autorité de ses Tribunaux étoit mise en question, & la liberté de prêcher restreinte, lorsqu'une révolution subite dans le gouvernement lui procura un repos auquel elle ne s'attendoit pas.

Les deux favoris, par leur ascendant sur l'esprit du Roi, possédoient une autorité absolue dans le Royaume & l'exerçoient sans aucune retenue. Jacques résidoit ordinairement chez Lennox à Dalkeith, ou chez Arran à Kinneil. Il y passoit sa vie dans des compagnies & des amusemens peu sortables à sa dignité. Les services de ceux qui avoient le plus contribué à lui mettre la Couronne sur la tête étoient presque oubliés, & les honneurs & les récompenses qui leur étoient dûs passoient à plusieurs de ceux qui s'étoient le plus opposés à son avènement. L'esprit du jeune Roi étant imbu par ses favoris de hautes idées de la prérogative Royale, entièrement incompatibles avec la constitution de l'Ecosse, la profonde impression qu'elles firent malheureusement sur lui dans cet âge tendre, fut la source de presque toutes les fautes qu'il commit ensuite dans le gouvernement des deux

Les favoris du Roi l'engagent dans des démarches désagréables au Peuple.

1582.

Royaumes. Il se tenoit des Cours de Justice dans presque tous les Comtés. Les propriétaires de terres étoient cités devant elles ; & sur la plus légère omission de quelqu'une de ces formes nombreuses , particulieres aux tenures féodales , on leur faisoit payer des amendes extraordinaires avec une rigueur insupportable. Le Lord Chambellan réveilla des droits surannés de sa charge sur les Bourgs , ce qui les assujettit à des exactions non moins onéreuses. Il sembloit aussi qu'il y eût un dessein formé d'aigrir Elisabeth & de rompre avec elle une alliance que tous les bons Protestans regardoient comme le plus fort boulevard de la Religion en Ecosse, Il s'établit une étroite correspondance entre le Roi & sa mere , & on avoit déjà fait de grandes avances pour unir leurs titres à la Couronne , par un traité d'association tel que l'avoit projeté Maitland ; association qui ne pouvoit manquer de mettre en péril ou de diminuer l'autorité du Roi , & qui seroit devenu fatale à ceux qui avoient agi contre la Reine avec la plus grande vigueur,

Les Nobles
conspirent
contre eux.

Toutes ces circonstances irritèrent l'esprit peu patient des Nobles qui ré-

solurent de ne pas endurer plus longtemps l'insolence des deux mignons dont l'inexpérience & la présomption ruinoient à la fois le Roi & l'Etat. Elisabeth qui avoit conduit toutes les affaires d'Ecosse pendant l'administration des quatre Régents, sentoît qu'elle n'avoit plus d'influence dans ce Royaume depuis la mort de Morton, & ne demandoit pas mieux que de prêter son appui à ce qu'on entreprendroit pour tirer le Roi du joug de ses favoris. Ce fut le but d'une ligue où entrèrent les Comtes de Mar & de Glencairn, le Lord Ruthven créé depuis peu Comte de Gowrie, le Lord Lindsay, le Lord Boyd le tuteur de Glamis, le maître d'Oliphan avec plusieurs Barons & Gentilshommes de distinction. Mais comme les changemens dans l'administration, qui chez les Nations policées arrivent lentement & sans bruit par l'artifice & l'intrigue, se faisoient soudain & par la violence dans ce siècle grossier; la situation du Roi & la sécurité de ses favoris encouragerent les conspirateurs à recourir tout de suite à la force.

Jacques après avoir passé quelque temps à Arthole pour y prendre son plaisir

Il se saisit
de Ruth-

1582.
ven de la per-
sonne du Roi.

22 Août.

favori qui étoit celui de la chasse, s'en retournoit à Edimbourg avec peu de suite. Il fut invité à s'arrêter au château de Ruthven qui étoit sur son chemin, & ne soupçonnant aucun danger il y vint dans l'espérance de s'y amuser encore. La multitude d'étrangers qu'il y trouva lui donna quelque inquiétude; & comme ceux qui étoient dans le secret arrivoient à chaque instant de différens endroits, la présence de tant de nouveaux visages augmenta ses craintes. Il eut cependant grand soin de les dissimuler, & le lendemain matin il se dispoisoit à faire une promenade, espérant trouver l'occasion de s'échaper; mais au moment où il alloit partir les Nobles entrèrent en corps dans sa chambre à coucher & lui présentèrent un mémoire contre la conduite illégale & tyrannique de ses favoris qu'ils représentoient comme les plus dangereux ennemis de la Religion & des libertés de la Nation. Quoique Jacques reçût cette remontrance avec la complaisance qu'exigeoit la nécessité, il lui tarδοit extrêmement d'être dehors; mais comme il s'approchoit de la porte de son appartement, il fut arrêté rudement par le tuteur de Glamis. Le Roi fit des plaintes, des reproches, des

menacés, & voyant que tout étoit fans effet, il fondit en larmes. » Il n'est pas » question de pleurer, dit fierement » Glamis, les larmes sient mieux à des » enfans qu'à des hommes ». Ces paroles firent une si forte impression sur l'esprit du Roi, qu'il ne les oublia jamais. Les conspirateurs aussi peu touchés de ses larmes que de sa colere, renvoyerent ceux de sa suite qui leur étoient suspects. Il n'y eut d'accès auprès de lui que pour les gens de leur parti, & quoiqu'ils le traitassent avec beaucoup de respect, ils garderent sa personne avec le plus grand soin.

Lennox & Arran furent étrangement surpris d'un événement si imprévu, & si fatal à leur pouvoir. Le premier s'efforça, mais en vain de faire prendre les armes aux habitans d'Edimbourg pour délivrer le Roi de sa captivité. Le second avec son impétuosité ordinaire, monte à cheval au moment qu'il apprend ce qui venoit d'arriver au Roi, & va droit au château de Ruthven assez mal accompagné. Il rencontre sur le chemin un corps considérable des conspirateurs prêts à lui faire tête, il se détache de ses compagnons & arrive avec deux personnes à la porte du château. A la vue

1582.

d'un homme si odieux à son pays, l'indignation s'empare des conspirateurs, & une prompte mort eût été le châtiment de sa témérité, si l'amitié de Gowrie ou quelqu'autre cause omise par les Historiens n'eût sauvé une vie si pernicieuse au Royaume. Il fut cependant confiné au château de Stirling sans voir le Roi.

Il commanda à Lennox de sortir du Royaume.

Prisonnier de ses propres sujets, & ne pouvant dissimuler entièrement combien il étoit blessé de leur conduite, Jacques fut cependant obligé de publier une proclamation où il approuvoit leur entreprise. Il y déclaroit qu'il étoit en pleine liberté, qu'il ne souffroit aucune contrainte ni violence dans sa personne; & il y défendoit de rien faire contre eux sous prétexte de le tirer de leurs mains. Il commanda en même-tems à Lennox de sortir d'Ecosse avant le 20 Septembre.

28 Août.

Bientôt après arriverent Bowes & le Chevalier George Carcy en qualité d'Ambassadeurs d'Elisabeth. Le prétexte de leur ambassade fut l'intérêt qu'elle prenoit à la sûreté du Roi, & le véritable motif étoit d'encourager & de soutenir les conspirateurs. Le Comte d'Angus, qui depuis la mort de son

Oncle Morton avoit vécu en exil, obtint par l'intercession de ces Ambassadeurs la permission de revenir, & la faction se fortifia par l'acquisition qu'elle fit d'un Seigneur si puissant & si aimé du peuple. Lennox à qui sa douceur & ses qualités aimables avoient fait beaucoup d'amis, & qui recevoit des assurances secretes qu'il n'avoit rien perdu de la faveur de son maître, parut déterminé d'abord à ne pas suivre un ordre extorqué par la violence & aussi désagréable au Roi qu'il l'étoit pour lui-même; mais en considérant le pouvoir de ses ennemis qui étoient maîtres de la personne du Roi, soutenus par Elisabeth & ouvertement applaudis par le Clergé, il fut détourné d'une entreprise dont le succès étoit douteux & le danger certain, tant pour lui que pour son Souverain. Il usa seulement de divers artifices pour différer son départ, dans l'attente ou que le Roi s'échapperoit des mains des conspirateurs, ou qu'il se présenteroit quelque occasion plus favorable de prendre les armes pour le mettre en liberté.

D'un autre côté les conjurés étoient extrêmement empressés, non-seulement de s'assurer de l'approbation de leurs

Leur conduite est approuvée par une Assemblée des Etats.

1682.

concitoyens , mais de faire autoriser leur entreprise par quelque sanction légale. C'est pourquoi ils publièrent une longue déclaration contenant les motifs qui les avoient engagés à risquer une démarche si peu régulière , & ils tâchoient d'y soulever l'indignation contre les favoris , en représentant avec les couleurs les plus odieuses leur inexpérience & leur insolence , leur mépris des Nobles , leurs violations des privilèges de l'Eglise & l'oppression sous laquelle ils avoient fait gémir le peuple. Ils obligèrent le Roi , qui n'étoit pas en situation de leur rien refuser , à leur accorder un pardon dans la forme la plus ample ; & non contents de ces précautions ils s'adressèrent à l'assemblée du Clergé dont ils obtinrent un acte portant , » Qu'ils avoient fait une bonne » œuvre agréable à Dieu , à leur Souverain & à la patrie « . Par ce même acte le Clergé sollicitoit tous les bons Protestans de concourir avec eux pour achever cette louable entreprise , & afin de donner plus de poids à cette décision , il fut enjoint à chaque Ministre de la lire en Chaire & de diriger les censures de l'Eglise contre ceux qui s'opposeroient à la bonne cause. Une

7 Octobre.

assemblée des États tenue quelques jours après passa un acte sur le même sujet & accorda aux conjurés une entière Amnistie pour tout ce qu'ils avoient fait.

1582.

Ils conduisirent Jacques, d'abord à Stirling, ensuite au Palais de Sainte Croix, & quoiqu'il fût reçu par-tout avec les marques extérieures du respect dû à sa dignité, tous les mouvemens étoient observés de très-près, & il n'étoit pas plus libre qu'au premier moment de sa détention. Lennox, après avoir éludé plusieurs fois l'ordre de sortir du Royaume, fut à la fin obligé de se mettre en chemin. Il s'arrêta cependant encore quelque tems dans le voisinage d'Edimbourg, comme s'il eût médité de faire un effort pour mettre le Roi en liberté : mais soit par la douceur de son caractère, ennemi de l'effusion de sang & des désordres d'une guerre civile, soit par quelque autre cause qui nous est inconnue, il abandonna ce dessein & fit route pour la France par l'Angleterre. Le Roi donna l'ordre pour son départ avec autant de répugnance que le Duc en eut à s'y rendre ; & tous deux déploroient une séparation qu'ils n'avoient pas le pouvoir d'empêcher.

Départ de
Lennox.30 Déce-
bre.

1582.

Dès qu'il fut arrivé en France, la fatigue du voyage & le chagrin lui causèrent une dangereuse fièvre. Il montra dans ses derniers momens un attachement à la Doctrine Protestante qui le justifie pleinement de l'imputation dont on le chargeoit malignement en Ecosse de favoriser l'Eglise Romaine. Il fut le premier & le plus chéri des favoris de Jacques, & s'il n'eut pas toute la capacité que demandoit un si haut degré de faveur, il étoit peut-être celui qui mérita le mieux son affection. La mort même ne diminua point la force & la tendresse de l'amitié que son maître lui portoit. Par la bonté & la générosité dont usa le Roi envers sa postérité, il fit non seulement beaucoup d'honneur à la mémoire de Lennox, mais il mit son propre caractère dans le point de vue le plus favorable, en ne laissant aucun doute sur la solidité de ses attachemens.

Perplexité
de Marie au
sujet de son
fil.

Le succès de la conspiration qui privoit Jacques de sa liberté fit grand bruit dans toute l'Europe & parvint enfin aux oreilles de Marie dans le fond de sa prison. Comme elle avoit par expérience à quelles indignités un Prince captif est exposé, & que la plupart des

conspirateurs étoient les mêmes personnes qu'elle regardoit comme les principaux auteurs de ses propres infortunes, il étoit naturel que la tendresse d'une mere craignît pour son fils le triste sort qu'elle éprouvoit, & cette perspective ne pouvoit manquer d'aggraver la misere & l'horreur de sa situation. Dans la douleur qu'elle en ressentit, elle écrivit à Elisabeth pour se plaindre amèrement de la rigueur inouïe qu'on exerçoit sur elle, la priant de ne point abandonner son fils à la merci de ses sujets rebelles, & de ne pas permettre qu'il fût enveloppé dans les mêmes calamités sous lesquelles elle gémissoit depuis si longtemps. La vigueur & l'acrimonie du style par où cette lettre est remarquable, découvrent en même-tems & la fierté de Marie que toutes ses souffrances n'avoient pas été capables d'abattre, & la violence de son indignation contre les artifices & la dureté d'Elisabeth. Mais c'étoit le moyen de manquer le but qu'elle se proposoit. Aussi sa lettre ne produisit-elle ni adoucissement dans la rigueur de sa prison, ni recommandation en faveur de son fils.

Henri III qui, craignant & haïssant les Princes de Guise étoit souvent obligé

de rechercher leur faveur, s'intéressa vivement pour tirer Jacques des mains d'un parti totalement voué à l'Angleterre. Il donna ordre à M. de la Motte Fenelon son Ambassadeur à cette Cour, de se rendre à Edimbourg & de continuer de tout son pouvoir à remettre le Roi dans un état plus convenable à sa dignité. Comme Elisabeth ne pouvoit décemment lui refuser la liberté d'exécuter sa commission, elle nomma Davison son Envoyé en Ecosse pour l'y accompagner, sous prétexte de se joindre à lui dans la Négociation, mais dans la vérité du fait, pour être son espion & le croiser dans ses démarches. Jacques dont le titre à la Couronne n'avoit été reconnu jusques-là d'aucun Prince du continent, fut extrêmement sensible à l'ambassade honorable du Monarque François, & tant par cette raison que par la considération de la commission dont il étoit chargé, Fenelon fut reçu de lui avec de grands égards. Les Nobles au pouvoir desquels se trouvoit le Roi ne goutoient pas cette entremise de la Cour de France, qui depuis long-tems avoit perdu son ancien crédit en Ecosse. Le Clergé fut allarmé du danger que couroit la Religion si

1583.

1583.
Il arrive des
Ambassadeurs
de France &
d'Angleterre.

7 Janvier.

les Princes de Guise reprenoient l'ascendant dans les Conseils de la Nation ; & quoique le Roi s'y prît de toutes les manières pour contenir les Ecclésiastiques dans les bornes de la décence , ils déclamoient hautement contre la Cour de France , contre les Guises , contre l'Ambassadeur & contre toute alliance qu'on voudroit contracter avec ces persécuteurs déclarés de l'Eglise de Dieu ; ils le faisoient même avec une véhémence qu'aucun gouvernement régulier ne souffriroit aujourd'hui , mais qui étoit alors très commune. L'ambassadeur espionné par Davison , suspect aux Nobles & exposé aux insultes du Clergé & du peuple , retourna en Angleterre sans rien changer à la situation de Jacques , & sans recevoir de réponse à la proposition qu'il avoit faite que le gouvernement fût administré conjointement aux noms de Jacques & de la Reine sa mere.

Quoique Jacques dissimulât très-adroitement le chagrin de se voir captif , il le ressentoit de jour en jour plus vivement. Son impatience lui fit chercher continuellement les moyens de s'échapper , & c'est à cette attention qu'il fut à la fin redevable de sa liberté

Jacques se
sauve des
mains des
conspirateurs

1583.

27 Juin.

que le Roi de France n'avoit pû, & que la Reine d'Angleterre n'avoit pas voulu lui procurer. Depuis que ses confpirateurs avoient forcé Lennox de sortir du Royaume, & qu'ils tenoient Arran éloigné de la Cour, ils vivoient dans la sécurité; & s'imaginant que le tems avoit reconcilié le Roi avec eux & avec sa situation, ils le veilloient négligemment. Il y avoit eu quelques occasions de discorde entre eux, & l'Ambassadeur de France qui avoit eu soin de la fomentier pendant son séjour en Ecosse, avoit affoibli l'union d'où dépendoit entierement leur sûreté. Le Colonel Guillaume Stuart; Commandant de la troupe de Gentilshommes qui gardoient la personne du Roi, ayant été gagné par Jacques, eut le principal mérite du projet qui rendit la liberté à son maître. Sous le prétexte de faire une visite au Comte de March son grand oncle, Jacques obtint la permission d'aller de Falkland à Saint André. Pour ne donner aucun soupçon, il logea d'abord dans une maison de la ville toute ouverte & sans défense. Mais ayant témoigné la curiosité de voir le château, il n'y fut pas plutôt entré avec quelques-uns de sa suite auxquels il pouvoit se fier,

que le Colonel Stuart fit fermer les portes & laissa dehors tout le reste de ceux qui l'accompagnoient. Le lendemain matin les Comtes d'Argyll, d'Huntly, de Crawford, de Montrose, de Rothes & autres qui étoient dans le secret, entrèrent dans la ville avec leurs gens. Mar parut en armes avec quelques autres Chefs des conjurés; mais ils se trouverent tellement inférieurs en nombre, qu'ils jugerent qu'il étoit inutile de songer à se remettre en possession de la personne du Roi qu'ils avoient détenue pendant dix mois. Jacques étoit d'un naturel si doux & si facile, que son cœur fait pour être gouverné par des favoris, prenoit communément les impressions de ceux qui l'approchoient. Comme il demeura implacable & irréconciliable envers les conspirateurs pendant long-tems, & dans un âge où les ressentimens sont plus violens que durables, il faut ou qu'ils ayent été mal adroits à profiter des occasions de s'insinuer dans ses bonnes grâces; ou que cette première insulte faite à sa personne & à son autorité l'eût rempli d'une indignation tout extraordinaire.

1583.

Il prend la
résolution de
le traiter avec
modération.

La joie de s'être échappé fut excessive & celle d'un jeune homme. Il résolut cependant par l'avis du Chevalier Jacques Melvic, un de ses plus sages Conseillers, d'agir avec la plus grande modération. Ayant fait venir en sa présence les Chefs des deux factions, la petite Noblesse du voisinage, les Députés des bourgs des environs, les Ministres & ceux qui étoient à la tête des collèges, il déclara que quoiqu'il eût été détenu quelque tems par violence, il ne vouloit en faire un crime à personne; mais que sans parler des irrégularités qui avoient été si fréquentes durant sa minorité, son dessein étoit de passer un acte général d'amnistie, & de gouverner tous ses sujets sans distinction avec une égale affection. Et pour preuve de sa sincérité il alla voir le Comte de Gowrie à Ruthven, & lui accorda un plein pardon de toute la part qu'il pouvoit avoir au crime qui s'étoit commis chez lui.

Mais Arran
reprend son
ascendant sur

Mais Jacques ne suivit pas long-tems ce plan sage & modéré. On avoit permis au Comte d'Arran de résider quelque tems à Kinneil, une de ses maisons de campagne. Aussi-tôt que le Roi se

vit en liberté ; il sentit renaître son amitié pour lui & témoigna un grand desir de le voir. Les courtisans s'opposèrent fortement au retour d'un mignon dont ils craignoient autant le caractère insolent & tyrannique que la Nation détestoit ses crimes. Cependant Jacques redoubla d'importunité, & sur la promesse qu'il fit de ne le voir qu'un seul jour, ils furent obligés de céder. Cette entrevue rehaussa son ancienne affection. Il oublia sa promesse. Arran regagna son ascendant sur lui & reprit en peu de jour l'exercice du pouvoir avec toute l'arrogance d'un indigne favori & toute l'imprudence qui lui étoit particulière.

Le premier effet de son autorité fut une proclamation concernant ceux qui étoient impliqués dans l'affaire de Ruthven. On exigeoit d'eux qu'ils reconnussent leur crime de la manière la plus humble, & le Roi leur promettoit un plein pardon, pourvu que leur conduite à l'avenir ne l'obligeât pas de rappeler leurs offenses passées. La teneur de cette proclamation étoit fort différente de l'acte d'amnistie dont on avoit flatté les conspirateurs. Aussi aucun d'eux ne vit de sûreté à compter

1583.

Et le Roi
suit un autre
plan.

1583.

sur une promesse chargée d'une condition si équivoque, & faite par un jeune Prince sous la direction d'un Ministre sans foi, sans honneur, & que le desir de la vengeance emportoit encore au-delà de la férocité de son naturel. La plupart des Chefs qui avoient paru d'abord ouvertement à la Cour se retirèrent dans leurs maisons, & prévoyant le dangereux orage qui se formoit, ils commencerent à songer à se mettre à l'abri dans les pays étrangers.

Sollicitation
d'Elizabeth
en faveur des
Conspirateurs.

7 Août.

Elizabeth qui avoit constamment protégé les conspirateurs, fut très mécontente de voir prendre des mesures qui tendoient si visiblement à leur destruction. Elle écrivit au Roi une lettre dure & hautaine, lui reprochant dans un style rare entre les Princes, son manque de foi en rappelant Arran à la Cour, & son imprudence à procéder si rigoureusement contre les meilleurs & les plus fideles de ses sujets. Jacques répondit avec la dignité qui convenoit, que des promesses extorquées par la force & des conditions accordées par la crainte ne lioient qu'autant que duroient leurs causes; que c'étoit à lui seul à se choisir des Ministres pour le servir, & que malgré

sa résolution de traiter les conspirateurs avec toute sorte de clémence, le maintien de son autorité demandoit qu'il ne laisât point passer une pareille insulte faite à sa personne sans faire sentir le blâme qu'elle méritoit.

La lettre d'Elisabeth fut promptement suivie de Walsingham son Secrétaire, qu'elle nomma son Ambassadeur auprès de Jacques, & qui parut à la Cour d'Ecosse avec un éclat & une magnificence propres à éblouir & à charmer un jeune Prince. Walsingham eut avec Jacques même plusieurs conférences où il insista sur les chefs contenus dans la lettre, & Jacques lui répéta ce qu'il avoit déjà répondu.

Ambassade
de Walsing-
ham en E-
cosse.

7 Septembre.

Après avoir souffert plusieurs indignités de la part d'Arran & de ses créatures, il retourna en Angleterre sans conclure de nouveau traité avec le Roi. Walsingham étoit après Burleigh celui sur lequel portoit le plus grand poids de l'administration Angloise. Quand on vit une personne de son rang sortir du cours ordinaire des affaires pour entreprendre un long voyage dans sa vieillesse & le déclin de sa santé, on supposa que quelque grande affaire en étoit la cause ou qu'il falloit en attendre quel-

1583.

que événement fort important; mais comme rien de remarquable ne fut l'occasion ou la suite de cette ambassade, il est probable qu'Elisabeth n'eut d'autre intention que de découvrir exactement par le moyen de cet habile ministre quelles étoient la capacité & les dispositions du Roi d'Ecosse, qui étoit alors d'un âge où l'on pouvoit former des conjectures avec quelque assurance sur son caractère & la conduite qu'il tiendrait à l'avenir. Comme Jacques possédoit ces sortes de talens qui brillent plus dans la conversation que dans la conduite, il gagna beaucoup à cette entrevue avec le Secrétaire Anglois, qui malgré le froid accueil qu'il avoit reçu, rendit un compte si avantageux des qualités de ce Prince à Elisabeth, qu'elle le traita depuis avec plus de décence & d'égards.

Le zèle d'Elisabeth à protéger les conspirateurs rendit Jacques plus violent à procéder contre eux. Ayant refusé tous le pardon aux conditions qu'il leur étoit offert, ils furent sommés par une seconde proclamation de se rendre prisonniers. Le Comte d'Angus obéit seul, tous les autres se sauverent en Angleterre, ou obtinrent du Roi la

permission de se retirer en pays étranger.

Il se tint alors une assemblée des Etats.

Les membres trompés par un indigne artifice d'Arran, déclarèrent coupables de haute trahison tous ceux qui avoient participé à l'entreprise de Ruthven; firent biffer des registres l'acte de l'année précédente qui approuvoit leur conduite, & s'engagerent à aider le Roi à poursuivre les fugitifs dans toute la rigueur de la Loi.

Quoique les conspirateurs n'eussent rien fait d'extraordinaire dans un siècle barbare, parmi une Noblesse mutine & sous un gouvernement mal affermi, il faut reconnoître qu'ils avoient commis un acte de trahison à l'égard de leur Souverain; & Jacques qui envisageoit leur conduite sous cet aspect, étoit bien fondé à se vanter de sa clémence lorsqu'il leur offroit le pardon s'ils vouloient confesser leur crime. D'un autre côté il faut avouer qu'après la promesse d'une amnistie générale, volontairement faite par le Roi, ils avoient quelque sujet de se plaindre de son manque de foi, & qu'ils ne pouvoient mettre leur vie au pouvoir d'Arran sans l'imprudence la plus inexcusable,

1583.

17 Décembre.

Ces révolutions contraires firent beaucoup de tort à l'Eglise. Pendant
1584. Le Clergé
fa orise les
Conspirateurs
& irrita le Roi. que les conspirateurs eurent le pouvoir en main, le Clergé ne recouvra pas seulement, il étendit ses privilèges. Comme ils venoient de déclarer la hiérarchie illégitime, ils firent quelques démarches hardies pour bannir de l'Eglise l'ordre épiscopal; & s'ils n'allèrent pas jusqu'à déposer & peut-être même jusqu'à excommunier tous les Evêques d'Ecosse, il faut moins l'attribuer au défaut de zèle de leur part qu'à l'adresse d'Adanson à embarrasser & à tirer cette affaire en longueur. Les choses changerent bien de face quand le Roi eut recouvré sa liberté. La faveur d'Arran, l'ennemi de tout ce qui étoit honnête & sacré, & la persécution rigoureuse contre les Nobles qui avoient été les plus zélés défenseurs de la cause protestante, furent regardés comme des présages certains de la ruine prochaine de l'Eglise. Le Clergé ne put dissimuler ses appréhensions, ni voir en silence le danger qui le menaçoit. Drury qui avoit été rétabli dans son office, & qui étoit un des Ministres d'Edimbourg, applaudit hautement en Chaire à l'entreprise

de Ruthven, ce qui mit le Roi dans une si grande colère, que malgré les marques de soumission qu'il donna, il eut ordre de se démettre de sa charge. M. André Melvil fut sommé de paroître au Conseil privé pour rendre compte de la doctrine qu'il avoit prêchée dans un Sermon à Saint André. Il étoit accusé d'avoir comparé les maux présens de la Nation à ceux qu'elle souffroit sous Jacques III, & d'avoir fait entendre obliquement qu'on devoit y apporter le même remède. Il se crut obligé de montrer plus de fermeté. Il recusa la juridiction d'une Cour civile dans une cause qu'il soutenoit être purement ecclésiastique. Selon lui, le Clergé particulier dont il étoit membre, avoit seul droit de l'interpeller sur les discours qu'il avoit tenus en Chaire, & ni le Roi ni le Conseil ne pouvoient juger en premiere instance de la doctrine débitée par les Prédicateurs sans violer les immunités de l'Eglise. Cette exemption de la Jurisdiction civile étoit un privilège que les Ecclésiastiques Romains, excellens juges de tout ce qui pouvoit relever l'éclat & la puissance de leur ordre, avoient poursuivi long-tems avec de grands efforts, & qu'ils

158+

avoient enfin obtenu, Admettre ce moyen comme bon & valable, c'étoit rendre le Clergé indépendant du Magistrat civil, & un Ordre d'hommes extrêmement utile à la société quand ils inculquent ces devoirs qui tendent au bonheur & à la tranquillité publics, pouvoit lui devenir également pernicieux en enseignant sans crainte & sans contradiction les principes les plus dangereux, & en portant leur auditoire aux actions les plus criminelles & les plus désespérées. Le Roi jaloux à l'exès de sa prérogative, fut allarmé de l'audace avec laquelle on entreprenoit sur elle; & comme Melvic par son savoir & par son zele, avoit acquis la réputation & l'autorité d'un Chef de parti, Jacques résolut de le punir avec la sévérité que son rang dans le Clergé rendoit nécessaire, & d'employer à tems la rigueur pour étouffer une prétention si dangereuse. Cependant Melvic évita les effets de sa colere en se sauvant en Angleterre, & les Chaires retentirent de plaintes sur ce que le Roi avoit éteint la lumiere de la science dans le Royaume, & privé l'Eglise du plus habile & du plus fidele défenseur de sa discipline & de ses libertés,

Le

Le peuple écoutoit avec grand plaisir ces violentes déclamations du Clergé contre la conduite de la Cour. Les conspirateurs, quoique chassés du Royaume y avoient encore beaucoup d'influence; & comme ils avoient tout à craindre du ressentiment d'un jeune Prince irrité par les conseils furieux d'Arran, ils ne cessoiént de solliciter leurs partisans de prendre les armes pour leur défense. Gowrie, le seul d'entre eux qui s'étoit soumis au Roi & avoit accepté le pardon, ne tarda pas à se repentir d'une démarche par laquelle il perdit l'estime d'un parti sans gagner la confiance de l'autre. Après avoir souffert bien des mortifications de la froideur de son maître & de la hauteur d'Arran, il reçut ordre à la fin de sortir du Royaume & d'aller résider en France. Il attendoit à Dundée une occasion de s'embarquer, lorsqu'il fut informé que les Comtes d'Angus, de Mar & le tuteur de Glamis avoient formé un projet de surprendre le château de Stirling. Disposé comme il étoit, il ne fut pas difficile de lui persuader d'y entrer. Il renvoya son voyage sous divers prétextes, & il se prépara à prendre les armes au jour que les conspirateurs

1584

avoient fixé pour l'exécution de leur entreprise. La longue continuation de son séjour à Dundée sans aucune raison apparente, éveilla les soupçons de la Cour, lui devint fatale à lui-même & fit manquer la conspiration. Le Colonel Guillaume Stuard fit investir la maison où il logeoit par un corps de soldats, & malgré sa résistance, il le fit prisonnier. Deux jours après Angus, Mar & Glamis se saisirent du château de Stirling, & après y avoir arboré leur étendard, ils publièrent un manifeste où ils déclaroient n'avoir pris les armes que pour éloigner de la présence du Roi un mignon qui étoit parvenu au pouvoir par les actions les plus indignes, & qui l'exerçoit avec l'insolence la plus intolérable. La nouvelle de l'emprisonnement de Gowrie abattit leur courage. Ils l'imputoient à une trahison de sa part & soupçonnoient qu'il les avoit vendus cette fois comme il les avoit abandonnés l'autre. D'ailleurs on ne leur payoit point exactement une somme d'argent qu'Elisabeth leur avoit promise, & leurs amis & leurs vassaux ne se remuant que très-lentement, ils parurent d'abord irrésolus & déconcertés; puis à l'approche du

Roi qui agissoit avec beaucoup de vigueur & qui venoit à eux à la tête de 20,000 hommes, ils s'enfuirent précipitamment en Angleterre & eurent toutes les peines du monde à s'échapper. Cette entreprise foible & téméraire produisit les effets qui sont la suite ordinaire des conspirations avortées. Non-seulement elle fit tort à la cause qui en avoit été le motif, mais elle donna plus de force & de réputation au Roi; Arran en devint plus puissant & il se vit en état de suivre ses vues avec plus de hardiesse & de succès. Gowrie fut la première victime des ressentimens du favori; & après un jugement informe, où ses Pairs le déclarerent coupable de trahison, il fut décapité publiquement à Stirling.

Le Roi s'appliqua ensuite à rabaisser l'orgueil de l'Eglise; mais ayant besoin pour cela de l'autorité législative, il se hâta de convoquer un Parlement. Dans un tems où bien des Nobles étoient bannis du Royaume & d'autres exclus de la présence du Roi; où la hauteur d'Arran tenoit les uns éloignés de la Cour & intimidoit les autres, l'assemblée fut toute composée de gens absolument dévoués aux volontés du

Gij

1514

22 Mai.
Un Parlement
neut.

1584.

Loix rigou-
reuses contre
le Clergé.

Roi. Pour mieux dérober les loix qu'on préparoit à la connoissance du Clergé, les Lords des articles s'obligerent par serment au secret. Quelques Ministres qui soupçonnoient le danger ou en étoient avertis, détacherent un des leurs pour porter leurs craintes au Roi; le Député fut saisi à la porte du Palais & envoyé dans une prison éloignée; d'autres qui tenterent d'entrer dans le Parlement furent éconduits. On y fit des loix qui renversoient totalement la constitution & la discipline de l'Eglise, on y qualifia de haute trahison le refus de reconnoître la Jurisdiction du Conseil privé, la prétention à être exempt de la Jurisdiction des Cours civiles, & toute entreprise pour diminuer les droits & les privileges d'aucun des trois Etats qui composoient le Parlement. On y défendit aussi sous peine de la vie de faire des assemblées, soit Civiles soit Ecclésiastiques, sans l'ordre ou la permission du Roi, de tenir en particulier ou en public, dans les sermons ou dans les harangues aucun discours scandaleux sur le compte du Roi, de ses ancêtres & de ses Ministres.

Lorsque ces loix furent publiées à la

Croix d'Edimbourg, suivant l'ancien usage, M. Robert Pont, Ministre de Saint Cuthberth, & un des Lords de session, protesta solennellement contre elles, au nom de ses freres, parce qu'elles avoient été passées à l'insu & sans le consentement de l'Eglise. Depuis la réformation même, les Chaires & les Tribunaux Ecclésiastiques étoient réputés sacrés. Dans les Chaires le Clergé avoit coutume de censurer & de reprimander avec une liberté sans bornes. Dans les Tribunaux il exerçoit une Jurisdiction indépendante & sans appel. Les coups frappoient sur ces deux privileges. Ces nouveaux Statuts n'alloient à rien moins qu'à rendre les Ecclésiastiques aussi méprisables qu'ils étoient pauvres; & comme l'avarice des grands les avoit dépouillés de leurs richesses, l'ambition du Roi étoit de leur enlever l'autorité qu'ils possédoient. Il n'est donc pas surprenant que l'allarme ait été générale & les cris perçants. Tous les Ministres d'Edimbourg abandonnerent leur charge & s'enfuirent en Angleterre. Leur exemple fut suivi par les plus distingués de cet ordre dans tout le Royaume. Ce n'étoit dans toute l'Eglise d'Ecosse que désolation.

Le peuple déplorait la perte de Pasteurs qu'il estimait; & dans la consternation dont le remplit un événement auquel il s'attendoit si peu, il exhala sa fureur contre Arran & commença à suspecter le Roi même d'être un ennemi de la réforme.

Fin du sixieme Livre.



HISTOIRE

D'ÉCOSSE.

LIVRE SEPTIEME.

TANDIS que l'Ecosse étoit déchirée par des factions intestines, Elisabeth avoit beaucoup d'inquiétude sur le bruit d'un projet qui se formoit pour mettre la Reine d'Ecosse en liberté. François Throgmorton Gentilhomme du Cheshire soupçonné d'y être mêlé fort avant fut arrêté, on trouva dans ses papiers deux listes, l'une des principaux ports du Royaume avec le détail de leur situation & de leur profondeur; l'autre des Catholiques Romains distingués qui se trouvoient en Angleterre. Cette circonstance confirma les soupçons contre lui, & l'on supposa qu'il alloit éclater incessamment quelque conspiration ténébreuse & désespérée. Trogmorton soutint d'abord hardiment son innocence, & déclara que les deux papiers

1584.

Conspiration
de Throg-
morton con-
tre Elisabeth.

2584.

avoient été forgés par les Ministres de la Reine pour l'intimider ou lui tendre un piège. Il supporta même la torture avec la plus grande fermeté. Mais lorsqu'on le ramena une seconde fois pour la subir, son courage l'abandonna. Non-seulement il reconnut qu'il avoit entretenu secrettement une correspondance avec la Reine d'Ecosse, mais il découvrit un dessein formé de faire une descente en Angleterre. Le Duc de Guise, disoit-il, se chargeoit de fournir des troupes & de conduire l'entreprise; le Pape de donner l'argent nécessaire; les Catholiques Anglois exilés étoient tous prêts à prendre les armes, ceux qui restoit en Angleterre devoient les joindre à leur débarquement. Mandoze, l'Ambassadeur d'Espagne qui étoit l'ame de la conspiration n'épargnoit rien pour fomenter l'esprit de mécontentement en Angleterre, & pour hâter les préparatifs dans le continent; & c'étoit par son ordre qu'il avoit fait ces deux listes dont les copies avoient été trouvées dans ses papiers. Il rétracta cette confession à son jugement, la renouvella quand sa sentence fut portée, & la rétracta encore une fois au lieu de son exécution.

Il y a dans cette confession des traits qui nous paroissent aujourd'hui fort éloignés de la vérité ou même de la vraisemblance, parce que le tems & l'histoire ont répandu sur les vues & le caractere des Princes de Guise un jour qui peut nous guider. Il s'en falloit bien que le Duc de Guise fût alors en situation d'entreprendre des conquêtes étrangères. Sans pouvoir & sans charges à la Cour, haï du Roi & persécuté par les favoris, il n'avoit pas le loisir de songer à troubler le repos des Etats voisins, & son génie vaste & ambitieux étoit tout occupé à jeter les fondemens de cette ligue fameuse qui ébranla le Trône François. Mais dans le même tems où Elisabeth fit la découverte de cette conspiration, toute l'Europe remarquoit l'étroite union qui regnoit entre la maison de Guise & Philippe II; & comme leur grande entreprise contre Henri III étoit encore secrète, & qu'ils tâchoient de cacher sous les menaces de faire une invasion en Angleterre; la déposition de Morton parut extrêmement probable; & Elisabeth qui savoit avec quelle ardeur tous ceux qu'il avoit cités désiroient sa chute, crut qu'elle ne pouvoit apporter trop de

1584.

Dessins des
partisans de
Marie contre
Elisabeth.

soin à garder son Royaume. Ses frayeurs augmentèrent par le zèle indiscret des Anglois exilés. Non contents de jeter continuellement les hauts cris contre la rigueur dont elle ufoit à l'égard de la Reine d'Ecosse & la persécution cruelle qu'elle exerçoit envers ses sujets Catholiques ; non contents de ce qu'un Pape l'avoit menacée de l'excommunication, & de ce qu'un autre Pape l'avoit prononcée contre elle ; ils commencerent à répandre des livres & des brochures dans lesquels ils s'efforçoient de persuader à leurs disciples que ce seroit une œuvre méritoire que de lui ôter la vie, & ils exhortoient ses dames d'honneur à la traiter comme Judith traita Holopherne, leur promettant que par une action si glorieuse elles rendroient à jamais leurs noms honorables & sacrés dans l'Eglise. Mue par toutes ces considérations, Elisabeth fit non-seulement subir à Throgmorton le supplice d'un traître, mais elle donna ordre à l'Ambassadeur d'Espagne de vuidier sur le champ le Royaume ; & afin de se mettre à couvert du danger d'être attaquée dans l'intérieur de l'Isle, elle résolut de faire les derniers efforts pour reprendre sur les Conseils d'Ecosse

l'influence qu'elle avoit entierement perdue depuis quelque tems.

1584.

Elisabeth pouvoit espérer d'y réussir par trois différentes méthodes; en fournissant aux Nobles Ecoffois bannis, des secours efficaces qui les missent en état de s'emparer de nouveau de la principale direction des affaires; en entrant avec Marie dans un traité capable d'intimider le Roi d'Ecosse, qui actuellement accoutumé à gouverner, en passeroit par-tout ce qu'on voudroit, plutôt que de résigner le sceptre ou d'admettre un associé sur le Trône; ou enfin en gagnant le Comte d'Arran pour s'assurer par-là de gouverner le Roi son maître. Elle choisit ce dernier parti comme le plus aisé, le plus prompt & celui qui devoit le mieux réussir. Mais elle ne crut pas pour cela qu'il fallût entièrement renoncer aux deux autres. D'après cette combinaison elle envoya en Ecosse Davison, un des premiers Secrétaires, homme habile & adroit. Un Ministre avec l'ame aussi vénale qu'Arran, détesté de ses concitoyens & ne jouissant que d'un pouvoir précaire qu'il tenoit du plus casuel de tous les titres, celui de la faveur d'un jeune Prince, accepta sans balancer les offres d'Elisabeth.

1584.

15 Août.

Elisabeth, & regarda l'acquisition de sa protection comme le plus solide fondement de sa grandeur. Il consentit bientôt après à une entrevue avec le Lord Hunsdane, Gouverneur de Berwick; & décoré du titre pompeux de Lieutenant pour le Roi, il parut au rendez-vous avec un train magnifique. Il renouvela en présence d'Hunsdane, ses promesses d'un attachement fidèle & inviolable aux intérêts de l'Angleterre, & l'assura que Jacques n'entreroit dans aucune négociation qui pût rompre la paix entre les deux Royaumes; & comme Elisabeth commençoit à concevoir au sujet du mariage du Roi les inquiétudes & les soupçons qu'elle avoit déjà éprouvés par rapport à celui de sa mere, il se chargea d'empêcher que Jacques ne prêtât l'oreille à aucune ouverture de ce genre, avant d'avoir obtenu préalablement le consentement de la Reine d'Angleterre.

Rigoureu-
ses Précedu-
res contre les
Lords bannis.

Les Lords bannis sentirent bientôt les effets de l'amitié d'Arran avec l'Angleterre. Elisabeth leur ayant permis de se réfugier dans ses Etats, & l'avis de plusieurs de ses Ministres étant qu'elle pouvoit employer ses armes à la défense de leur cause, la crainte

qu'elle ne suivît ce conseil fut la seule considération qui avoit détourné Jacques & son favori de se porter contre eux à des extrémités qui pouvoient émouvoir la pitié ou l'indignation des Anglois, & les engager à prendre leur parti avec vigueur. Mais lorsqu'ils se virent délivrés de ces appréhensions, ils ne firent pas difficulté de convoquer un Parlement où il fut passé un acte de proscription contre Angus, Mar, Glamis & un grand nombre de leurs partisans. Leurs biens furent dévolus à la Couronne; & selon la pratique des Monarques Ecoissois qui étoient obligés de récompenser ceux qui avoient soutenu leur cause en leur distribuant les dépouilles des vaincus, Jacques partagea la plus grande partie de ces biens entre Arran & ses associés.

1584.

22 Août

Le Clergé ne fut pas traité avec moins de rigueur. Il fut enjoint à tous Ministres, Lecteurs, Professeurs dans les Colléges de signer dans l'espace de quarante jours un écrit contenant leur approbation des Loix passées dans le dernier Parlement au sujet de l'Eglise. Plusieurs obéirent, corrompus ou effrayés par la Cour. Les autres résistèrent. Les honoraires de ceux-ci furent

Contre le Clergé.

1584.

féquestrés : on emprisonna les plus remuans , & il s'en sauva une quantité en Angleterre. On soupçonna ceux qui se soumirent d'avoir agi par des motifs d'intérêt ou d'ambition. Ceux qui résisterent acquirent une haute réputation en donnant une preuve aussi convaincante de leur fermeté & de leur droiture. Les tribunaux de l'Eglise furent presque entièrement supprimés. A peine restoit-il assez de Ministres en certains endroits pour faire le service Divin. Ils perdirent bientôt la considération qu'ils avoient eue dans le peuple ; & comme outre la défense de parler des affaires publiques , la jalousie du gouvernement les obligeoit encore à mesurer leurs sentimens & leurs expressions de manière à ne pas lui donner d'ombrage , on trouva leurs sermons languissans , insipides & méprisables. Aussi l'opinion générale étoit qu'avec les plus vertueux des Nobles & les plus fideles membres du Clergé l'autorité & la force de la Religion avoient été bannis du Royaume.

Cependant Elisabeth avoit avec la Reine d'Ecosse une de ces négociations infructueuses , dont le renouvellement à chaque année paroissoit presque de-

venu une chose de forme. Elles ne servoient pas seulement à leurrer cette infortunée Princesse par quelques apparences de recouvrer sa liberté; elles fournissoient de plus un prétexte pour éluder les sollicitations que les Princes étrangers faisoient en sa faveur, & étoient encore bonnes pour tenir Jacques en respect en lui montrant qu'elle pouvoit mettre en liberté quand elle voudroit une rivale dangereuse qui lui disputoit le Trône. Elle faisoit durer ces traités à volonté, & jamais elle ne manquoit de prétextes pour les rompre quand elle n'en avoit plus besoin. Celui qui étoit alors sur le tapis, étoit peut-être plus fin que la plupart des précédens; mais on ne peut pas dire qu'il échoua par des raisons frivoles.

Le Jésuite Crichton faisant route de Flandres en Ecosse, des Pirates qui souvent infestoient le détroit, donnerent la chasse au vaisseau sur lequel il étoit monté. Dans le trouble extrême où le mit cette aventure, il déchira quelques papiers dont il étoit chargé & les jetta à la Mer. Mais par un accident fort extraordinaire, le vent les rejetta dans le vaisseau où ils furent

Nouvelle
conspiration
contre Eliza-
beth.

1584.

ramassés par quelques passagers, qui les apportèrent à Wade, clerk du Conseil privé. Celui-ci eut assez de patience & d'industrie pour rejoindre tous les morceaux ensemble, & on vit qu'ils contenoient le détail d'un complot qu'on disoit formé entre le Roi d'Espagne & le Duc de Guise pour faire une invasion en Angleterre. Le peuple n'étoit pas encore remis de la peur & de l'inquiétude causées par la conspiration où Throgmorton s'étoit engagé, & comme sa déposition paroissoit confirmée par cette nouvelle preuve, non-seulement on ressentit les mêmes frayeurs, mais la consternation fut générale & excessive. Malheureusement pour Marie tous les dangers qui avoient menacé les Anglois depuis quelques années, venoient ou directement d'elle ou de ceux qui se servoient de son nom pour justifier leurs révoltes & leurs conspirations, de sorte que la compassion que méritoit sa situation s'affoiblit par degrés, & qu'au lieu de la pitié, les Anglois commencèrent à n'avoir pour elle que des sentimens de crainte & de haine. Ils avoient au contraire beaucoup d'amour pour leur Souveraine, dont le regne sage & pa-

cifique leur procuroit la tranquillité & leur avoit ouvert des sources de richesses inconnues à leurs ancêtres, & la considération de sa sûreté ne les animoit pas moins contre la Reine d'Ecosse que celle de leur propre intérêt. Pour ôter aux partisans de Marie le courage de rien entreprendre, ils crurent qu'il étoit nécessaire de les convaincre par quelque acte public de leur attachement pour Elisabeth, & que toute tentative contre sa vie deviendroit fatale à sa rivale. Il se forma en conséquence une association dont les souscripteurs s'obligeoient par les sermens les plus solennels » à défendre » la Reine contre tous les ennemis domestiques & étrangers. Et s'il se faisoit quelque attentat contre sa vie, » à dessein de favoriser aucun prétendant à la Couronne, ils ne s'engageoient pas seulement à ne pas recevoir ni reconnoître la personne ou les personnes par qui ou pour qui ce crime abominable seroit commis, » ils faisoient vœu de plus en présence du Dieu éternel de poursuivre cette personne ou ces personnes jusqu'à la mort, & de ne point donner de relâche à leur vengeance qu'ils ne les

1584.

Elle occasionne une association contre Marie.

19 Octobre

4586.

» eussent totalement détruits & exter-
 » minés ». Cette ligue fut signée par
 des gens de tous les états, avec tout
 l'empressement & l'unanimité possibles.

Ce qui pal-
 larme beau-
 coup.

Marie regarda cette ligue, non-seu-
 lement comme une déclaration qu'on
 vouloit l'exclure de toute succession au
 Trône d'Angleterre, mais aussi comme
 l'avant-coureur certain & immédiat de
 sa propre destruction. Elle fit pour pa-
 rer le coup les foibles efforts dont elle
 étoit encore capable. Elle envoya Navé
 son Secrétaire à la Cour, offrant à Eli-
 sabeth sur tous les points qui avoient
 causé leur longue inimitié, une rési-
 gnation plus entière à sa volonté que
 ses souffrances n'avoient pu la lui arra-
 cher jusqu'à ce moment. Mais soit que
 Marie fût inflexible, par rapport à ses
 privilèges de Souveraine indépendante,
 soit que cédant à la nécessité des cir-
 constances elle tâchât d'appaiser sa ri-
 vale par des sacrifices, elle étoit éga-
 lement malheureuse dans le succès. On
 traitoit sa fermeté d'obstination, ou bien
 on l'imputoit à quelque espérance d'être
 secourue par des étrangers. Si elle fai-
 soit des concessions, elles étoient re-
 gardées comme peu sinceres ou comme
 un effet de la crainte de quelque dan-

ger pressant. Elle parut cependant tellement disposée à consentir à tout, que Walsingham pressa vivement sa maîtresse d'en venir à un accord décisif avec elle : mais Elisabeth étoit persuadée que c'étoit la terreur de la nouvelle association qui la rendoit si douce & si complaisante. Elle imaginoit qu'il y avoit toujours quelque chose de mystérieux & de faux dans toutes les actions de Marie, & qu'elle avoit une correspondance dangereuse avec les Catholiques Anglois, tant au dedans qu'au dehors du Royaume. Ces soupçons n'étoient pas absolument destitués de fondement, car Marie venoit d'écrire une lettre au Chevalier François Inglefield où elle le pressoit de hâter l'exécution de ce qu'elle appelloit *le grand complot ou projet*, sans s'embarrasser du danger qu'elle pourroit courir de sa vie qu'elle donneroit de tout son cœur, si par ce sacrifice elle pouvoit procurer quelque soulagement à ce grand nombre d'enfans de l'Eglise qui étoient opprimés. Ainsi au lieu d'entendre aux ouvertures que faisoit la Reine d'Ecosse, ou d'accorder quelque adoucissement aux rigueurs dont elle se plaignoit, Elisabeth prit le parti de la retirer des

1514.

Elle est traitée avec plus de rigueur.

1584.

main du Comte de Shrewsbury & de la mettre à la garde des Chevaliers Amias Paulet, & Drue Drury. Shrewsbury s'étoit acquitté de sa commission avec une grande fidélité pendant quinze ans ; mais il traitoit en même-tems Marie avec douceur & avec respect, & il avoit toujours adouci la rigueur des ordres qu'il recevoit par l'humanité qu'il mettoit dans l'exécution. Il ne falloit pas attendre la même politesse de gens d'un rang inférieur dont la vigilance sévère étoit peut être le principal titre qui les faisoit choisir pour cet emploi & qui peut être n'avoient d'autre mérite que celui-là pour prétendre à la faveur ou à leur avancement.

Gray nouveau favori du Roi.

Comme Jacques souhaitoit aussi ardemment que jamais de retirer aux Lords bannis la protection d'Elisabeth, il nomma le maître de Gray son Ambassadeur à le Cour d'Angleterre, & le chargea d'y négocier cette affaire. Gray fut redevable de cet honneur à l'inquiète jalousie du Comte d'Arran. Il possédoit tous les talens d'un courtisan ; une figure agréable, une adresse insinuante, une ambition sans bornes avec un esprit intrigant & qui n'étoit jamais en repos. Pendant sa résidence

en France il avoit été admis dans la plus intime familiarité du Duc de Guise, & pour se concilier sa faveur il avoit abjuré la Religion Protestante & fait profession du plus grand zèle pour la Reine captive qui entretenoit avec lui une correspondance secrète dont elle comptoit tirer de grands avantages. A son retour en Ecosse il fit sa Cour à Jacques avec une assiduité singulière, & les qualités dont il étoit orné ne manquèrent pas de faire sur le cœur du Roi leur impression ordinaire. Arran qui l'avoit produit craignit bientôt les progrès de sa faveur, & se flattant que l'absence effaceroit ces nouveaux sentimens de tendresse de l'ame du jeune Prince, il lui fit malicieusement de grands éloges de Gray, qu'il représenta comme l'homme du Royaume le plus propre à une Ambassade de cette importance, & ne contribua ainsi à l'élever à cette haute dignité que pour précipiter sa chute. Elisabeth qui avoit le tact admirable pour découvrir les instrumens qui pouvoient servir à ses desseins, tâcha de mettre Gray dans ses intérêts par des caresses & par des présens. Les premiers flattoient sa vanité qui étoit grande; les autres fournis-

1584.

soient à sa profusion qui étoit encore moins modérée. Il s'abandonna sans réserve à la conduite d'Elisabeth ; & non-seulement il entreprit de retenir le Roi sous la direction de l'Angleterre, mais il servit d'espion auprès de la Reine d'Ecosse & eut la perfidie de révéler à sa rivale tous les secrets qu'il put tirer d'elle, sous le masque de l'homme du monde le plus zélé pour son service.

Son crédit
à la Cour
d'Angleterre,

Decemb.

Le crédit de Gray à la Cour d'Angleterre nuisit extrêmement aux Lords bannis. Elisabeth ne songeoit plus à les rétablir par son pouvoir ; elle trouvoit qu'il étoit plus aisé de gouverner l'Ecosse en corrompant les favoris du Roi ; & par complaisance pour les sollicitations de l'Ambassadeur, elle commanda aux exilés de quitter le Nord de l'Angleterre & de s'avancer dans le cœur du Royaume. Par cet ordre il leur devenoit difficile d'entretenir aucune correspondance avec leurs partisans en Ecosse, & presque impossible d'y retourner sans la permission de la Reine. En gagnant ce point que Jacques avoit tant à cœur, Gray s'affermir plus que jamais dans sa faveur, & en acquérant

plus de réputation il se mit en état de ~~_____~~
mieux servir Elifabeth, 1585.

Arran possédoit depuis quelque tems Corruption
& insolence
d'Arran.
tout le pouvoir, les richesses & les
honneurs que son ambition immodérée
pouvoit desirer, ou qu'avoit pu lui pro-
diguer la passion d'un Prince qui ne
mettoit point de bornes à sa libéralité
envers ses favoris. L'office de Lord
Chancelier, le plus relevé & le plus
important du Royaume, lui fut donné
du vivant même du Comte d'Argyll,
successeur d'Atholè dans cette dignité;
& le public vit avec surprise & indi-
gnation un homme élevé comme un
soldat de fortune, ignorant les loix,
& contempteur de la justice, nommé
pour présider au Parlement, au Con-
seil privé, à la Cour de Session, &
autorisé à disposer souverainement des
propriétés de ses concitoyens. Il étoit
en même tems Gouverneur des châ-
teaux de Stirling & d'Edimbourg, les
deux principales forteresses de l'Ecosse;
Preyôt de la ville d'Edimbourg; &
comme si son mérite n'avoit pas été
suffisamment récompensé par toutes ces
dignités, il avoit été créé Lieutenant
Général pour tout le Royaume. Per-
sonne n'approchoit du Roi sans sa per-

1585.

mission, & l'on n'obtint de graces que par son canal. Jacques livré à des amusemens de jeune homme le laissoit jouir de toute l'autorité royale. Une élévation si peu méritée augmenta son arrogance naturelle à un point intolérable. Il ne se contentoit plus de la condition de sujet, il prétendoit faire remonter sa généalogie jusqu'à Murdo, Duc d'Albanie, & se vantoit ouvertement que son titre à la Couronne étoit préférable à celui du Roi même. Mais avec cet orgueil il conservoit toute la bassesse de son ancienne indigence. Sa vénalité comme Juge étoit scandaleuse & n'étoit surpassée que par ceux de sa femme, qui, au mépris de la décence; devenoit partie dans presque toutes les causes. à juger; elle employoit son crédit à corrompre ou intimider les Juges, & dictoit presque publiquement leurs décisions. Ministre infatiable, & peu satisfait des revenus de tant d'office, de toutes les possessions de la maison d'Hamilton, & de la plus grande partie des terres de Gowrie qui étoit tombée dans son lot, il empiétoit sur les possessions de divers Nobles. Il exigea du Lord Maxwell qu'il fit un échange d'une portion de son patrimoine

moine contre les terres confisquées de Kinneil ; & parce qu'il refusa de quitter un ancien héritage pour une jouissance si précaire , il suscita contre lui son rival héréditaire le *Laird* de Jhonston , & plongea le pays où étoient situés ces biens dans une guerre civile. Il fit mettre en prison le Comte d'Athole , le Lord Home & le maître de Cassils , le premier parce qu'il ne vouloit pas faire divorce avec sa femme , qui étoit fille du Comte de Gowrie , ni lui substituer ses biens ; le second , parce qu'il refusoit de lui céder quelques terres qui joignoient une des siennes ; & le troisieme , parce qu'il ne voulut point lui prêter de l'argent. Ses espions & ses délateurs étoient répandus par tout & se glissoient dans toutes les compagnies. Les plus proches voisins vivoient en crainte & en méfiance les uns des autres. La familiarité avoit disparu de toutes les sociétés. Le commerce ordinaire des offices mutuels de l'humanité se trouvoit même interrompu , personne ne sachant à qui se fier ni à qui se plaindre. L'histoire ne fournit peut-être pas d'exemple d'un Ministre si universellement détesté d'une Nation , ni qui méritât plus de l'être.

1585.

Arran ne fut point retenu par les sentimens & les murmures du peuple pour lesquels il n'avoit que du mépris, Il lâcha la bride à son naturel & se porta encore à des actes plus violens. David Home d'Argaty, & Patrick son frere, ayant reçu des lettres d'un des Lords bannis pour affaires particulieres, furent condamnés à la mort parce qu'ils avoient eu correspondance avec les rebelles, Cunningham de Drumhwafel & Douglas de Mains, deux Gentilshommes estimés & dignes de l'être, furent accusés d'avoir conspiré avec les Nobles exilés pour se saisir de la personne du Roi. Il ne parut contre eux qu'un seul témoin : les preuves qu'ils donnoient de leur innocence étoient sans réplique ; leur accusateur avoua lui-même quelque tems après qu'Arran l'avoit suborné ;

Février.

Conspira-
tion de Parry
contre Elisa-
beth.

Dans le tems même qu'on punissoit les gentilshommes pour une prétendue conspiration, il y en avoit une réelle qui mit la vie d'Elisabeth en danger. Parry, Docteur en Droit, membre de la Chambre des Communes, homme

vain & bisarre, mais d'un courage déterminé, venoit de rentrer dans le sein de l'Eglise Romaine; tout brûlant du zèle d'un nouveau converti, il offrit de prouver la sincérité de son attachement à la Religion Catholique en tuant Elisabeth. Le Cardinal Allen avoit publié un livre pour montrer que le meurtre d'un Prince excommunié n'étoit pas seulement une action permise, mais méritoire. Le Nonce du Pape à Venise, les Jésuites de cette ville, & ceux de Paris, les Anglois exilés approuverent tous le dessein de Parry. Le Pape l'exhorta lui-même à y persévérer, & pour l'encourager, il lui accorda une indulgence plénierie & la rémission de ses péchés. Le Cardinal de Como lui écrivit une lettre dans le même esprit. Mais quoiqu'il eût souvent accès chez la Reine, la terreur qu'éprouvoit malgré lui sa conscience l'empêcha de commettre ce crime. Heureusement son intention fut à la fin révélée par Nevil, la seule personne à laquelle il en eût fait part en Angleterre; & s'étant lui-même volontairement avoué coupable, il subit la peine qu'il méritoit.

1585.
2 Mars.
Loi rigou-
reuse qui de-
vint fatale à
Marie.

L'indignation du Parlement d'Angleterre fut réveillée par ces conspirations réitérées contre leur Souveraine, & produisit un Statut fort extraordinaire qui à la fin devint fatal à la Reine d'Ecosse. Cette Loi ratifioit l'association pour la défense de la vie d'Elisabeth, & portoit en outre : « Que s'il » se faisoit quelque rébellion dans le » Royaume ou quelque entreprise contre » la personne de S. M. *par ou pour* au- » cune personne prétendante à la suc- » cession de la Couronne, la Reine » autoriseroit vingt-quatre personnes » par une commission du grand Sceau » à examiner la chose & à passer sen- » tence sur de pareilles offenses; qu'à » près le jugement porté, il s'ensui- » vroit une proclamation qui déclai- » reroit que les personnes trouvées » coupables seroient exclues de tout » droit à la Couronne; & que les su- » jets de S. M. pourroient légitime- » ment poursuivre jusqu'à la mort cha- » cune d'elles, ainsi que leurs supports » & adhérents; & que s'il arrivoit » qu'aucun dessein contre la vie de » la Reine eût son effet, les personnes » *par ou pour* qui seroit commise une » action si détestable, ainsi que leurs

» descendants qui en feroient consen-
 » tants, ou en auroient eu connoissance,
 » de quelque maniere que ce fût, se-
 » roient incapables de jamais prétendre
 » à la Couronne, & pareillement pour-
 » suivis jusqu'à la mort ». Cet acte étoit
 manifestement dirigé contre la Reine
 d'Ecosse; & soit qu'on le regarde comme
 une expression volontaire du zèle &
 de l'intérêt de la Nation pour la sûreté
 d'Elisabeth; soit qu'on l'impute à l'in-
 fluence que cette Princesse adroite avoit
 dans son Parlement, il n'est pas aisé
 de le concilier avec les principes gé-
 néraux de justice & d'humanité, car il
 rendit Marie responsable, non-seule-
 ment de ses propres actions, mais de
 celles d'autrui, en conséquence des-
 quelles elle pouvoit perdre son droit
 à la succession & même la vie.

Marie considéra justement cet acte
 comme un avertissement à se prépa-
 rer à tout ce qu'elle pouvoit craindre
 de pis. Il est probable que les Ministres
 d'Elisabeth avoient pris dès-lors la ré-
 solution de lui ôter la vie; car ils souf-
 froient qu'on publiât des livres en vue
 de persuader à la Nation que ce pro-
 cédé cruel & sans exemple étoit non-
 seulement nécessaire, mais juste. Ils

On la traite
 avec plus de
 rigueur qu'
 jamais.

1585.

rendirent même le peu de jours qui lui restoit à vivre, aussi durs à supporter, qu'ils le purent par toutes les rigueurs & les indignités possibles. Presque tous ses serviteurs furent congédiés; on cessa de la traiter avec le respect dû à une Reine; & quoique la rigueur de dix-sept années de prison eût altéré sa santé; elle fut confinée dans deux chambres mal saines, à peine habitables au cœur de l'été, tant elles étoient froides. Malgré la modicité de son revenu, elle avoit coutume de distribuer régulièrement quelques aumônes aux pauvres du village qui joignoit le château. Paulet lui refusa la liberté de remplir ce devoir de charité & d'humanité qui lui avoit été jusques-là d'une grande consolation dans ses souffrances. On convertit le château où elle résidoit en une prison publique; & on y renferma un jeune homme soupçonné d'être Catholique, qu'on traita si durement sous ses yeux qu'il en mourut. Elle se plaignit souvent à Elisabeth sur le ton convenable à une femme & à une Reine, de ces outrages multipliés. Mais comme aucune raison politique n'obligeoit cette Princesse à l'amuser plus long-tems par de fausses

espérances, bien loin de lui donner satisfaction, elle ne daigna pas seulement lui répondre. Le Roi de France étoit allié d'Elisabeth, comptoit sur ses secours & n'osoit épouser la cause de Marie avec quelque chaleur : toutes ses sollicitations en sa faveur étoient foibles, inefficaces & seulement pour la forme. Cependant Castelnau, l'Ambassadeur de France, dont la compassion & le zèle pour la malheureuse Reine suppléaient au défaut de ses instructions, fit des remontrances si fortes sur les indignités auxquelles elle étoit exposée, qu'il obtint enfin par cette importunité que Marie fut transférée à Fubury ; ce qui n'empêcha point qu'on ne la tint encore dans sa dernière & misérable habitation la plus grande partie de l'hiver suivant.

Marie fut moins touchée des insultes de ses ennemis & de la froideur de ses amis que de l'ingratitude de son fils. Jusques-là Jacques avoit traité sa mère avec le respect filial, & il étoit même entré avec elle dans une négociation qui avoit donné de l'ombrage à Elisabeth. Mais comme il n'étoit pas de l'intérêt de cette dernière, que la

Rupture entre Marie & son fils.

1585.

mere & le fils, Gray qui, revenu de son ambassade, se trouva plus en faveur qu'auparavant, par le succès qu'elle avoit eu, persuada au Roi d'écrire à sa mere une lettre dure & peu respectueuse, où il refusoit positivement de la reconnoître pour Reine d'Ecosse, & lui signifioit qu'il regardoit leurs affaires respectives comme n'ayant absolument rien de commun. Marie fut accablée de chagrin & de désespoir quand elle vit sa tendresse maternelle payée d'un aussi cruel retour. « C'est » donc pour cela, écrivoit-elle à l'Ambassadeur de France, que j'ai tant souffert pour lui conserver un héritage auquel j'ai un droit si légitime? » Je suis bien éloignée de lui envier son autorité en Ecosse. Je n'y desire aucun pouvoir & je ne souhaitois d'y remettre les pieds que pour embrasser un fils que j'ai trop tendrement aimé. » Tout ce qu'il a, tout ce qu'il attend, il le tient de moi. Je n'ai jamais reçu de lui ni assistance, ni secours, ni bienfait d'aucune espece. Que mes alliés ne le traitent plus comme Roi. » Il ne doit cette dignité qu'à mon consentement; & si par un prompt repentir il n'appaise mon juste ressen-

» timent ; je lui donnerai ma malédic-
 » tion , & je résignerai ma Couronne
 » & mes prétentions à quelqu'un qui
 » les recevra avec reconnoissance &
 » saura les défendre avec vigueur ». On
 ne peut supposer que Jacques ait ja-
 mais senti un amour bien ardent pour
 sa mere qu'il n'avoit point connue, &
 qu'on lui avoit appris de bonne heure
 à regarder comme la personne de son
 sexe la plus abandonnée. Aussi ne se
 mit il pas en peine de regagner son
 amitié ; mais il ne seroit pas facile de
 décider aujourd'hui si l'indignation de
 Marie, contre la conduite révoltante
 de son fils, jointe à son attachement
 superstitieux pour la Religion Romaine,
 la fit songer sérieusement à déshériter
 Jacques, ou si ses menaces furent sim-
 plement l'effet du premier mouvement
 de sa tendresse outragée. Selon quel-
 ques papiers qui existent encore, le
 premier sentiment n'est pas improbable.

Des soins d'un autre genre & non
 moins inquiétants occupoient les pen-
 sées d'Elisabeth. Le calme dont elle
 avoit joui long-tems sembloit être à
 sa fin, & de tout côté il se rassembloit
 des orages qui la remplissoient de justes
 allarmes. Toutes les nations voisines

Dangereuse
 situation d'E-
 lisabeth.

avoient subi des révolutions qui lui étoient fort défavantageuses. Les grandes qualités qu'Henri III^e avoit montrées dans sa jeunesse, & qui donnerent de si hautes espérances de lui à ses sujets, s'évanouirent à son avènement au trône; & il paroît que l'acquisition du pouvoir suprême, en lui gâtant le cœur lui affoiblit aussi l'esprit; il perdit aussi-tôt l'estime & l'affection de la Nation; & une vie partagée entre les austérités d'une dévotion superstitieuse, & les extravagances de la débauche la plus outrée, le rendit aussi méprisable qu'il étoit odieux par sa rapacité, par sa profusion & par sa folle passion pour d'indignes mignons. A la mort de son frere unique ces sentimens du peuple éclatèrent avec violence. Henri n'avoit point d'enfans, & quoiqu'il ne fût âgé que de trente-deux ans, la succession au trône étoit déjà regardée comme ouverte. Le Roi de Navarre, Prince éloigné dans la famille royale, mais l'indubitable héritier de la Couronne étoit un Protestant zélé. L'événement qui pouvoit le placer sur le trône paroissoit devoir être funeste à la Religion du pays, & il allarma tous les Catholiques de l'Europe; le Duc de Guise aidé par

l'Espagne & soutenu par le Pape se déclara le protecteur de la Foi Romaine & le défenseur du droit du Cardinal de Bourbon à la Couronne. Il forma pour unir le parti une confédération sous le nom de Sainte Ligue. Des hommes de tous les rangs y entrèrent à l'envi. L'esprit de cette association se répandit avec la rapidité irrésistible qui, dans ce siècle étoit naturelle aux passions religieuses. La destruction de la réformation, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe, paroissoit être l'objet & le vœu de tout le parti; & le Duc de Guise, Chef de ce corps puissant & zélé, acquit dans le Royaume une autorité fort supérieure à celle du Roi même. Philippe II, par la conquête du Portugal avoit beaucoup augmenté la puissance navale de l'Espagne, & avoit enfin réduit sous sa domination, cette portion du continent, que la nature semble avoir destinée à former une grande monarchie. Guillaume, Prince d'Orange, qui fut le premier à encourager les habitans des Pays-Bas à venger leur liberté, & dont la sagesse & la valeur formoient & protégeoient leur République naissante, avoit péri par les mains d'un assassin.

1585.

A cause de
la ligue.A cause
de la puissance
de Philippe II.

1585.

Le génie supérieur du Prince de Parme avoit changé entierement la face de la guerre dans les Pays-Bas; toutes ses entreprises concertées avec une expérience consommée, & conduites avec autant de bravoure, avoient été suivies d'heureux succès, & les Hollandois réduits à la deruiere extrémité se voyoient sur le point de rentrer sous le joug de leur ancien maître.

Sa conduite sage & pleine de vigueur.

Il ne restoit plus aucune de ces circonstances, qui jusqu'alors avoient fait la sûreté d'Elisabeth. Elle ne pouvoit retirer aucun avantage de la jalousie qui avoit subsisté entre la France & l'Espagne. Philippe, au moyen de sa confédération avec le Duc de Guise, avoit une égale autorité dans les deux Royaumes. Les Huguenots étoient trop foibles pour résister à la ligue, & on ne pouvoit s'attendre qu'ils fissent une diversion puissante. Il n'étoit pas vraisemblable non plus que les Pays-Bas occupassent long-tems les armes ou divisassent les forces de l'Espagne. Dans cette position des affaires de l'Europe il étoit nécessaire qu'Elisabeth prît un nouveau plan de conduite, & elle employa autant de sagesse à le former que de vigueur à le suivre. Les mesures

qu'elle avoit prises jusques-là étoient de précaution & de sûreté, & les plus conformes à son caractère. Celles qu'elle adopta dans ce moment furent entreprenantes & hasardeuses. Elle préféroit la paix, mais sans craindre la guerre; & lorsque la nécessité l'y forçoit, elle étoit capable, non-seulement de se défendre avec courage, mais d'attaquer ses ennemis avec ce degré de hardiesse fait pour éloigner le danger de ses Etats. Elle fournit sur le champ aux Huguenots un subside considérable en argent. Elle entama une négociation avec Henri III, qui quoiqu'entraîné dans la ligue en haïssoit les Chefs & ne demandoit que leur perte. Elle prit ouvertement sous sa protection la République des Hollandois, & envoya une puissante armée à leur secours. Elle tâcha de former une ligue générale des Protestans en opposition à celle des Catholiques. Elle résolut de procéder avec la dernière rigueur contre la Reine d'Ecosse dont les souffrances & les droits donnoient à ses ennemis un prétexte spécieux pour envahir ses Domaines. Enfin elle prit le parti de redoubler ses efforts pour cimenter l'union entre elle & l'Ecosse, & d'étendre & de perpétuer

1585.

Elle se détermine à punir Marie & à gagner le Roi.

1585. son influence dans les Conseils de ce Royaume.

29 Mai.

Elle ne rencontra pas de grandes difficultés à faire entrer dans ses vues la plupart des courtisans d'Ecosse. Gray, le Chevalier Maitland promu à l'office de Secrétaire autrefois rempli par son frere, le Chevalier Louis Bellen-den, Clerc de Justice qui avoit succédé à Gray, comme Résident du Roi à Londres, furent ceux en qui elle mit principalement sa confiance. Pour diriger & presser leurs mouvemens, elle dépêcha le Chevalier Edouard Wotton avec Bellenden en Ecosse. Wotton étoit bien élevé, gai & divertissant. Il excelloit dans tous les exercices que le Roi aimoit avec passion. Il l'amusoit par le récit des aventures qui lui étoient arrivées, & les observations qu'il avoit faites dans les pays étrangers où il avoit résidé long-tems. Mais sous l'écorce de ces qualités superficielles il cachoit un esprit dangereux & intriguant. Il s'insinua bientôt fort avant dans la faveur de Jacques, & en ne paroissant occupé que de plaisirs & d'amusemens, il acquit dans les Conseils publics une autorité qu'il ne convenoit pas de laisser prendre à un étranger.

Rien ne pouvoit être cependant plus agréable à la Nation que la proposition qu'il fit d'une étroite alliance entre les deux Royaumes pour la défense de la Religion réformée. Les progrès rapides & effrayans de la ligue Catholique sembloit inviter tous les Princes Protestans à s'unir pour la conservation de leur foi commune. Jacques embrassa l'ouverture avec chaleur, & il fut autorisé à conclure le traité par une assemblée des Etats qui se chargea de le faire ratifier en Parlement. L'ardeur avec laquelle Jacques entra dans ce projet ne doit pas être mise entièrement sur le compte de son zèle ou de l'adresse de Wotton. La libéralité d'Elisabeth en fut la cause en partie. Pour marquer l'affection maternelle qu'elle portoit au jeune Roi, elle lui assigna une pension annuelle de cinq mille livres sterling, qui étoit la même que son pere lui avoit accordée avant qu'elle montât sur le trône. Cette circonstance qu'elle eut soin de ne pas oublier rendit le présent, qui d'ailleurs n'étoit nullement méprisable pour ce tems-là, fort agréable au Roi, dont les revenus avoient été presque entièrement dissipés pendant une longue minorité.

1585.

Elle proposa
une ligue
avec l'Ecosse.

29 Juillet

1585.
Elle tra-
vaille à per-
dre Arran.

Mais le principal objet des intrigues de Wotton étoit la ruine d'Arran. Elisabeth ne pouvoit tirer de grands secours du Roi tant qu'il se laisseroit gouverner par un favori si odieux à la Nation ; & quoiqu'Arran eût paru fort attaché à ses intérêts depuis son entrevue avec Hufdane , elle ne pouvoit pas trop compter sur un homme dont la conduite étoit si capricieuse & si irrégulière , & qui malgré ses prétentions contraires continuoit une secrète correspondance avec Marie & le Duc de Guise. Les Lords bannis tenoient à l'Angleterre par affection & par principe , & ils étoient les seuls de tous les Ecoissois à qui elle pût se fier véritablement dans un cas si critique. Avant que Bellenden quittât Londres , elle les y avoit mandés sous prétexte de se justifier des accusations qu'il formoit contre eux ; mais dans le vrai , pour concerter avec lui les mesures les plus propres à les rétablir dans leur pays. Wotton agissoit sur ce plan & tâchoit d'amener les choses à terme pour l'exécution qui fut bien facilitée par un événement assez ordinaire & peu considérable en soi. Le Chevalier Forster & Ker de Fernicherst , les gardiens Anglois

& Ecoffois des marches qui bordoient les deux Royaumes, s'étant rencontrés selon l'usage vers le milieu de l'été, il s'éleva une querelle où fut tué le Lord Ruffel, fils aîné du Comte de Bedford. C'étoit une rixe purement accidentelle, mais Elisabeth jugea à propos de la considérer comme un dessein prémédité par Ker à l'instigation d'Arran qu'elle supposa vouloir allumer la guerre entre les deux Royaumes. Elle insista pour que l'un & l'autre fussent remis entre ses mains ; & quoique Jacques éludât cette demande, il fut obligé de reléguer Arran dans le château de Saint André & Ker dans Aberdeen. Pendant l'absence du premier, Wotton & ses associés poussèrent sans relâche leurs intrigues à la Cour. Par leur avis les Lords bannis tâcherent d'accommoder leurs différends avec le Lord Jean & le Lord Claude, les deux fils du Duc de Châ-

Elle aide les Nobles d'Ecosse bannis.

16 Octobre.

1585.

frontieres d'Ecosse. Arran qui étoit rentré en faveur pressoit pour que le Royaume fût mis en état de défense. Mais Gray, Bellenden & Maitland traversoient secrettement toutes les mesures. Ils empêcherent quelques ordres nécessaires de parvenir à leur destination par la maniere d'en exécuter d'autres ; ils les rendirent sans effet , & il n'y en eût pas un seul auquel on n'obéît lentement & avec répugnance.

Le génie fertile de Wotton enfanta dans le même-tems un autre projet beaucoup plus dangereux , c'étoit d'enlever le Roi & de l'emmener par force en Angleterre. Mais ce dessein fut heureusement découvert , & pour éviter le châtement que sa perfidie méritoit , il partit sans prendre congé , pour l'Angleterre.

Il retour-
nent en Ecos-
se & se recon-
cilient avec le
Roi.

Cependant les Lords bannis hâterent l'exécution de leur entreprise , & quand leurs amis & leurs Vassaux furent prêts à les joindre ils entrèrent en Ecosse. Ils furent reçus par-tout comme les libérateurs de leur pays , & par-tout on adressoit des vœux au ciel pour le succès de leurs armes. Ils s'avancerent sans perdre un moment vers Stirling à la tête de dix mille hommes. Le Roi

quoiqu'avec une armée plus nombreuse n'osa risquer d'aller à leur rencontre avec des troupes d'une fidélité fort douteuse, & qui tout au moins étoient bien éloignés de prendre à cœur l'intérêt de sa cause. D'un autre côté la Ville & le château n'étoient pas pourvus pour un siège. On en ferma néanmoins les portes & les Nobles camperent à Saint Ninian. La nuit même ils surprinrent la Ville, ou, ce qui est plus vraisemblable, elle leur fut livrée par trahison, & Arran qui avoit entrepris de la défendre fut obligé de chercher son salut dans une fuite précipitée. Le lendemain ils investirent le château dans lequel il n'y avoit pas de vivres pour vingt-quatre heures, & Jacques se vit aussi-tôt dans la nécessité d'entendre à des propositions d'accommodement. Le succès ne les avoit pas enflés au point de faire des demandes extravagantes, & le Roi ne répugnoit pas à leur accorder des conditions raisonnables. Ils obtinrent un pardon dans la forme la plus ample pour toutes les offenses qu'ils avoient commises; les principaux forts du Royaume leur furent remis par voie de garantie; Crawford, Montrose & le Colonel Stuart furent éloignés de

1585.

2 Novembre.

1585.

la personne du Roi, & l'on convoqua un Parlement pour mettre la tranquillité dans la Nation.

Un Parle-
ment.
10 Decemb.

Quoique la grande majorité dans le Parlement fût composée des Nobles confédérés & de leurs adhérents, ils ne témoignèrent pas la moindre envie de se venger. Contents de se procurer un acte qui les rétablissoit dans leurs honneurs & leurs biens, & de faire ratifier le pardon que le Roi leur avoit accordé, ils parurent disposés à oublier toutes les fautes de l'administration passée, & ils épargnerent à Jacques la mortification de voir ses Ministres notés publiquement d'infamie. Arran seul privé de tous ses honneurs, dépouillé de tout son éclat emprunté, & déclaré l'ennemi de son pays par une proclamation publique, fut replongé dans l'obscurité; & nous n'en parlerons plus que sous son premier nom de Capitaine Stuard. Comme il avoit été durant son injuste prospérité l'objet de la haine & de l'indignation de ses concitoyens, ils virent sa chute sans pitié, & tout ce qu'il eut à souffrir ne diminua rien de leur ressentiment.

Le Clergé fut le seul corps, qui par cette révolution n'obtint aucune satisfaction sur ses griefs. Les Nobles Confédérés s'étoient toujours donnés pour les gardiens des privilèges & de la discipline de l'Eglise. Dans tous leurs manifestes ils avoient déclaré leur résolution de les rétablir, & par ce prétexte populaire ils s'étoient faits beaucoup d'amis. Il étoit naturel d'attendre en ce moment l'effet de leurs promesses, & quelque retour de gratitude envers la plupart des Prédicateurs distingués qui avoient souffert pour leur cause, & qui demandoient la révocation des Loix portées l'année précédente. Mais le Roi étoit résolu de maintenir ces Loix en pleine vigueur, & les Nobles étant extrêmement jaloux de ne pas lui déplaire, n'osèrent insister sur cette désagréable requête, ainsi les droits du Clergé furent sacrifiés dans cette circonstance, comme ils l'avoient été tant d'autres fois aux intérêts des laïcs. Les Ministres exhalèrent leur indignation dans les Chaires, & dans la chaleur de leur mécontentement il leur échappa des expressions très-offensantes pour le Roi même,

1585.

Affaires du
Clergé.

1586.

L'Archevêque de Saint-André sentit aussi les effets de leur colere. Le Synode Provincial de Fife le somma de comparoître & de répondre sur le mépris qu'il avoit fait des décrets des assemblées précédentes en osant exercer les fonctions d'Evêque. Malgré son refus de reconnoître la Jurisdiction du Synode & l'appel qu'il interjetta au Roi, l'on prononça contre lui une sentence d'excommunication également indécente & irréguliere. La conduite d'Adanson ne fut pas plus honnête. Il fulmina de son côté ses excommunications Archiépiscolales contre Melvil & quelques autres de ses adversaires.

Le Clergé tint bientôt après une assemblée générale où le Roi eut quelque peine à obtenir un acte qui permettoit que le nom & l'office d'Evêque fussent encore conservés dans l'Eglise. Cependant on retrancha beaucoup du pouvoir de cet ordre. Le maintien de la discipline & l'inspection sur les vie & mœurs du Clergé furent confiés au Clergé particulier de chaque district, sur lequel on n'accorda aux Evêques d'autre prééminence que celle de présider en qualité de modérateurs per-

pétuels. Ils furent déclarés eux-mêmes sujets, de la même manière que tous les autres Pasteurs, à la juridiction de l'assemblée générale. Comme la discussion de l'appel de l'Archevêque pouvoit exciter une fermentation extraordinaire dans l'assemblée, l'affaire se termina par un compromis. L'Archevêque renonça à toute prétention de suprématie sur l'Eglise & promit de se comporter selon le caractère d'un Evêque, tel qu'il est décrit par Saint Paul. L'assemblée sans examiner les fondements de la sentence d'excommunication, déclara qu'elle n'auroit aucun effet, & rétablit Adamson dans tous les privilèges dont il jouissoit avant qu'elle fût prononcée. Malgré l'attention pour l'honneur du Synode, la délicatesse & les égards qu'on marqua pour sa juridiction, plusieurs de ses Membres poussèrent le zèle jusqu'à protester contre cette décision.

La Cour d'Ecosse étoit remplie alors de gens si dévoués à Elisabeth, que l'affaire de la ligue entre les deux Royaumes ne souffrit aucune interruption, si ce n'est par les intrigues de Desneval envoyé de France. Jacques offrit le premier de renouveler la né-

1586.

Ligue conclue avec l'Angleterre.

5 Juillet.

1586.

gociation. Elisabeth ne laissa point échapper une occasion si favorable; dépêcha sur le champ Randelph, pour conclure un traité qu'elle désiroit avec tant d'empressement. On posa pour fondement de la ligue, le danger auquel étoit exposée la Religion Protestante, par l'association des Puissances Catholiques pour la détruire; & la nécessité d'une étroite confédération parmi ceux qui avoient embrassé la Religion réformée pour s'opposer à de si pernicieux desseins. Les principaux articles furent, que les deux parties s'obligeroient à défendre la Religion Evangelique; que la ligue seroit offensive & défensive contre tous ceux qui entreprendroient de troubler l'exercice de la Religion dans l'un ou l'autre Royaume; que s'il se faisoit une invasion chez l'une des deux parties, l'autre ne pourroit, nonobstant toute alliance antérieure, assister directement ni indirectement celui qui la feroit; que si l'Angleterre étoit attaquée dans quelque partie éloignée de l'Ecosse, Jacques fourniroit à la Reine deux mille chevaux & cinq mille hommes de pied; que si l'ennemi abordoit ou s'approchoit à soixante milles de l'Ecosse, le

le Roi se mettoit en campagne avec toutes ses forces, comme il le feroit pour la défense de son propre Royaume. Elisabeth en revanche, se chargeoit de défendre l'Ecosse si elle étoit attaquée. Elle assuroit encore le Roi qu'elle ne feroit rien qui pût déroger en quoi-que ce fût à ses prétentions à la Couronne d'Angleterre. Elisabeth marqua une grande satisfaction de ce traité, qui faisoit du Royaume d'Ecosse un allié utile, au lieu d'un voisin dangereux, & la mettoit de ce côté-là dans une sécurité après laquelle tous ses ancêtres avoient aspiré sans pouvoir y parvenir. Le zèle pour la Religion & les douceurs de la paix que les deux Royaumes goûtoient respectivement depuis un tems considérable, avoient si bien calmé la violence de l'antipathie nationale, que la conduite du Roi fut généralement applaudie de son peuple.

Il n'en fut pas de même de l'absolution. d'Archibald Douglas, qui exposa Jacques dans ce même-tems à être justement blâmé. Cet homme s'étoit engagé fort avant dans la conspiration contre la vie du Roi son pere. Deux de ses domestiques, Morton & Binny

1586.

qui furent suppliciés pour ce crime, l'avoient accusé de s'être trouvé présent au meurtre. Il avoit échappé à la punition par sa fuite en Angleterre, & Jacques avoit souvent demandé à Elisabeth de lui remettre une personne aussi indigne de sa protection. Il obtint alors du Roi même la permission de retourner en Ecosse, & après une procédure arrangée pour cacher son crime, plutôt que pour le découvrir, il fut non-seulement admis dans la faveur du Roi, mais renvoyé en Angleterre avec le caractère honorable de son Ambassadeur. Jacques n'étoit plus d'un âge où l'on pût alléguer la jeunesse & l'inexpérience pour excuser ce trait indécent. Il faut l'attribuer à son naturel excessivement facile, qui l'entraînoit souvent à satisfaire ses courtisans aux dépens de sa dignité & de sa réputation.

Naissance
de la conspi-
ration de Ba-
bington con-
tre Elisabeth.

Peu de tems après, l'affection inconsidérée que les Catholiques Anglois portoient à Marie, & leur ressentiment implacable contre Elisabeth, firent naître une conspiration qui devint funeste à la première des deux Reines; imprima sur la réputation de l'autre une tache ineffaçable, & donna à l'Eu-

rope un spectacle dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple dans l'histoire du genre humain.

1586.

Le Docteur Gifford, Gilbert Gifford & Hodgson, Prêtres élevés dans le séminaire de Reims s'étoient préoccupés de l'idée fanatique & extravagante que la Bulle de Pie V contre Elisabeth étoit dictée immédiatement par le Saint Esprit. Ils inspirèrent cette étrange opinion à Savage, Officier de l'armée Espagnole, déjà fameux par la fureur de son zèle & l'intrépidité de son courage. Ils lui persuaderent qu'il n'y avoit point de service aussi agréable à Dieu que celui d'ôter la vie à un hérétique excommunié. Savage brûlant de remporter la Couronne du martyre, s'obligea par un vœu solennel à tuer Elisabeth. Ballard, Prêtre qui faisoit le commerce, vint dans ce tems à Paris & sollicita Mendoze, Ambassadeur d'Espagne en France, de faire enforte qu'il y eût une descente en Angleterre pendant que les affaires de la ligue étoient en si bonne posture, & que ce royaume étoit dégarni par l'envoi qu'Elisabeth avoit fait de la plupart de ses meilleures troupes dans les Pays-Bas. Paget & les An-

20 Avril

1578.

glois exilés représenterent l'inutilité d'une pareille entreprise, à moins qu'Elisabeth ne fût immolée ou qu'on ne fût assuré d'être joint en abordant par un puissant parti du dedans. L'Ambassadeur promit des secours efficaces dès qu'on pourroit compter sur l'un ou l'autre de ces événements, & cependant Ballard fut renvoyé en Angleterre pour y renouveler ses intrigues.

15 Mai.

Il communiqua ses idées à Antoine Babington, jeune Gentilhomme du Derbyshire, fort opulent & doué de plusieurs qualités aimables, qui avoit contracté dans son séjour en France une liaison intime avec l'Archevêque de Glasgow qui le recommanda à la Reine d'Ecosse. Il pensa comme Puget, qu'avant de songer à une invasion, il falloit commencer par se défaire d'Elisabeth. Ballard lui fit espérer que ce coup seroit bientôt frappé, & lui conta le vœu de Savage qui étoit dans ce moment à Londres où il attendoit l'occasion d'exécuter son projet ; mais Babington crut qu'on ne devoit pas s'en rapporter à un seul homme pour cette importante exécution, & il proposa de joindre cinq Gentilshommes déterminés à Savage dans une entre-

prise sur laquelle ils fondoient toutes leurs espérances. Il offrit de trouver des personnes de bonne volonté, sur l'honneur, le secret & le courage desquelles on pourroit compter en toute sûreté. Il s'ouvrit en conséquence à Edouard Windsor, Thomas, Salisbury, Charles Tilney, Chidioc Tichbourne, Robert Jage, Jean Travers, Robert Barnwell, Jean Charnock, Jean Jones & Robert Polly, tous Gentilshommes de bonnes familles, excepté Polly; & tous unis par les nœuds de l'amitié, resserrée plus fortement encore par celui du zèle de Religion qui leur fit admettre Polly dans leur société, parce qu'il affectoit un Fanatisme plus bruyant que tous les autres. Après diverses consultations, le plan de leurs opérations fut arrêté & chacun eut son rôle. Babington fut chargé de délivrer la Reine d'Ecosse. Salisbury & quelques autres devoient exciter plusieurs Comtés à prendre les armes. Le meurtre de la Reine, le point le plus important & le plus dangereux, échut à Tichbourne & à Savage avec quatre autres associés. Le Fanatisme des préjugés avoit tellement étouffé en eux les principes d'honneur & les

1586.

Juin.
Plan de la
conspiration.

1586.

sentimens d'humanité convenables à leur rang, qu'ils se portoient sans aucun scrupule & sans aucun regret à une action qui fait horreur, même aux plus scélérats des hommes, quand ils la commettent. Elle leur paroissoit au contraire aussi honorable qu'elle étoit désespérée; & pour en perpétuer la mémoire, ils firent peindre un tableau contenant les portraits de six assassins, avec celui de Babington dans le milieu, & avec une devise qui faisoit connoître qu'ils s'étoient associés pour quelque entreprise hasardeuse (a).

Elle est découverte par Walsingham.

Il paroît par cette preuve de la folle & imprudente vanité des conspirateurs, qu'ils regardoient presque comme une chose impossible que leur complôt fût découvert; qu'ils ne se méfioient nulle-

(a) Walsingham fit voir ce tableau à la Reine qui n'y reconnut que Maxwell. Elle conserva cependant si bien l'idée de leurs visages, que se promenant peu de tems après dans son jardin & ayant aperçu Barnwell, elle le regarda fixement, & dit à son Capitaine des Gardes: « Ne suis-je pas bien gardée? Il n'y a pas » un seul homme armé auprès de moi ». On trouve cette Note tirée de Rapin Thoiras, dans le troisième vol. de la Traduction, pag. 230. On y voit d'abord les noms des six assassins, & parmi eux celui de Babington, ce qui ne s'accorde point avec ce que dit ici M. Robertson. Le propos d'Elisabeth ne prouve point qu'elle ait reconnu Barnwell, car elle pouvoit le tenir également à la rencontre de tout autre homme qui auroit eu mauvaise mine.

ment de la fidélité de leurs compagnons, & qu'ils croyoient le succès infaillible. Mais tandis qu'ils s'imaginoient être enveloppés dans un profond & impénétrable secret, ils ne faisoient pas un pas que Walsingham ne le sçût à point nommé. Polly étoit un de ses espions & n'avoit lié la partie avec les conspirateurs que pour les trahir. Gilbert Gifford qu'on avoit envoyé en Angleterre pour accélérer l'affaire, fut aussi gagné par Walsingham & lui donna connoissance de tout. Ce Ministre vigilant fit aussi-tôt part à Elisabeth de ce qu'il avoit découvert, & sans en parler à aucun autre Membre du Conseil, ils convinrent que pour être mieux instruits du complot ils attendroient qu'il prît forme & qu'ils le laisseroient mûrir jusqu'au point où il seroit tout près de son exécution.

Cependant Elisabeth crut qu'il seroit dangereux & criminel d'exposer sa vie & de tenter la providence plus long-tems. Ballard, le premier moteur de la conspiration fut arrêté. Ses associés, déconcertés & frappés d'étonnement, chercherent à échapper par la fuite; mais en peu de jours, tous, excepté Windsor, furent pris en diffé-

1586.

20 Septemb.

Marie accusée de complicité dans la conspiration.

rens endroits du Royaume & envoyés à la tour. Ils n'eurent point ce courage ferme & déterminé qui convenoit au rôle d'assassins qu'ils avoient pris. Cédant à la crainte ou à l'espérance, ils découvrirent tout ce qu'ils savoient. L'indignation du peuple & son impatience de voir tirer vengeance d'un si abominable complot contre la vie de sa souveraine hâta leur jugement, & ils souffrirent tous l'espece de mort qui étoit dûe à leur régicide.

Il n'y avoit rien jusques-là que de prudent & de louable dans la conduite d'Elisabeth, & on ne pouvoit l'accuser de violer aucune loi de l'humanité, ni de prendre des précautions qui ne fussent pas nécessaires pour sa propre sûreté; mais tout se termina par une scène tragique dont la postérité portera un jugement bien différent.

Le zèle fanatique de quelques jeunes téméraires suffisoit pour expliquer les étranges & mauvais desseins des conspirateurs. Mais ce n'étoit pas sous ce point de vue qu'Elisabeth & ses Ministres vouloient faire envisager leur crime; ils représenterent Babington & ses associés comme des instrumens employés par la Reine d'Ecosse, le

véritable, quoique secret, auteur de toutes les entreprises contre la vie d'Elisabeth & la paix des deux Royaumes. pour appuyer cette accusation, ils produisirent des lettres qu'ils lui attribuoient. Ils publioient qu'elles leurs étoient parvenues par une voie mystérieuse & fort singulière. Gifford à son retour en Angleterre, avoit été chargé, disoient-ils, de lettres pour Marie; mais comme on vouloit éprouver sa fidélité ou son adresse, on ne lui avoit donné d'abord que des papiers blancs pliés & cachetés en forme de lettres; ces paquets ayant été rendus sûrement, on l'employa alors sans aucune méfiance. Walsingham qui avoit trouvé le moyen de gagner Gifford, lui donna permission de continuer sa correspondance, & il fut enjoint à Paulet de fermer les yeux sur sa conduite. Gifford corrompit un marchand dans le voisinage de Chartley où Marie avoit été transférée. Ce marchand mettoit les lettres dans un trou de la muraille du château, bouché avec une pierre qu'on pouvoit déranger, & c'étoit là que la Reine les prenoit & qu'elle portoit ses réponses. Toutes ces lettres étoient remises à Walsingham qui les ouvroit,

1586.

les déchiffoit, les recachetoit si adroitement qu'on ne pouvoit pas s'en apercevoir, après quoi il les renvoyoit à leur destination. On s'étoit procuré par cet artifice deux lettres à Babington avec plusieurs autres à Mendoza, Puget, Englefield & aux Anglois fugitifs. On ajoutoit que dans ces lettres Marie approuvoit la conspiration, & même l'assassinat; qu'elle leur recommandoit d'agir avec la plus grande circonspection, & de ne point prendre les armes que les troupes auxiliaires étrangères ne fussent prêtes à les joindre, qu'elle leur parloit avec éloge du Comte d'Arundel, de ses freres & du jeune Comte de Northumberland, comme de gens propres à conduire l'entreprise & à lui donner de la réputation; qu'elle leur conseilloit d'exciter en même-tems, s'il étoit possible, quelque soulèvement en Irlande; mais qu'elle les prioit surtout de concerter avec soin les moyens de la mettre en liberté, & qu'elle leur suggéroit divers expédients pour cela.

Indignation
que les An-
glois en con-
çoivent con-
tre elle.

Toutes ces circonstances furent publiées au jugement des accusés; & la Nation étant entraînée par la terreur qu'avoit imprimée l'association & qu'avoit augmentée ce dernier danger, elles

furent crues sans hésitation ni examen & répandirent une alarme générale. On connoissoit le zèle de Marie pour sa Religion ; & ce siècle ne fournissoit que trop d'exemples de l'esprit violent & sanguinaire qu'il étoit capable d'inspirer. Depuis plusieurs années toutes les cabales contre la paix du Royaume s'étoient faites en son nom : « Il paroît » donc évidemment, disoient les Anglois, que la sûreté d'une Reine est incompatible avec celle de l'autre. » Par quelle raison, ajoutoient-ils, sa crisferoit-on la tranquillité de l'Angleterre à la conservation d'une Etrangere ? Pourquoi laisser une vie si chere à la Nation, exposée aux attentats multipliés d'une rivale forcenée ? Le cas prévu dans l'association est arrivé ; la personne sacrée de notre Souveraine a été menacée ; pourquoi le peuple offensé n'exerceroit-il pas la juste vengeance dont il a fait un vœu ? »

Rien ne pouvoit plaire davantage à Elifabeth & à ses Ministres que ces sentimens. Ils les avoient eux-mêmes répandu dans le peuple, & ils leur servoient alors d'apologie & de motif pour en venir contre la Reine d'Ecosse à ces

1586.

Elifabeth se détermine à en venir avec elle aux dernières extrémités.

1586.

extrémités qu'ils méditoient depuis long-tems. Plus Elisabeth accumuloit les injures sur Marie, plus elle craignoit & haïssoit cette malheureuse Reine; de sorte qu'à la fin elle se persuada que sa vie ne seroit en sûreté que par la mort de sa rivale. Burleigh & Walsingham avoient secondé avec tant de zèle toutes ses vues par rapport aux affaires d'Ecosse, & ils avoient agi contre Marie avec si peu de ménagement qu'ils avoient sujet d'appréhender les plus violens effets de son ressentiment, si elle montoit jamais sur le Trône d'Angleterre; & en confirmant leur maîtresse dans les sentimens de frayeur & d'aversion qu'elle avoit pour sa rivale, ils s'efforçoient de prévenir un événement qui leur eût été funeste.

Ses domestiques, ses papiers, &c. sont saisis.

Cependant Marie étoit gardée avec une vigilance extraordinaire, & on prenoit grand soin qu'elle ignorât la découverte de la conspiration. Le Chevalier Thomas Gorges fut à la fin envoyé de la Cour pour l'en instruire, aussi-bien que de l'imputation dont on la chargeoit d'avoir trempé dans ce crime. Gorges s'acquitta de sa commission au moment où elle venoit de monter à cheval pour faire un tour

avec ses gardiens. Frappée d'étonnement elle voulut rentrer dans son appartement, mais on s'y opposa, & pendant son absence on força la porte de son cabinet, on saisit sa cassette & ses papiers qui furent cachetés & envoyés à la Cour. Ses principaux domestiques furent arrêtés & mis entre les mains de différentes personnes. Navé & Curle ses deux Secrétaires, l'un natif de France & l'autre d'Ecosse, furent envoyés prisonniers à Londres. On prit tout l'argent qu'on lui trouva, & qui se montoit à un peu plus de deux mille livres sterling, & après l'avoir conduite pendant quelques jours, de maison en maison, chez des Gentilshommes, on la transféra enfin à Fotheringay, château fort dans le Comté de Northampton.

Il n'y avoit plus de nouvelles preuves à rechercher contre Marie, & il ne restoit qu'à décider de son sort. Il semble qu'à cet égard Elisabeth & les Ministres à qui elle donnoit sa principale confiance avoient déjà pris leur parti; mais les autres Membres du Conseil étoient encore partagés d'opinions. Quelques uns croyoient qu'il suffisoit de renvoyer les domestiques de Marie, & de la tenir si resserrée qu'il

Elisabeth
délibère sur la
manière de
procéder contre elle.

1586.

lui fût impossible d'être en relation avec les ennemis du Royaume ; que sa constitution étant fort affoiblie par la longueur de sa détention , & son courage trop abbattu par tous les chagrins qu'elle avoit effuyés pour supporter long-tems ce surcroît de malheur , la Reine & la Nation seroient bientôt délivrées de toutes leurs craintes : mais quoiqu'il fût aisé de s'assurer de la personne de Marie & de ses actions , il n'étoit pas possible de diminuer le respect que les Catholiques Romains avoient pour son nom , ni d'étouffer leur compassion pour ses souffrances ; or , disoit-on , tant que ces sentimens dureront l'on ne sera jamais à l'abri de la part de ceux qui voudront la délivrer , des soulevemens & invasions qui ne deviendront que plus dangereux & plus fréquens. Cette raison fit rejeter l'expédient proposé.

Et conclut
à lui faire ju-
ridiquement
son procès.

On décida que la meilleure méthode étoit de procéder par un jugement public & légal , quoique ce fût celle qu'on pouvoit le moins justifier par des exemples. On trouva même que c'étoit mettre dans cette affaire une apparence de justice avec un air de dignité. En vain eût-on fouillé dans les anciens régistres pour y trouver un Statut ou

un exemple qui autorisât une chose aussi extraordinaire que celle de faire le procès à un Prince étranger qui n'étoit point entré dans le Royaume en armes, & qui au contraire y étoit venu chercher un asyle. Aussi ne s'appuyait-on que sur l'acte du dernier Parlement, & cette application manifesta plus visiblement l'intention de ceux qui avoient fait cette Loi sévère.

Elisabeth voulut que la pompe & la solennité de ce jugement répondissent à la dignité de l'accusée. Elle nomma par une commission du grand Sceau quarante personnes des plus illustres du Royaume, par leur naissance & leurs dignités, & y joignit cinq Juges pour entendre & décider cette grande cause. Les gens de Loix éleverent bien des difficultés sur le titre qu'on donneroit à Marie, & s'occupoient ainsi des vaines formes de la Justice, tandis qu'ils en violeient les regles les plus essentielles. Ils convinrent à la fin qu'elle seroit appelée « Marie, fille & héritière de Jacques V dernier Roi d'Ecosse, appelée communément Reine d'Ecosse & Douairiere de France ».

Après toutes les indignités que Marie venoit de souffrir, elle ne pouvoit

1586.

plus douter que sa perte ne fût résolue. Elle s'attendoit à chaque moment à finir ses jours par le poison ou par quelque autre de ces voies secrètes dont on se sert communément avec les Princes qui sont en captivité. Et de peur que la malice de ses ennemis ne cherchât à noircir sa réputation en même-tems qu'ils lui ôteroient la vie, elle écrivit au Duc de Guise pour se justifier de la maniere la plus forte sur l'imputation d'avoir encouragé la conspiration de l'assassinat ou d'en être complice. Elle n'avoit point entendu parler dans le fond de sa prison de l'étrange résolution de lui faire son procès publiquement, & l'idée d'un traitement si inoui & si contraire à la Majesté Royale ne lui étoit pas venue dans l'esprit.

On procede
au jugement
à Fotherin-
gay.

Le 11 Octobre, les Commissaires nommés par Elisabeth arriverent à Fotheringay; le lendemain matin, ils remirent une lettre d'elle à Marie, dans laquelle après les reproches les plus amers & les accusations les plus odieuses, elle l'informoit que la considération de sa propre sûreté la mettoit enfin dans la nécessité de rechercher publiquement sa conduite, & qu'ainsi elle la sommoit, attendu qu'elle vivoit de-

puis si long-tems sous la protection des Loix Angloises, de se soumettre à l'examen que ces Loix prescrivoient par rapport à ses crimes. Marie, quoique surprise, ne fut point émue du danger & n'oublia point sa propre dignité. Elle protesta de la maniere la plus-solemnelle qu'elle étoit innocente du crime dont on l'accusoit, & qu'elle n'avoit prêté son appui pour aucune entreprise contre la vie de la Reine d'Angleterre; mais en même-tems elle refusa de reconnoître la juridiction de ses Commissaires. » Je suis venue, dit-elle, dans le Royaume; comme Souveraine indépendante, pour implorer l'assistance de la Reine & non pour me soumettre à son autorité. Mes malheurs passés ne m'ont point assez abattu le courage, & le danger présent ne m'inspire pas assez de frayeur pour que je m'abaisse à quelque chose d'indigne de la Majesté Royale, ou de déshonorant pour les ancêtres dont je descens, & pour le fils à qui je laisserai mon Trône. S'il faut que ma conduite soit examinée; il n'y a que des Princes qui puissent être mes Pairs. Quelque distinguée que soit la naissance des Sujets de l'Angleterre,

Marie refuse d'abord de se défendre.

2581.

» ils font d'un rang inférieur au mien.
 » Depuis mon arrivée en Angleterre
 » j'y ai toujours été retenue comme
 » prisonnière. Ses Loix ne m'ont jamais
 » protégée, on ne peut qu'en abuser
 » aujourd'hui pour m'ôter la vie ».

Les Commissaires employerent les raisons & les prieres pour vaincre la résolution de Marie. De là ils passerent aux menaces de la jûger selon les formes de la loi, & de la condamner par coutumace, comme ne voulant pas se défendre. Cependant elle persista deux jours à récuser leur juridiction. Halton, Vice-Chambellan, lui fit enfin un argument auquel elle se rendit. Il lui dit qu'en évitant un jugement elle faisoit tort à sa réputation & se privoit elle-même du seul moyen de mettre son innocence au grand jour. Il ajouta que rien ne seroit plus agréable pour eux & pour leur maîtresse que d'être convaincus par des preuves évidentes de l'injustice des accusations odieuses qu'on intentoit contre elle.

Elle y consent après.

Il n'est pas étonnant que des prétextes si plausibles en aient imposé à la Reine qui n'étoit pas sur ses gardes ; ou que cette Princesse n'ayant aucun secours d'amis ni de conseils, n'ait

pas été capable de démêler & d'éluder les artifices des plus habiles Ministres d'Elisabeth. Dans une situation aussi triste & des circonstances à-peu-près pareilles, son petit fils Charles I fut inébranlable dans son refus de reconnoître la juridiction usurpée de la haute Cour de Justice, & sa conduite a été approuvée de la postérité comme saine à la dignité du Roi. Si Marie eut moins de fermeté, il faut l'attribuer au desir qu'elle avoit de se laver du crime dont on l'accusoit.

Lorsqu'elle parut devant ses Juges qui étoient assis dans la grande salle du Château, & qui la reçurent avec beaucoup de cérémonie, elle commença par protester que par sa condescendance à répondre aux accusations qui seroient articulées contre elle, elle n'entendoit point reconnoître la juridiction de la Cour, ni admettre la validité & la justice des actes par lesquels on prétendoit la juger.

24 Octobre.

Le Chancelier par une contre-protestation tâcha de défendre l'autorité de la Cour.

Ensuite le Procureur & sollicitateur de la Reine exposa les charges contre elle avec toutes les circonstances de la der-

Accusations
formées contre elle.

1586.

niere conspiration. L'on produisit des copies de ses lettres à Mendoza, Babington, Englefield & Puget, on lut les confessions de Babington, de Ballard, de Savage & des autres Conspirateurs, avec les déclarations de Navé & de Curle ses Secrétaires; le tout arrangé dans l'ordre le plus spécieux que pût y donner l'art des gens de loi, & relevé par toutes les couleurs que pût y ajouter leur éloquence.

Marie écouta leurs harrangues attentivement & sans émotion. Mais au nom du Comte d'Arundel, qui étoit enfermé dans la tour comme soupçonné d'avoir trempé dans la conspiration, elle partit de cette tendre & généreuse exclamation. » Hélas! combien cette noble » maison d'Howard a souffert pour » moi »!

3a^e défense.

Quand le Conseil d'Elisabeth eut fini, Marie se leva & commença sa défense avec autant de grandeur d'ame que de présence d'esprit. Elle déplora sa malheureuse situation. Elle se plaignit de ce qu'au bout de dix-neuf ans de captivité, pendant lesquels elle avoit souffert un traitement aussi cruel qu'injuste, elle se voyoit chargée d'une accusation qui ne tendoit pas seulement

à la dépouiller de son droit à la succession, & même à lui ôter la vie, mais encore à transmettre son nom couvert d'infamie dans les siècles à venir; de ce que sans égard aux droits sacrés des Souverains, on la soumettoit actuellement à des loix faites pour les particuliers; qu'on l'obligeoit, toute Reine qu'elle étoit, de comparoître devant un tribunal de sujets, & qu'à l'instar des criminels ordinaires, on exposoit son honneur aux langues pétulantes des gens de loi, capables de donner un mauvais sens à ses paroles & un mauvais tour à ses actions; & de ce que dans cet état même si déshonorant, on lui refusoit les privilèges qu'on avoit coutume d'accorder aux criminels, & qu'on la forçoit de se défendre elle-même, sans avoir ni un ami avec qui elle pût se consulter, ni l'aide d'un Conseil, ni l'usage de ses propres papiers.

Elle passa ensuite aux articles particuliers de l'accusation. Elle nia absolument avoir jamais eu de correspondance avec Babington; le nom de Ballard, dit-elle, ne lui étoit pas seulement connu. On ne produisoit que des copies de ses prétendues lettres,

1586.

quoiqu'il ne fallût rien moins que son écriture & sa signature pour la convaincre d'un crime si noir; on ne donnoit aucune preuve que les lettres lui eussent été remises, ni qu'il y eût des réponses faites par son ordre. Les confessions des misérables condamnés & exécutés pour une action si détestable étoient peu concluantes; la crainte ou l'espérance pouvoient leur avoir arraché plusieurs choses contraires à la vérité, & de si vils témoignages ne devoient pas entacher l'honneur d'une Reine: la déclaration de ses Secrétaires n'étoit pas plus décisive. Pour se laver eux-mêmes, ils pouvoient rejeter tout le blâme sur elle; mais ils ne pouvoient rien découvrir à son préjudice sans commencer par violer leur serment de fidélité; & leur parjure dans une occasion les rendoit indignes de foi dans toutes les autres. Les lettres à l'Ambassadeur d'Espagne ou n'étoient que des copies, ou ne contenoient rien qui ne fût parfaitement innocent. « Il est vrai, continua-t-elle, » que j'ai souvent fait pour recouvrer » ma liberté, les efforts naturels à toute » créature humaine; & convaincue par » une triste expérience de tant d'années

» que je l'attendrois vainement de la
» justice ou de la générosité de la Reine
» d'Angleterre, j'ai sollicité fréquem-
» ment les Princes étrangers ; & j'ai
» invité tous mes amis à employer tout
» leur crédit pour ma délivrance. J'ai
» tâché de même de procurer aux Ca-
» tholiques Anglois quelque adoucisse-
» ment de la rigueur avec laquelle
» ils sont traités aujourd'hui, & si je
» pouvois espérer que ma mort les ti-
» rât de l'oppression, je donnerois vo-
» lontiers ma vie pour eux. Je souhaite
» cependant imiter l'exemple d'Esther,
» & non celui de Judith ; & j'aimerois
» mieux intercéder pour mon peuple
» que de répandre le sang de la plus
» vile créature pour le sauver. J'ai sou-
» vent arrêté le zèle outré de mes
» partisans, lorsque la persécution sévère
» qu'ils essuyoient, ou l'indignation cau-
» sée par les injures inouïes que je
» recevois les portoient à des conseils
» violents. J'ai même averti la Reine
» des dangers auxquels cette dureté
» l'exposoit. Epuisée ; comme je le
» suis, par les chagrins & les souffrances,
» la perspective d'une Couronne n'est
» pas assez tentante pour l'acheter par
» la perte de mon âme. Je connois les

1486.

» sentiments de l'humanité, je fais les
 » devoirs de ma Religion, & j'abhorre
 » le détestable crime de l'assassinat,
 » comme également répugnant aux
 » uns & aux autres; & si jamais j'avois
 » consenti par mes paroles ou même
 » par la pensée à aucun attentat sur la
 » vie de la Reine d'Angleterre, bien
 » loin de vouloir me soustraire au ju-
 » gement des hommes, je n'oserois pas
 » même prier Dieu qu'il me fit mi-
 » séricorde ».

Marie se présenta deux jours diffé-
 rens devant ses Jugés, & dans toute
 sa conduite elle soutint le caractère
 magnanime d'une Reine tempérée par
 la douceur & la modestie d'une femme.

Sentence
 contre elle.

25 Octobre.

Les Commissaires, de l'ordre ex-
 près d'Elisabeth, s'ajournerent, sans
 prononcer de sentence, à la Chambre
 Etoilée à Westminster. Lorsqu'ils y
 furent assemblés, Navé & Curle furent
 amenés devant la Cour, & confirmèrent
 leur première déclaration par serment;
 & après avoir revu tout le procès, les
 Commissaires déclarerent unanimement
 Marie atteinte » d'être complice dans
 » la conspiration de Babington, & d'a-
 » voir imaginé diverses choses tendan-
 » tes au détriment, à la mort & des-
 truction

» truction d'Elisabeth, contre les ter-
 » mes exprès du Statut fait pour la
 » sûreté de la vie de la Reine «.

1586.

Il n'est pas facile de déterminer ce qui doit le plus frapper & révolter, ou l'injustice qu'il y avoit à ordonner ce jugement, ou l'irrégularité dans la manière dont il fut conduit. De quel droit Elisabeth prétendoit-elle avoir autorité sur une Reine indépendante ? Marie étoit-elle obligée de se conformer aux loix d'un Royaume étranger ? Comment les sujets d'un autre Prince pouvoient ils être ses Juges ? Ou si on faisoit tant que de permettre une pareille insulte à la Royauté, les formes ordinaires de la Justice ne devoient-elles pas du moins être observées ? Si le témoignage de Babington & de ses associés étoit si clair, pourquoi Elisabeth ne les laissa-t-elle pas vivre encore quelques semaines pour les confronter avec Marie & la confondre par une pleine conviction de son crime ? Navé & Curle étoient tous deux en vie. Pourquoi ne parurent-ils point à Fortheringay ? Pourquoi les fit-on venir à la Chambre Etoilée où Marie n'étoit pas pour entendre leur déposition ? Ces preuves suspectes suffisoient-elles pour

Irrégularités dans le jugement.

15^e6.

condamner une Reine ? Les plus vils criminels même, auroient-ils dû être jugés coupables sur des indices aussi foibles & aussi peu concluans ?

Mais ce n'est pas sur les preuves produites au procès que la sentence de Marie fut fondée ; elles servirent de prétexte pour justifier le parti violent pris par Elisabeth & ses Ministres, & dont la véritable cause étoit la jalousie & la crainte. La Nation aveuglée par son ressentiment contre Marie, & jalouse de mettre la vie de sa Souveraine à couvert de tout danger, ne s'aperçut point des irrégularités de la procédure ni du vice des preuves ; & elle se contenta de soupçons & de probabilités, comme si c'eût été des démonstrations irréfragables.

Le Parle-
ment confir-
me la sen-
tence.

Peu de jours après la sentence prononcée contre Marie, le Parlement t ses séances. On pouvoit s'attendre à trouver dans cette illustre assemblée plus de modération & de discernement que dans le peuple. Cependant deux Chambres se laisserent également gouverner par les préjugés & les passions populaires ; & les mêmes excès d'enthousiasme & de craintes qui dominoient éclatèrent dans toute

leur conduite. Elles entrèrent d'abord avec impatience dans l'examen de la conspiration, & des dangers qui menaçoient la vie de la Reine & la paix du Royaume. Tous les papiers qui avoient été produits à Fortheringay furent mis sous leurs yeux ; & après beaucoup de sanglantes invectives contre la Reine d'Ecosse, elles ratifierent tout d'une voix la procédure des Commissaires & déclarerent la sentence juste & bien fondée. Elles ne s'en-tinrent pas là, Elles présenterent conjointement une adresse à la Reine, lui demandant en grace, comme chose qui intéressoit sa propre sûreté, la conservation de la Religion Protestante, le bonheur & les vœux de son peuple, de publier la sentence, & d'infliger à une rivale non moins incorrigible que dangereuse, la punition qu'elle méritoit par tant de crimes. Cette requête dictée par des frayeurs si indignes de cette grande assemblée, fut motivée par des raisons plus indignes encore, puisqu'elles n'étoient point fondées sur la justice. La plus rigoureuse détention, prétendoient-ils, ne pouvoit arrêter l'esprit intrigant de Marie; une longue expérience avoit appris que son adresse étoit au-dessus

Et en de-
mande l'exé-
cution.

& sans lui ôter le pouvoir d'épargner sa rivale, elle la mettoit en droit de la punir sans courir le risque d'être blâmée. Le premier parti faisoit honneur à sa clémence; le second, quelque rigoureux qu'il fût, pouvoit paroître plutôt un consentement extorqué par les sollicitations de son peuple, qu'un effet de sa propre inclination. Cependant sa réponse fut, selon le style qui lui étoit familier, ambiguë & pleine de faux fuyans, sous l'apparence de la candeur & de la franchise; elle contenoit de grandes protestations d'amour pour son peuple, telles qu'il en falloit pour le rendre encore plus fidele, des plaintes de l'ingratitude de Marie, propres à exciter l'indignation, & des insinuations sur le danger auquel sa vie étoit exposée, qui ne pouvoient manquer de tenir ses sujets en allarme. Elle les prioit à la fin de lui sauver l'infamie de livrer une Reine, sa plus proche parente, au supplice, & de considérer s'il n'étoit pas encore possible de pourvoir à la sûreté publique, sans l'obliger à tremper ses mains dans le Sang royal.

On prit très-bien le vrai sens de cette réponse. Les Lords & les Communes renouvellerent leur première requête

1586.

avec une importunité qu'on avoit prévue, & dont on étoit bien éloigné de s'offenser. Elisabeth ne répondit pas plus clairement, & voyant ses démarches ainsi autorisées par une sanction publique, elle n'avoit plus de raison de prolonger cette scene de dissimulation; il y avoit même quelque danger que les difficultés feintes qu'elle opposoit ne fussent à la fin regardées comme réelles. C'est pourquoi elle ajourna le Parlement & se réserva de disposer seule du sort de sa rivale.

La France
s'intéresse foiblement en
faveur de Marie.

Tous les Princes de l'Europe voyoient ces procédés contre Marie avec étonnement & avec indignation. Henri III, lui-même, malgré son aversion connue pour la maison de Guise, fut obligé d'intercéder pour elle & de se montrer le défenseur des droits communs à tous les Rois. L'Aubespine, son Ambassadeur ordinaire, & Bellievre envoyé à Londres pour quelque commission extraordinaire, plaiderent pour Marie, en apparence avec beaucoup de chaleur. Ils se servirent de tous les argumens que suggere naturellement cette cause. Ils intéressèrent la justice, la générosité, l'humanité d'Elisabeth; ils eurent même recours aux reproches & aux menaces;

mais elle resta sourde & inexorable; & ayant eu quelque avis de l'indifférence réelle de Henri sur le sort de la Reine d'Ecosse, connoissant d'ailleurs l'antipathie de ce Prince pour toute la race des Guises, elle se tint pour assurée, que quoique la France parlât fort haut, ses remontrances ne seroient suivies d'aucun ressentiment violent.

• Elle n'eut pas plus d'égard pour les sollicitations du Roi d'Ecosse; qui étant faites avec plus de sincérité, méritoient plus d'attention. Quoique ses Commissaires eussent eu grand soin de ménager Jacques, en publiant une déclaration, portant que la sentence contre Marie ne dérogeoit en aucune façon, ni à son honneur, ni au titre qu'il possédoit auparavant; il envisagea les indignités que sa mere avoit souffertes avec les sentimens d'un fils & d'un Roi. La fierté de la nation Ecossoise fut révoltée de l'outrage fait au sang de ses Monarques, & Jacques fut engagé par ses sujets à faire les plus grands efforts pour prévenir ou venger l'honneur de la Reine.

A peine pouvoit-il se persuader d'abord qu'Elisabeth osât risquer une action sans exemple, qui tendoit si visiblement à rendre les personnes des Princes

Jacques tâ-
che de sauver
la vie de sa
mere.

1586.

moins sacrées aux yeux du peuple, & qui dégradoit la dignité Royale dont elle avoit été autrefois extraordinairement jalouse: mais dès que les étranges mesures qu'elle prit eurent découvert son intention, Jacques dépêcha à Londres Guillaume Keith, qui avec Douglas, son Ambassadeur ordinaire, représenta dans les termes les plus forts l'injure faite à une Reine indépendante, en la soumettant à être jugée comme une personne privée, & par des loix auxquelles elle ne devoit aucune obéissance; & ils supplierent Elisabeth de ne pas mettre le comble à cet affront, en souffrant qu'une sentence injuste en elle-même, & déshonorante pour le Roi d'Ecosse, fût mise en exécution.

Elisabeth ne faisant aucune réponse à ces remontrances, Jacques lui écrivit en termes très amers pour lui reprocher sa conduite. Il alla jusqu'à la menacer de renoncer à son amitié, & d'agir comme il convenoit à un fils que l'honneur & le devoir appelloit à venger sa mere. Il assembla en même tems les Nobles qui promirent de le soutenir dans une si bonne cause. Il nomma des Ambassadeurs en France, en Espagne & en Dannemark, pour implorer l'assis-

tance de ces Cours, & prit d'autres mesures pour exécuter ses menaces avec vigueur. Le ton de hauteur qui régnoit dans cette lettre, mit Elisabeth en si grande colere, qu'elle étoit prête à renvoyer ses Ambassadeurs sans réponse. Mais les préparatifs de Jacques allarmoient & embarrassoient les Ministres, & à leur priere elle répondit d'une maniere honnête, mais vague, & qui ne l'engageoit point, promettant d'écouter de la part du Roi toutes les ouvertures qui tendroient à sauver sa mere, & de suspendre l'exécution de la sentence jusqu'à ce qu'il eût envoyé de nouveaux Ambassadeurs.

Cependant elle ordonna que la sentence contre Marie fût publiée, n'oubliant pas d'informer le peuple qu'elle ne le faisoit que parce qu'elle y étoit forcée par les instances réitérées des deux Chambres du Parlement. Elle dépêcha en même-tems le Lord Buckhurst & Beale pour instruire Marie de la sentence, lui apprendre avec quelle importunité la Nation en demandoit l'exécution, & lui dire que quoiqu'elle eût jusques-là résisté à ces sollicitations, elle lui conseilloit de se préparer à un événement qui pouvoit devenir nécessaire

6 Décembre
La Sentence
contre Marie
publiée.

1586.

pour la sûreté de la Religion Protestante, aussi bien que pour mettre en repos les esprits du peuple. Marie reçut ce message, non-seulement sans témoigner aucune frayeur, mais avec les marques d'une joie triomphante. » Il » n'est pas surprenant, dit elle, que » les Anglois soient altérés du sang d'une » Princesse étrangère, eux qui ont souvent fait violence à leurs Monarques. » Mais après tant de souffrances, je reçois la mort comme une délivrance. » Je triomphe de penser que ma vie est » regardée comme importante à la Religion Catholique, & je mourrai volontiers martyr de ma Foi «.

On la traite
avec la dernière
rigueur.

Après la publication de la sentence, Marie fut dépouillée des marques de royauté qui lui restoient. Le dais de parade fut ôté de son appartement. Paulet entroît dans sa chambre & approchoit de sa personne sans cérémonie, & paroïssoit même couvert en sa présence. Choquée de ces indignités, & offensée de cette familiarité grossière à laquelle elle n'étoit point accoutumée, Marie se plaignit encore une fois à Elisabeth, & pour dernière requête, elle la pria en même tems de permettre que ses serviteurs emportassent son corps

en France, pour y être mis en terre Sainte parmi ses ancêtres, que quelques-uns de ses domestiques fussent présents à sa mort, pour entendre la déclaration qu'elle feroit de son innocence, & de son ferme attachement à la foi Catholique; que tous ses serviteurs eussent la liberté de quitter le Royaume & de jouir de quelques petits legs qu'elle leur faisoit en témoignage de son affection, & que cependant son Aumonier ou quelqu'autre Prêtre Catholique la suivît & l'assistât pour se préparer au passage de l'éternité. Elle la conjuroit au nom de Jesus-Christ, par l'ame & la mémoire d'Henri VII, leur ancêtre commun, par les liens de consanguinité qui les unissoient, & par la dignité royale dont elles étoient toutes deux revêtues, de lui accorder ces graces, & d'avoir la bonté de l'en certifier par une lettre de sa propre main. On ne fait si cette lettre fut remise à Elisabeth. On n'y fit point de réponse, & on n'eut aucun égard à ces demandes. On lui offrit un Evêque ou un Doyen Protestant pour l'assister, elle les rejetta, & sans aucun Ecclésiastique pour diriger ses dévotions, elle se prépara elle-même avec une grande tranquillité aux ap-

1587.

Jacques re-
nouvelle ses
sollicitations
pour elle.

proches d'une mort qu'elle ne croyoit pas fort éloignée.

Jacques, sans perdre un moment, envoya de nouveaux Ambassadeurs à Londres. C'étoit le maître de Cray avec le Chevalier Robert Melvil. Pour écarter les craintes d'Elisabeth, leurs offres furent que leur maître s'obligerait à ce qu'il n'y eût plus d'entreprise du consentement de Marie, contre la personne de la Reine d'Angleterre & la paix de son Royaume ; & que pour garantir sa fidélité à tenir cet engagement, il donneroit en ôtage les plus considérables de la noblesse Ecoissoise. Que si cela ne suffisoit pas, Marie résigneroit tous ses droits & prétentions à son fils, dont on n'avoit pas à craindre qu'il fût aucun tort, ni à la Religion Protestante ni à la personne d'Elisabeth. La première proposition fut rejetée par Elisabeth comme peu sûre, & la seconde comme dangereuse. Dans le cas du refus, les Ambassadeurs avoient ordre de hausser le ton. Melvil s'en acquitta fidelement & avec zèle. Mais Gray se conduisant avec sa perfidie ordinaire, trompa son maître qui s'en fioit à lui pour une négociation de cette importance, & trahit la Reine qu'il devoit travailler à sauver.

Il encouragea Elisabeth & la pressa d'exécuter la sentence contre sa rivale. Il lui répétoit souvent les vieux proverbes : » Les morts ne peuvent mordre ». Et quoiqu'il arrivât, il se chargea d'appaîser la colere du Roi, ou de prévenir au moins les mauvais effets de son ressentiment.

1587.

Cependant on voyoit dans Elisabeth tous les symptômes du trouble & de l'agitation la plus violente. Elle fuyoit la société. Souvent on la trouvoit dans une posture mélancolique & rêveuse, & répétant avec beaucoup d'emphase ces sentences prises dans des devises alors fort en vogue : *aut fer, aut fer; ne feriare, feri.* Souffre la mort ou donne là; frappe si tu ne veux être frappée. Il faut sans doute imputer une grande partie de cette inquiétude apparente à sa dissimulation. ^{Perplexité & dissimulation d'Elisabeth.} néanmoins il étoit impossible qu'une Princesse naturellement aussi expérimentée que l'étoit Elisabeth en vînt à une extrémité qui pouvoit exposer sa mémoire à l'infamie, & mettre sa vie & son Royaume en danger, sans réfléchir profondément & sans hésiter long-tems. Le peuple attendoit sa détermination impatiemment, & dans la peur que ses craintes ou son

1587.

zèle ne se ralentissent, on faisoit courir avec le plus grand soin des bruits de nouveaux dangers. L'Aubespine, Ambassadeur de France, fut taxé d'avoir suborné un assassin pour tuer la Reine. Quelques-uns répandirent que la flotte Espagnole étoit déjà au Havre de Milford : d'autres assuroient que le Duc de Guise avoit débarqué à Suffex avec une puissante armée. Un jour on publioit que les Comtés du Nord étoient en armes ; le lendemain, que les Ecoissois étoient entrés en Angleterre avec toutes leurs forces ; & on se disoit à l'oreille qu'il se formoit encore une conspiration pour se saisir de la Reine & mettre le feu à la Ville. La terreur panique devenoit tous les jours plus violente, & le peuple étonné & furieux, demandoit à grands cris l'exécution de la sentence contre Marie, comme la seule chose qui pût tranquilliser le Royaume.

L'ordre
pour l'excu-
tion de Marie
signé.

6 Février.

Elisabeth voyant ses sujets ainsi affectés, crut qu'elle pouvoit frapper sûrement le coup qu'elle méditoit depuis si long tems. Elle dit à Davison, un de ses Secrétaires d'Etat, de lui apporter l'ordre fatal ; & sa conduite en cette occasion montra clairement que ce n'est

point à l'humanité que nous devons attribuer les délais dont elle avoit usé jusques-là. Au moment même où elle signa l'ordre qui livroit une femme, une Reine & sa plus proche parente entre les mains du bourreau, elle fut capable de plaisanter. « Allez, dit-elle, à Davison, & dites à Walsingham ce que je viens de faire, quoique je craigne qu'il n'en meure de chagrin quand il l'apprendra ». Sa principale inquiétude étoit de savoir comment tirer parti des avantages qui résultoient de la mort de Marie, sans paroître avoir consenti à cette action infâme. Elle insinua souvent à Paulet & à Drury, aussi-bien qu'à d'autres Courtisans, qu'il étoit tems de faire voir la sincérité de leur zèle pour sa sûreté, & qu'elle s'attendoit qu'ils la tireroient de l'embarras où elle se trouvoit. Mais ils furent assez sages pour faire semblant de ne pas comprendre ce qu'elle disoit. Après même que l'ordre fut signé, elle fit écrire une lettre moins équivoque à Paulet, se plaignant de la nonchalance qu'il montrait en épargnant si long-tems la vie de son ennemi capital, & lui recommandant de se souvenir au moins qu'en qualité de sujet affectionné, il étoit de

son devoir de délivrer la Souveraine des craintes & des dangers continuels en abrégeant les jours de sa prisonnière. Paulet étoit sévère, dur & même brutal en s'acquittant de ce qu'il croyoit devoir faire en qualité de gardien de Marie; mais il étoit néanmoins homme d'honneur & de probité. Il rejetta la proposition avec dédain, & se plaignant à son tour, de ce qu'on l'avoit cru capable de jouer le rôle d'un assassin, il déclara que la Reine pouvoit disposer de sa vie selon son bon plaisir; mais qu'il ne souilleroit jamais son honneur, & qu'il ne laisseroit point à sa postérité une note éternelle d'infamie, en prêtant la main à cette atrocité. Cette réponse mit Elisabeth de très-mauvaise humeur; elle traita Paulet de *drôle*, de *délicat* & de *scrupuleux*, & proposa de se servir de Wingfield qui avoit le courage & la volonté nécessaires pour cette horrible commission. Mais Davison lui ayant remontré que cette voie n'étoit pas moins dangereuse que déshonorante, elle déclara de nouveau que son intention étoit que la sentence prononcée par les Commissaires fût exécutée suivant les loix; & comme elle avoit déjà signé l'ordre, elle recommanda qu'on ne lui parlât plus

de cette affaire: Les Membres du Conseil privé crurent être par là suffisamment autorisés pour aller en avant; & animés, à ce qu'ils prétendoient, par le zèle pour la sûreté de la Reine, ou, ce qui est plus vraisemblable, poussés par la crainte du danger qu'ils courroient eux-mêmes, si la Reine d'Ecosse avoit la vie sauve, ils s'assemblerent dans la Chambre du Conseil, & par une lettre qu'ils signèrent tous de leurs mains, ils chargerent les Comtes de Shrewsburg & de Kent, avec le haut Sheriff du Comté, d'être présens à l'exécution de la sentence.

1587.

Le Mardi 7 Février, les deux Comtes arriverent à Fortheringay, demandèrent à voir la Reine, lurent en sa présence l'ordre pour l'exécution, & lui dirent de se préparer à mourir le lendemain matin. Marie les écouta sans émotion; & faisant ensuite le signe de la Croix, au nom du Pere, & du Fils & du Saint Esprit, elle dit: » Une
 » ame qui murmure de ce que son corps
 » doit être frappé par la main du bour-
 » reau, n'est pas digne des joies du
 » Ciel; & quoique je ne m'attendisse
 » pas que la Reine d'Angleterre voulût
 » donner le premier exemple de violer

Conduite
de Marie à sa
mort.

1587.

» les droits d'une personne sacrée, d'un
» Prince Souverain; je me sou mets vo-
» lontiers au sort que m'envoye la Pro-
» vidence ». Mettant ensuite la main
sur une Bible qui se trouvoit par hasard
à ses côtés, elle protesta solennellement
qu'elle étoit innocente de la conspira-
tion de Babington; après quoi elle fit
les mêmes demandes qui étoient con-
tenues dans la lettre à Elisabeth; mais
on ne lui donna aucune réponse satis-
faisante. Elle insista particulièrement
pour qu'on permît à son Aumônier de
l'assister dans ses derniers momens, &
pour qu'elle pût jouir de la consolation
de ces pieuses institutions prescrites
par la Religion. Cette faveur même,
qu'on accorde aux plus vils criminels,
lui fut absolument refusée.

Durant cette conversation ses do-
mestiques étoient baignés de larmes,
& quoi qu'intimidés par la présence des
deux Comtes, ils avoient peine à étouf-
fer leurs sanglots. Mais dès que Kente
& Shrewsbury se furent retirés, ils
coururent à leur maîtresse & éclaterent
par les expressions les plus passionnées
de la tendresse & de la douleur. Marie
cependant ne conserva pas seulement
une parfaite tranquillité d'ame, elle

s'efforça encore de modérer l'excès de leur affliction, & se prosternant avec tous les gens autour d'elle, elle rendit grâces au Ciel de ce que la fin de ses souffrances étoit arrivée, & pria le Seigneur de la mettre en état de supporter avec décence & avec courage ce qui lui restoit encore à souffrir. La plus grande partie de la soirée fut employée à mettre ordre à ses affaires temporelles. Elle écrivit son testament de sa propre main. Son argent, ses bijoux, ses habits furent distribués à ses gens, selon leur rang & leur mérite. Elle écrivit une lettre au Roi de France, & une autre au Duc de Guise; toutes deux courtes, mais remplies de sentimens tendres & magnanimes; recommandant son ame à leurs prières & ses serviteurs affligés à leur protection. A souper elle mangea sobrement, selon sa coutume, & conversa non seulement avec aisance, mais avec de la gaieté. Elle but à la santé de chacun de ses serviteurs, & leur demanda pardon en cas qu'elle eût jamais manqué à quelque partie de ses devoirs envers eux. Elle se mit au lit à son heure ordinaire & dormit tranquillement pendant quelques heures.

nommé pour porter en Ecosse la
nouvelle d'un aussi triste événement,
Marie lui répondit : « Ne pleure pas,
» mon pauvre Melvil ; dans ce mo-
» ment il y a plutôt sujet de se ré-
» jouir. Tu verras aujourd'hui , Marie
» Stuart délivrée de toutes ses peines ;
» tu verras la fin de ses ennuyeuses souf-
» frances, après laquelle elle a soupiré
» si long-tems. Sois témoin que je meurs
» constante dans ma Religion , ferme
» dans ma fidélité à l'égard de l'Ecosse ,
» & toujours la même dans mon affec-
» tion pour la France. Recommande-
» moi à mon fils. Dis-lui que je n'ai
» rien fait qui puisse blesser son
» Royaume , son honneur ou ses droits.
» Et que Dieu veuille pardonner à tous
» ceux qui ont été injustement altérés
» de mon sang.

Elle obtint des deux Comtes , très-
difficilement & à force de prières, qu'il
fût permis à Melvil , à trois de ses
serviteurs & à deux de ses femmes, de
la suivre à l'échafaud. Il étoit dressé
dans la salle même de son jugement ,
peu élevé au-dessus du plancher , &
couvert de drap noir ainsi qu'une chaise,
un coussin & le bloc. Marie monta
gaiement les degrés, regarda tout cet

1587.

appareil de mort sans changer de visage, & ayant fait le signe de la croix, elle s'assit dans la chaise. Beal lut à haute voix l'ordre pour l'exécution. Elle l'écouta d'un air d'indifférence, comme si elle eût été occupée d'autre chose. Le Doyen de Péterboroug commença un discours pieux, conforme à sa condition présente, & offrit pour elle des prières au Ciel. Mais elle déclara qu'elle ne pouvoit en conscience entendre l'un ni se joindre aux autres; & se mettant à genoux elle récita une prière Latine. Quand le Doyen eut fini, elle recommanda à Dieu d'une voix intelligible, & en Anglois, l'état affligé de l'Eglise, & pria pour la prospérité de son fils, & pour la longue vie & le paisible regne d'Elisabeth. Elle déclara qu'elle n'espéroit de miséricorde que par la mort de Jesus-Christ, au pied de l'image duquel elle alloit répandre son sang avec joye; puis levant & baissant le crucifix, elle lui adressa ces paroles » ainsi que tes bras, ô Jesus! ont été étendues sur la croix, ainsi étends ta miséricorde pour me recevoir, & pardonne moi mes péchés ».

Elle se prépara ensuite à se mettre sur le billot en ôtant son voile & ses

habits de dessus , & un des bourreaux s'y prenant grossièrement pour l'aider, elle l'arrêta doucement & dit en souriant qu'elle n'étoit pas accoutumée à se deshabiller devant tant de monde, ni à se servir de pareils valets de chambre. Elle mit son col sur le billot avec un courage tranquille, mais intrépide; & tandis qu'un des bourreaux lui tenoit les mains, l'autre en deux coups lui coupa la tête, qui, sortant de sa coëffure, en tombant, découvrit ses cheveux déjà tout gris par une suite de ses peines & de ses chagrins. Le bourreau leva sa tête encore dégouttante de sang, & le Doyen s'écria : » périssent ainsi tous les ennemis d'Elisabeth ». A quoi le seul Comte de Kent répondit, *Amen*. Le reste des spectateurs demeura dans le silence, étant incapables d'autres sentimens que de ceux de la pitié & de l'admiration.

Telle fut la mort tragique de Marie, Reine d'Ecosse, après une vie de quarante quatre ans & deux mois, & presque dix-neuf ans de captivité. Les partis politiques formés dans son Royaume pendant son regne, ont toujours subsisté depuis sous différentes dénominations. La haine qui les ani-

1587.

moit dans l'origine s'est transmise aux siècles suivans, & leurs préjugés & leur fureur se sont perpétués & même augmentés. Nous chercherions vainement son vrai caractère parmi les Historiens qui ont vécu sous l'empire de ces passions, & dont les uns lui ont attribué toutes les vertus & toutes les qualités aimables, tandis que les autres l'ont chargée de tous les vices dont le cœur humain est capable. Elle ne méritoit ni les éloges outrés des premiers, ni la censure indiscrete des derniers.

Son caractère.

A tous les charmes de la beauté & à toute l'élégance de la forme extérieure, elle joignoit toutes les perfections qui en rendent l'impression irrésistible. Polie, affable, insinuante, vive & capable de parler & d'écrire avec autant d'aisance que de dignité. Prompte cependant, & emportée dans tous ses attachements, par ce que son cœur étoit plein de feu & sans méfiance. Ne pouvant souffrir patiemment la contradiction, parce qu'elle étoit accoutumée à se voir traitée en Reine dès son enfance. Sachant quelquefois recourir à la dissimulation, qui, dans la Cour où elle avoit reçu son éducation,

éducation, passoit pour un des talens nécessaires dans l'art de gouverner. Ne haïssant pas d'être flattée, & n'ignorant pas ce plaisir, avec lequel presque toutes les femmes voyent la puissance de leur beauté. Née avec les qualités que nous aimons, & non avec celles que nous admirons, elle fut plutôt une femme agréable qu'une illustre Reine. La vivacité de son esprit, qui n'étoit pas suffisamment tempérée par un jugement solide, la chaleur de son cœur, qui ne se contient pas toujours dans de justes bornes, l'entraînent à des fautes & à des crimes. Dire qu'elle fut toujours malheureuse, ce n'est pas rendre raison de cette longue suite de calamités qui fondirent sur elle presque sans interruption; il faut ajouter qu'elle fut souvent imprudente. Sa passion pour Darnly fut excessive, & celle d'une jeunesse inconsidérée; & lorsqu'on la vit se porter à des sentimens bien opposés, ce fut l'effet naturel de son amour mal récompensé; de l'ingratitude, de l'insolence & de la brutalité de son mari. Cependant ni ses raisons, ni l'adresse artificieuse de Bothwell, ni les services importans qu'il lui rendit, ne

peuvent justifier son attachement pour ce dernier. Les mœurs même de ce siècle, toutes licentieuses qu'elles étoient, ne peuvent diminuer l'horreur avec laquelle nous regardons cette scène tragique & infâme qui en fut la suite. L'humanité tirera un voile sur cette partie du tableau : peut-être même engagera-t-elle certaines personnes à imputer ces actions à sa situation, plutôt qu'à ses dispositions naturelles, & à regretter le malheur de l'une, plutôt qu'à en rejeter l'horreur sur la perversité des autres. Les souffrances de Marie surpassent par leur grandeur & leur durée, ces infortunes tragiques inventées par l'imagination, pour exciter la douleur & la compassion ; & lorsque nous les parcourons, nous sommes portés à oublier ses faiblesses ; ses fautes nous causent moins d'indignation, & nous nous félicitons de pleurer sur son sort, comme si nos larmes étoient répandues pour une personne dont la vertu eût été irréprochable.

Pour ce qui regarde l'extérieur de sa personne, circonstance qui ne doit point être omise dans l'histoire du regne d'une femme, tous les auteurs

s'accordent à lui attribuer les plus beaux traits & la taille la plus élégante dont la forme humaine soit susceptible. Ses cheveux étoient noirs, quoique, selon la mode de son siècle, elle en portât souvent des touffes artificielles de différentes couleurs. Sa stature étoit de la grandeur qui s'élève à la taille majestueuse. Elle dançoit, marchoit, montoit à cheval avec une grace égale; son goût pour la musique étoit juste, & elle chantoit & jouoit du luth avec une habileté peu commune. Vers la fin de sa vie elle commençoit à devenir grasse; la longueur de sa prison, & le froid des maisons où elle fut enfermée, lui donnerent un rhumatisme qui lui ôta l'usage de ses jambes. Jamais homme ne la vit, dit Brantome, sans admiration & sans amour; & jamais personne ne lira son histoire sans douleur.

On ne souffrit pas qu'aucune de ses femmes approchât de son corps mort, qui fut porté dans une chambre voisine du lieu de l'exécution, & y resta couvert d'une étoffe grossière qui étoit un tapis de billard. Le bloc, l'échafaut, les tabliers des exécuteurs, & tout ce qui étoit teint de son sang,

* 87.

fut réduit en cendres. Peu de tems après Elisabeth ordonna que son corps fût enterré dans la Cathédrale de Péterborough avec une magnificence royale. Mais ce fut en vain qu'elle employa cet artifice. L'appareil de ces funérailles pompeuses n'effaça point la mémoire des outrages qui avoient mis Marie dans le tombeau. Jacques, immédiatement après son avènement au Trône d'Angleterre, fit transférer le corps à l'Abbaye de Westminster pour y être déposé parmi les Monarques d'Angleterre.

Elisabeth affectée de regretter la mort de Marie.

Elisabeth affecta les plus violentes émotions de surprise & de douleur, quand elle apprit la mort de Marie. Les soupirs, les larmes, les lamentations, le deuil, tout fut employé pour étaler la grandeur & la réalité de son affliction. On peut voir à chaque époque des procédés d'Elisabeth contre la Reine d'Écosse, des marques évidentes d'une dissimulation pareille. La commission pour faire publiquement le procès à Marie, lui fut extorquée en apparence par les instances de son Conseil privé. Elle différa de publier la sentence contre-elle, jusqu'à ce qu'elle eût été sollicitée deux fois par les deux

Chambres du Parlement. Elle parut signer de même avec répugnance, l'ordre pour l'exécution. Il restoit à donner la scène de fourberie la plus hardie & la plus solemnelle, qui étoit de vouloir persuader au monde que Marie avoit été mise à mort à son insçu & contre sa volonté. C'est ce qu'elle entreprit, & Davison, qui ne soupçonnoit ni son intention, ni le danger qui le menaçoit, fut l'instrument & la victime de la duplicité de cette Reine célèbre.

Il étoit du devoir de Davison, comme Secrétaire d'État, de présenter l'ordre pour l'exécution à la Reine, afin qu'elle le signât; & il le porta par son commandement au grand Sceau. Elle prétendit cependant qu'elle l'avoit chargé de ne communiquer à qui que ce fût, ce qu'elle avoit fait, & de ne pas souffrir que l'ordre sortît de ses mains sans sa permission expresse; qu'au mépris de cet ordre, il avoit non-seulement révélé la chose à plusieurs de ses Ministres, mais que de concert avec eux, il avoit assemblé le Conseil privé, par qui, sans son consentement & sans qu'elle en eût connoissance, l'ordre avoit été expédié,

1587.

& les Comtes de Shrewsbury & de Kent autorisés à le faire exécuter. Quoique Davison niât tous ces faits, & avec des circonstances qui portoient les plus fortes empreintes de la vérité & de la crédibilité; quoiqu'il fût à peine concevable que son Conseil, privé, composé des personnes qui lui étoient le plus affidées, de ses Ministres & de ses favoris, se fût assemblé dans l'enceinte de son Palais, & eût risqué de décider une affaire de cette importance, sans sa participation & contre son gré, elle poussa cependant si loin l'artifice, qu'elle bannit de sa présence la plupart de ses Conseillers avec tous les signes du chagrin & de la colere. Elle traita Burleigh en particulier, si durement & avec de si grandes marques de mécontentement, qu'il se crut perdu, & que dans le fort de son affliction, il lui écrivit pour lui demander la permission de résigner toutes ses places & de se retirer dans ses terres. Elle destitua sur le champ Davison de son office & le fit renfermer étroitement dans la tour. Il fut aussi-tôt traduit en justice devant la Chambre Étoilée, & condamné à une amende de dix mille livres sterling, & à une prison qui dureroit tant qu'il

plairoit à la Reine. Il y languit plusieurs années, & ne reprit jamais aucun degré de faveur ni d'autorité. Comme la jalousie & les craintes d'Elisabeth avoient couté la vie à la Reine d'Ecosse; pour pallier cette partie de sa conduite, elle ne fit aucun scrupule de sacrifier la réputation & le bonheur d'un des hommes les plus vertueux & les plus habiles de son Royaume.

Cette espece de farce solemnelle, car la chose ne mérite pas un nom plus honnête, fournit cependant à Elisabeth une apologie vis-à-vis le Roi d'Ecosse. Comme le danger de Marie avoit excité la tendresse filiale & les inquiétudes de Jacques, la nouvelle de sa mort le remplit de douleur & de ressentiment. Ses sujets sentirent la honte qui en réjaillissoit sur lui & sur la Nation. Pour les apaiser l'un & l'autre, Elisabeth dépêcha sur le champ Robert Carey, un des fils du Lord Hunsdane, avec une lettre où elle marquoit son extrême affliction de ce misérable accident, qui, à ce qu'elle prétendoit, étoit arrivé absolument contre ses ordres & son intention. Jacques ne permit point à son Envoyé d'entrer en Ecosse; & il eut quelque peine à recevoir un

Elisabeth
tâche d'appa-
iser Jacques.

mémoire qu'il lui envoya de Berwick. Il contenoit la fable sur le Comte de Davison, avec toute les circonstances qui tendoient à disculper Elisabeth, & à rejeter tout le blâme sur la témérité ou la perfidie de ce Ministre. Cette excuse, bien loin de paroître satisfaisante, fut regardée comme une dérision ajoutée à l'insulte; & la plupart des Nobles ainsi que le Roi ne respiroient que la vengeance. Elisabeth desiroit fortement de les apaiser, & elle ne manquoit ni de moyens ni de raisons pour en venir à bout. Leicester écrivit au Roi, & Walsingham au Secrétaire Maitland; ils représentèrent la destruction certaine à laquelle Jacques s'exposeroit, si avec les seules forces de l'Ecosse il osoit attaquer un Royaume si supérieur en puissance; ils observoient que l'histoire des siècles passés, aussi bien que la triste expérience de sa mere, pouvoient le convaincre que rien n'étoit plus dangereux & plus trompeur que de se mettre dans la dépendance d'un secours étranger: que le Roi de France ne souhaiteroit jamais de voir les deux Royaumes Britanniques unis sous un même Monarque, & qu'il ne contribueroit point à revêtir un Prince,

allié de si près à la maison de Guise, d'une puissance aussi formidable; que Philippe seroit un allié plus actif, mais qui deviendrait certainement plus dangereux, parce que sous prétexte de l'assister, il seroit valoir ses propres droits à la Couronne d'Angleterre, qu'il avoit déjà réclamée ouvertement; que le même statut qui avoit servi de fondement à la sentence contre sa mere, serviroit à l'exclure lui-même de la succession à la Couronne; que les Anglois naturellement ennemis de la domination des étrangers, ne manqueroient pas, s'ils étoient provoqués par des hostilités, de lui faire la même application du statut; qu'Elisabeth étoit disposée à réparer les torts faits à la mere, par sa tendresse & son affection pour le fils, & qu'en s'engageant dans une guerre infructueuse il se priveroit du noble héritage qu'il obtiendrait infailliblement en cultivant l'amitié de cette Reine. Ces représentations ajoutées au sentiment de sa propre foiblesse, à la modicité de ses revenus, à l'esprit mutin de quelques-uns de ses nobles, au peu de fond qu'il pouvoit faire sur la fidélité des autres, & à l'influence de cette faction qui étoit entièrement

1587.

vouée à l'Angleterre, convinquirent le Roi qu'une guerre avec l'Angleterre, quelque juste qu'elle fût, seroit absolument contraire à la politique dans le moment présent. Toutes ces considérations le portèrent à étouffer son ressentiment, à paroître content du châtiment infligé à Davison, & à garder tous les dehors de l'amitié avec la Cour Angloise. Ainsi se dissipa le nuage qui menaçoit d'une si furieuse tempête. La mort de Marie, comme celle des criminels ordinaires, demeura impunie de la part de tous les Princes; & quelqu'infamie qui en pût retomber sur Elisabeth, elle ne fut exposée d'ailleurs à aucun nouveau danger.

Disgrace du
maître de
Gray.

Cependant la mort de Marie devint fatale au maître de Gray qu'elle perdit dans l'esprit du Roi, dont il possédoit la faveur depuis quelque tems. Il étoit odieux à la Nation, comme le sont ordinairement les favoris qui acquièrent du pouvoir sans mérite, & l'exercent sans discrétion. Le rôle de traître qu'il avoit joué n'étoit plus un secret; & Jacques qui l'apprit enfin, ne pouvoit revenir de son étonnement. Les courtisans s'apperçurent de son mécontentement, & le Capitaine Guillaume

Stuart, pour se venger de la perfidie avec laquelle il avoit trahi son frere, le Capitaine Jacques, l'accusa publiquement devant l'assemblée des Nobles, non seulement d'avoir contribué par son avis & ses suggestions à faire périr la Reine, mais d'avoir correspondance avec les Princes Catholiques, à dessein de renverser la Religion établie dans le Royaume. Gray, que le Roi ne soutenoit plus, que tout le monde abandonnoit, & à qui sa conscience reprochoit son délit, se défendit foiblement. Il fut condamné à un banissement perpétuel, châtiment au-dessous de ses crimes. Mais le Roi ne voulant pas livrer à toute la rigueur de la justice, un homme qu'il avoit honoré d'une haute faveur; & le lord Hamilton, proche parent du coupable, & d'autres Nobles qui venoient d'être rappelés de leur exil, & qui étoient reconnoissans du zèle avec lequel il les avoit servis, intercederent pour lui avec chaleur.

1587.

10 Mars.

Le Capitaine Jacques Stuart, étant ainsi venu à bout de perdre un de ses ennemis, crut que c'étoit le moment de poursuivre tous les autres. Il prit à partie le Secrétaire Maitland,

1587.

le plus distingué de tous par ses talens & par la haine qu'il lui portoit. Il offrit de prouver qu'il n'avoit pas eu moins de part que Gray à la mort de la Reine, & que de plus il avoit conçu le dessein de livrer la personne du Roi même entre les mains des Anglois. Mais le tems & l'absence avoient presque éteint l'affection du Roi pour un favori qui en méritoit si peu. Tous les Courtisans se liguerent contre lui, comme contre un ennemi commun; & au lieu de détruire Maitland, il eut la mortification de lui voir donner l'office de Chancelier, qui le fit jouir encore de tout le pouvoir & du crédit d'un premier Ministre.

Dans l'assemblée du Clergé qui se tint cette année, on remarqua la même aversion pour l'ordre des Evêques, la même méfiance & les mêmes craintes de leurs usurpations. Mais comme le Roi étoit parvenu à sa majorité, & qu'à cette occasion il y avoit un Parlement convoqué, le Clergé se contenta de nommer quelques uns de ses membres pour représenter ses griefs à cette Cour, dont on attendoit de grandes choses.

Le Roi entreprend de Avant cette assemblée du Parlement, Jacques entreprit une tâche digne d'un

Roi. Les haines mortelles qui subsistoient entre la plupart des grandes familles, & qui se transmettoient d'une génération à l'autre, affoiblissoient le Royaume & contribuoiient plus que tout le reste, à conserver l'esprit de férocité & de barbarie parmi les Nobles. Elles étoient l'occasion de beaucoup de désastre pour eux & pour leur pays. Après des négociations préliminaires, il invita les particuliers en discorde à un festin royal au Palais de Sainte-Croix, & tant par son autorité que par ses sollicitations, il leur fit promettre d'ensevelir leurs dissensions dans un éternel oubli. De là il les conduisit processionnellement dans les rues d'Edimbourg, deux à deux & chacun tenant son ennemi par la main. Il y avoit une collation de vins & de confitures préparée à la Croix d'Edimbourg; & là ils burent publiquement à la santé les uns des autres, avec toutes les démonstrations d'un pardon réciproque, & de l'amitié qui alloit les unir par la suite. Le peuple qui étoit présent à un spectacle si extraordinaire, conçut les plus belles espérances de voir la concorde & la tranquillité rétablies dans le Royaume, & en témoigna sa satisfaction par des acclamations répétées.

1587.
mettre l'union parmi
les Nobles.

1587.

Malheureusement les effets de cette réconciliation ne répondirent ni aux louables efforts du Roi ni aux vœux ardents du peuple.

Le premier soin du Parlement fut de pourvoir à la sûreté de la Religion Protestante. Toutes les loix passées en sa faveur depuis la réformation, furent ratifiées : on en fit de nouvelles, & de sévères, contre les Prêtres de séminaires & les Jésuites, dont le zèle toujours actif à faire des Prosélites, en avoient introduit vers ce tems-là un grand nombre dans le Royaume. Deux actes de ce Parlement méritent une attention particulière à cause des conséquences dont ils furent suivis.

Réunion générale des biens de l'Eglise à la Couronne.

L'un regardoit les terres de l'Eglise. Comme les revenus publics n'étoient pas suffisants pour défrayer les charges ordinaires du Roi ; que l'administration du gouvernement devenoit plus compliquée & plus dispendieuse ; que Jacques étoit naturellement prodigue & n'avoit aucune idée de l'économie, toutes ces considérations mettoient dans la nécessité de lui procurer des fonds pour ses besoins. Mais on ne pouvoit lever une somme considérable sur le tiers état qui n'avoit pas les ressources

d'un commerce étendu. Les Nobles n'étoient pas accoutumés à porter des impositions fortes ; & les revenus de l'Eglise étoient la seule source où il fût possible de puiser les secours nécessaires. Malgré toutes les déprédations des laïcs depuis la réformation, malgré les divers expédiens qu'ils avoient imaginés pour s'emparer des biens de l'Eglise, il en restoit encore une grande portion qui n'étoit point aliénée & qui se trouvoit, ou dans les mains des Ecclésiastiques, possesseurs des Bénéfices, ou dans celles de Laïcs auxquels on les avoit accordés pour un tems à volonté. Le Parlement annexa toutes ces terres à la Couronne par une loi générale, & le Roi fut autorisé à en appliquer les revenus à son usage. Les dîmes seules furent réservées pour l'entretien de ceux qui desservoient les Cures, & on leur accorda pour leur résidence le principal manoir avec quelques acres de terre, par forme de glebe. Il seroit naturel de conclure que cet accroissement de propriétés dût augmenter considérablement la puissance royale, & diminuer en proportion celle des Nobles. Il paroît cependant qu'il arriva tout le contraire. Presque toutes les concessions des terres

1587.

de l'Eglise antérieures à ce Parlement, se trouverent confirmées par cet acte, & les titres auparavant réputés précaires acquirent ainsi la sanction de l'autorité parlementaire. Jacques fut encore autorisé à faire de nouvelles aliénations pendant un tems limité; & telle étoit la facilité de son caractère, toujours prêt à se rendre aux sollicitations de ses favoris, & à satisfaire leurs demandes les plus extravagantes; que non-seulement durant le tems fixé, mais durant tout son regne, il fut continuellement occupé à donner, & le Parlement à ratifier ses dons aux Nobles. Ainsi la Couronne retira fort peu d'avantage de ce qui pouvoit faire une addition si précieuse à ses revenus. Personne ne souffrit tant de cette loi que les Evêques. Mais alors, ni le Roi, ni les Ministres ne s'embarassoient gueres des intérêts d'un Ordre d'hommes qui étoit odieux au peuple & persécuté par le Clergé. Leurs ennemis saisirent cette occasion avec le plus grand empressement; l'espoir de partager leurs dépouilles fit que tous les partis y consentirent, & après un coup si fatal à l'opulence & au pouvoir du haut Clergé, il ne fut pas difficile d'introduire dans le gouvernement

de l'Eglise le changement qui s'y établit
bientôt après.

 1587.

L'autre statut n'est pas moins remarquable par son effet sur la constitution civile. Sous le système féodal chaque Franc-tenancier ou Vassal de la Couronne avoit droit d'assister au Parlement. Ces Francs-tenanciers étoient en petit nombre dans l'origine, mais ils avoient de vastes possessions, qui par degrés furent divisées par les propriétaires même, ou morcelées par le Roi, ou démembrées par d'autres accidens. Le nombre des Tenanciers augmenta ainsi, & leur condition fut plus inégale. Outre les anciens Barons qui conservoient leurs biens & leur pouvoir en entier, il s'éleva un autre ordre dont les droits étoient les mêmes, quoique leurs richesses & leur crédit fussent de beaucoup inférieurs. Mais dans ces siècles grossiers où l'art du gouvernement étoit si imparfait, où les Parlemens s'assembloient rarement & délibéroient sur des matieres peu intéressantes pour un peuple guerrier, peu de petits Barons venoient y prendre séance, & toute la Jurisdiction Parlementaire étoit exercée par les grands Barons, conjointement avec l'ordre ecclésiastique. Jacques I,

Les petits
Barons admis
au Parlement
par leurs re-
présentans.

1587.

jaloux d'imiter la forme de la constitution Angloise, à laquelle il avoit été long-tems habitué, & voulant mettre un contre-poids à la puissance des grands Barons, fit passer en 1427 un acte qui dispensoit les petits Barons de venir en personne au Parlement, & qui les autorisoit à choisir dans chaque Comté deux Commissaires pour les y représenter. Cette loi, comme beaucoup d'autres réglemens de ce sage Prince, produisit peu d'effet. Tous les Vassaux du Roi restèrent en possession comme auparavant, du droit de présence au Parlement, & des cas extraordinairement exceptés, il ne s'y trouvoit jamais que les grands Barons; mais par le moyen de la réformation, il s'étoit fait un grand changement dans la constitution. Le pouvoir des Nobles s'étoit accru, & l'influence de l'ordre ecclésiastique dont la Couronne se servoit ordinairement pour contrebalancer leur autorité, s'affoiblit en proportion. Plusieurs des Abbayes & Prieurés avoient été érigés en Pairies temporelles, & les Evêques Protestans, espece d'hommes indigens & odieux à la Nation, étoient bien éloignés du crédit & de la considération que leur prédécesseurs de-

oient à leurs richesses exorbitantes & la vénération superstitieuse du peuple. Dans cette position, le Roi eut recours à l'expédient employé par Jacques I, & il obtint une loi qui fit revivre le statut de 1427; & depuis ce tems-là le Tiers état d'Ecosse a toujours envoyé ses représentans au Parlement. Un acte, qui tendoit si visiblement à diminuer l'autorité des Nobles, ne passa pas sans que plusieurs d'entre eux s'y opposassent. Mais comme le Roi avoit droit de sommer les petits Barons de se trouver au Parlement en personne, les autres Nobles craignirent de voir la Chambre pleine d'une multitude de gens dans sa dépendance; & par-là, ils consentirent plus volontiers à une loi qui les réduisoit à n'y paroître que par leurs représentans.

L'année 1588 commença par l'attente où étoit toute l'Europe qu'il arriveroit des événemens & des révolutions très-extraordinaires. Divers Astrologues les avoient prédit, à ce que apportent les Historiens contemporains, & la situation des deux principaux Royaumes de l'Europe étoit telle qu'un observateur pénétrant n'avoit pas besoin d'une lumière surna-

1587.

1588.

Approche
de l'invincible
Armada.

1588.

turelle pour hasarder la prophétie, & pour voir qu'on touchoit au moment de quelque grande crise. En France il étoit évident, d'un côté par les progrès étonnans de la Ligue, conduite par un Chef dont l'ambition n'étoit retenue par aucun scrupule, & dont le génie avoit surmonté jusque-là tous les obstacles; de l'autre par les conseils timides, variables & mal adroits d'Henry III, que le Monarque seroit obligé, ou d'abandonner le trône dont il étoit indigne, ou de frapper un coup soudain & hardi pour se défaire d'un rival aussi formidable. En effet, au commencement de cette année, le Duc de Guise chassa son maître de la Capitale, & le força de conclure une paix qui ne lui laissoit que l'ombre de la royauté, & auparavant que l'année fut expirée, il fut immolé lui-même aux craintes & à la sûreté du Roi. En Espagne les opérations du gouvernement promettoient quelque chose d'encore plus merveilleux. Philippe avoit employé depuis trois ans toute la puissance de ses Domaines d'Europe, & épuisé tous les trésors des Indes à faire d'immenses préparatifs de guerre. Une flotte, la plus grande qui eût ja-

ais paru sur l'Océan, étoit prête à
ire voile de Lisbonne, & à prendre
bord une nombreuse armée de terre
ii étoit rassemblée. Sa destination
oit encore inconnue, quoique bien
s circonstances donnassent lieu de
oire qu'on en vouloit d'abord à
Angleterre. Elifabeth avoit donné
ng-tems en secret des secours aux
ovinces révoltées des Pays-Bas,
les prenoit alors ouvertement sous
protection. Un corps nombreux
ses troupes étoit à leur service, &
Comte de Leicefter commandoit
rs armées. Elle avoit une grande
torité dans le gouvernement civil
la République, & possédoit quel-
es-unes des plus considérables de
s villes. Ses flottes avoient insulté
s côtes d'Espagne, intercepté les
lions & menacé les Colonies des
des Occidentales. Irrité par tant d'in-
res, poussé par des vues d'ambition,
animé par un zèle superstitieux pour
propagation de la Religion Romaine,
ilippe résolut, non-seulement l'in-
sion, mais la conquête de l'An-
leterre, à laquelle il avoit, selon lui,
double droit par sa descendance

1588.

Conduite de
Jacques dans
cette occa-
sion.

de la maison de Lancaſtre, & par la donation du Pape Sixte V.

Elifabeth avoit compris la menace & s'étoit préparée courageuſement à la déſenſe. Les meſures pour la ſûreté du Royaume furent concertées & exécutées avec la ſageſſe & la vigueur qui caractériſoient ſon règne. Son principal ſoin fut de ſ'assurer l'amitié du Roi d'Ecoſſe. Elle avoit traité la Reine ſa mere, avec une rigueur inouïe parmi des Princes. Elle l'avoit ſouvent traité lui-même, durement & avec mépris; & quoique la prudence lui eût fait étouffer juſques-là ſes reſſentimens, elle ne croyoit pas qu'ils fuſſent parfaitement éteints, & elle craignoit qu'ils n'éclataſſent dans cette occaſion avec une violence fatale. Philippe ſentant combien une alliance avec l'Ecoſſe faciliteroit ſon entrepriſe, faiſoit très-aſſidument ſa cour à Jacques. Il l'excitoit à ſe venger des outrages faits à ſa mere; il le flattoit de l'eſpérance de partager ſes conquêtes, & lui offroit l'Infante Iſabelle ſa fille en mariage. L'Ecoſſe fourmilloit en même-tems de Prêtres qui étoient ſes émiſſaires, qui débaucherent quelques

Nobles à la Religion Protestante, & en corrompirent d'autres par des présents & des promesses. Huntly, Errol, Crawford, furent les Chefs d'une faction qui épousoit ouvertement les intérêts de l'Espagne. Le Lord Maxwell commença en arrivant de cette Cour à rassembler les Vassaux pour être tout prêt à joindre les Espagnols. Elisabeth pour établir une contrebatterie fit au Roi les plus fortes protestations d'amitié. Son Ambassadeur Ashby l'entretint d'espérances & de promesses magnifiques; il l'assura que son droit à la succession de la Couronne seroit reconnu publiquement en Angleterre, qu'il seroit créé Duc dans ce Royaume; qu'elle lui donneroit part dans le gouvernement, & qu'il recevroit une pension annuelle considérable. Jacques étoit probablement trop au fait des artifices d'Elisabeth pour compter entièrement sur ces belles paroles. Mais il entendit ses véritables intérêts dans cette conjoncture & y demeura constamment attaché. Il rejetta l'alliance avec l'Espagne comme dangereuse, refusa de voir un Ambassadeur du Pape, fit arrêter le Colonel Semple, un Agent du Prince de Parme; chassa

1588.

du Royaume plusieurs Prêtres qui faisoient le commerce ; marcha subitement à Dumfries , dispersa les Vassaux de Maxwell , le fit prisonnier ; déclara dans une assemblée des Nobles qu'il étoit résolu d'adhérer inviolablement à la Ligue avec l'Angleterre ; & sans écouter les suggestions de la vengeance , il prit le parti d'agir de concert avec Elisabeth , contre l'ennemi commun de la Foi Protestante. Il mit le Royaume en état de défense , & leva des troupes pour s'opposer au débarquement des Espagnols. Il offrit d'envoyer une armée au secours d'Elisabeth , & dit à son Ambassadeur qu'il n'attendoit d'autre faveur du Roi d'Espagne que celle que fit Polyphème à Ulysse , en lui promettant d'en faire son dernier morceau après avoir dévoré tous ses compagnons.

Fact national pour la défense de la Religion.

Le zèle du peuple ne le céda point à celui du Roi , & le danger extraordinaire qui les menaçoit leur suggéra un expédient qui l'étoit aussi. Ce fut une obligation contractée pour le maintien de la vraie Religion , & la défense de la personne du Roi & de son gouvernement , & pour s'opposer à tous leurs ennemis étrangers & domestiques. Elle contenoit

contenoit une confession de Foi Protestante, une renonciation particuliere aux erreurs de la Religion Romaine, & les promesses les plus solennels, au nom & avec la grace de Dieu, de se tenir inseparablement unis les uns aux autres, pour soutenir la premiere & combattre l'autre de toutes leurs forces. Le Roi, les Nobles, le Clergé & le Peuple signent cet engagement avec une ardeur égale. Quelque singuliere & étrange qu'une pareille association puisse nous paroître aujourd'hui, plusieurs circonstances contribuerent alors à la faire goûter & à en rendre l'idée familiere aux Écossais. On avoit vu les Israélites, lorsqu'ils étoient frappés de quelque événement extraordinaire, ou allarmés par un danger public, s'engager par un pact solennel à ne jamais abandonner la Religion que le Tout-Puissant avoit établi parmi eux: les Écossais regarderent cet usage des Juifs comme un exemple sacré qu'ils devoient imiter. Dans ce siecle on ne faisoit en Écosse aucune entreprise considerable sans un engagement de défense mutuelle que tous les intéressés croyoient nécessaire à leur sûreté. La forme de cette confédération religieuse est prise entiere-

1588.

ment de ces associations politiques dont nous avons rencontré tant d'exemples. Les articles, les stipulations & le tour particulier des expressions étoient exactement les mêmes dans les uns que dans les autres. Presque tous les Protestans Catholiques s'étoient ligués pour extirper la Religion réformée; & rien n'étoit plus naturel ou ne paroissoit plus efficace que d'entrer dans une contre-association pour s'opposer à cette formidable conspiration. Telle est l'origine du *covenant* ou pact devenu si fameux dans l'histoire. Il fut renouvelé en différens tems sous le regne de Jacques. Il le fut avec beaucoup de solennité, quoiqu'avec de grands changemens en 1638. Les Anglois l'adoptèrent en 1643, & y mirent le Sceau de l'autorité civile & ecclésiastique dans les deux Royaumes. Dire quelles furent les vues politiques & les mesures violentes, & anticonstitutionnelles auxquelles on le fit servir alors, c'est ce qui n'est pas de mon sujet; mais dans la circonstance où il s'introduisit, nous pouvons le regarder comme un moyen légitimement employé pour la défense de la Religion & les libertés de la Nation. Du reste, les termes dans les-

quels il fut conçu étoient tels qu'on pouvoit les attendre de gens allarmés du danger de voir reparoître parmi-eux la Religion Catholique, & menacés d'une invasion par le plus superstitieux & le plus puissant Prince de l'Europe.

L'ardeur de Philippe à conquérir l'Angleterre ne lui donna point la vigueur & l'activité nécessaires pour assurer le succès d'une si grande entreprise. Sa flotte qui devoit mettre à la voile en Avril, n'entra dans le canal de la Manche qu'à la mi-Juillet. Elle resta plusieurs jours sur la côte, n'attendant la jonction du Prince de Parme qui étoit bloqué dans les Ports de Flandres par une escadre Hollandoise. Durant cet intervalle les Espagnols essuyèrent de continuels désastres. Des tempêtes, des combats défavorables, conspirèrent successivement avec leur mauvaise conduite à faire échouer leur entreprise, & par une bénédiction de la Providence, qui parut alors veiller avec un soin particulier sur la Religion Protestante & sur les libertés de la Grande Bretagne, la valeur Angloise dispersa & détruisit cette flotte, à laquelle l'Espagnol, avoit osé donner le nom d'Invincible. Après

1588.

L'armado
détruite.

1588.

avoir été chassée des mers d'Angleterre, elle fut forcée de reprendre la route d'Espagne, en tournant l'Ecosse & l'Irlande. Plusieurs des vaisseaux firent naufrage sur ces côtes dangereuses qu'ils ne connoissoient pas. Quoique Jacques tint ses sujets sous les armes pour observer les mouvemens des Espagnols & les empêcher d'aborder comme ennemis, il en reçut avec beaucoup d'humanité, sept cents que la tempête avoit obligés de prendre terre; & après leur avoir fourni tout ce qui leur étoit nécessaire, il leur permit de retourner dans leur pays.

Après la retraite des Espagnols, Elisabeth envoya un Ambassadeur pour féliciter Jacques & le complimenter sur la fermeté & la générosité qu'il avoit montrées dans une conjoncture si critique. Mais il ne fut plus question d'aucune des promesses d'Ashby. Ce Ministre fut même accusé d'avoir excédé ses pouvoirs par des offres trop libérales, & soit qu'il se reprochât d'avoir menti, soit qu'il eût honte d'être désavoué par sa Cour, il se retira secrettement de l'Ecosse.

1589.

Convaincu par une fatale expérience de sa témérité, dans l'entreprise de con-

quérir l'Angleterre par un armement naval, équipé à une si grande distance, & sujet dans toutes ses opérations aux délais, aux dangers & aux incertitudes qui naissent de la mer & des vents, Philippe résolut de changer la forme de son attaque, & d'adopter le plan médité long-tems par les Princes Lorrains, d'envahir l'Angleterre par l'Ecosse. Il imagina qu'on pouvoit transporter aisément un corps de ses troupes des Pays-Bas dans ce Royaume, & que si une fois il y mettoit le pied, on s'y procureroit du secours, il trouveroit les frontieres de l'Angleterre ouvertes & sans défenses, & que les Comtés du Nord qui étoient remplis de Catholiques Romains le recevroient à bras ouverts. Il suputoit qu'en même-tems on pourroit menacer les côtes Méridionales d'une descente qui diviserait l'armée Angloise, mettroit le trouble dans les Conseils d'Elisabeth, & jetteroit tout le Royaume dans de terribles convulsions. Pour préparer les voies à l'exécution de ce dessein, il fit remettre une somme considérable à Bruce, Prêtre d'un Séminaire en Ecosse, & le chargea conjointement avec Hay, Creighton & Tyrie, trois Jésuites

1589.

Intrigues de
Philippe en
Ecosse.

1589.

Les Nobles
Catholiques
conspirent
contre le Roi.

Ecoffois, de mettre le plus d'Ecoffois distingués qu'ils pourroient dans les intérêts. Le zèle pour la Religion Romaine & les adroites insinuations de ces Emissaires engagerent plusieurs des Nobles à favoriser un projet tendant si manifestement à la ruine de leur pays. Huntly, quoique marié dernièrement par le Roi à la fille de son favori le Duc de Lennox, demeuroit fortement attaché à ce parti. Crawford & Errol étoient animés du zèle particulier aux nouveaux convertis; tous entrèrent en correspondance avec le Duc de Parme, & dans les lettres qu'ils lui écrivirent, ils offroient leurs services au Roi d'Espagne, & avec un secours de six mille hommes, ils se faisoient forts de le rendre maître de l'Ecosse, & de mettre en campagne un si grand nombre de leurs Vassaux qu'il seroit en état de pénétrer en Angleterre avec une armée nombreuse. François Stuart, petit fils de Jacques V, que le Roi avoit fait Comte de Bothwell, quoique faisant encore profession de la Religion Protestante, & n'ayant par conséquent pas le même motif de Religion que les autres, fut poussé par un pur caprice & par son naturel inquiet à se joindre à eux.

Toutes ces lettres furent interceptées en Angleterre. Elisabeth alarmée du danger qui menaçoit ses propres Etats, les envoya au Roi sur le champ, & lui reprochant la douceur dont il avoit usé par le passé envers le parti Catholique, elle l'exhortoit à réprimer cette formidable conspiration avec la sévérité convenable. Mais, quoique fermement attaché à la Religion Protestante, quoique profondément versé dans les controverses entre les Réformés & l'Eglise de Rome; quoiqu'ayant même composé, jeune comme il étoit, un Commentaire sur l'Ecriture, où il prouvoit que le Pape étoit l'Ante-Christ; Jacques adoptoit déjà sur la maniere de traiter les Catholiques Romains, ces maximes qu'il suivit pendant tout le reste de sa vie. Les Catholiques étoient alors un parti puissant & remuant en Angleterre, & il s'en falloit bien qu'ils ne formassent qu'une faction méprisable dans son propre Royaume. Le Pape & le Roi d'Espagne étoient toujours prêts à se mêler dans leurs machinations, & de seconder tous les efforts de leur zèle superstitieux. L'opposition d'un tel corps à la succession à la Couronne d'Angleterre, ajoutée à l'aversion des Anglois pour le

1589.
17 Février.

Maximes du
Roi par rap-
port au Pa-
pisme.

1589.

gouvernement d'un étranger, pouvoient lui causer bien des embarras. Il crut que pour les éviter il falloit adoucir plutôt qu'irriter les Catholiques Romains, & les reconcilier avec son avènement au Trône d'Angleterre, en leur faisant espérer un traitement plus humain, & quelque adoucissement à la rigueur des loix qui étoient alors en vigueur contre eux. Ce projet de gagner un parti par des promesses de tolérance & des actes de douceur, tandis qu'il tenoit à la Doctrine & aux Dogmes contraires avec tout l'entêtement d'un controversiste, mettoit dans sa conduite à cet égard, un air de mystère & même de contradiction. Les Catholiques avec la crédulité ordinaire aux factions qui voudroient dominer, s'imaginoient que dans le fond de son cœur il étoit tout à eux; & les Protestans avec la jalousie qui se trouve toujours dans ceux qui dominant, voyoient dans chaque acte de bonté une marque d'indifférence ou un symptôme d'apostasie. Pour plaire aux deux partis, Jacques donnoit souvent dans un excès de raffinement mêlé de dissimulation; en quoi il faisoit consister la perfection du gouvernement & l'habilité d'un Monarque.

Il se conforma dans cette occasion à ces maximes générales. Malgré les sollicitations de la Reine Elisabeth, appuyées par les jalouses remontrances de son propre Clergé, une courte prison fut le seul châtiment dont il punnit Huntly & ses associés. Mais il eut bientôt lieu de se repentir d'une clémence si peu compatible avec la dignité du gouvernement. Le premier usage que les conspirateurs firent de leur liberté, fut d'assembler leurs Vassaux, & sous prétexte d'éloigner de la personne du Roi, le Secrétaire Maitland, Ministre habile, mais zélé partisan des intérêts de l'Angleterre, ils tenterent de se saisir du Roi même. Cette entreprise ayant échoué, tant par la vigilance de Maitland, que par leur mauvaise conduite, ils furent obligés de se retirer dans le Nord du Royaume, où ils leverent ouvertement l'étendart de la rébellion. Comme le peuple n'étoit pas généralement mécontent du gouvernement du Roi ni de ses Ministres, les Vassaux des rebelles ne se presserent pas de les joindre, & ne montrerent que de l'indifférence pour leur cause. D'un autre côté, le Roi s'avancant contre-eux

2589.

Sa douceur
excessive à
l'égard des
conspirateursPremier
Avril.

1589.

20 Avril.

en personne, avec ce qu'il avoit pu ramasser de force à la hâte, ils n'osèrent compter sur la fidélité de leurs troupes, qui, bien que supérieurs en nombre, les suivoient avec répugnance, & au lieu de livrer bataille, ils les laissèrent se disperser, se rendirent au Roi & s'en remirent à sa merci. On fit publiquement le procès à Huntly, Errol, Grawford & Bothwel, qu'il fut aisé de convaincre d'actes de trahison répétés. Cependant le Roi ne permit pas qu'on prononçât de sentence, & après les avoir tenus emprisonnés pendant quelques mois, il prit l'occasion des fêtes & des réjouissances qui se donnerent aux approches de son mariage pour les remettre en liberté.

Mariage du
Roi avec Anne
de Danne-
marck.

Comme Jacques étoit le seul qui descendît en droite ligne des anciens Monarques d'Ecosse, que toutes les espérances de réunir les deux Couronnes auroient expiré avec lui, & que le Comte d'Arran héritier présomptif du trône étoit en démence; le mariage du Roi, étoit par ces raisons un événement que la Nation desiroit très-ardemment. Jacques ne souhaitoit pas moins de se marier, &

il avoit fait quelques avances à la fille aînée de Frédéric II, Roi de Dannemark. Mais Elisabeth, jalouse de tout ce qui pouvoit disposer favorablement les Anglois à recevoir la maison de Stuart sur le trône qu'elle occupoit, tâchoit d'embarrasser Jacques, ainsi qu'elle avoit fait à l'égard de Marie, & elle eut recours à divers artifices pour empêcher ou retarder son mariage. Les Ministres du Roi, gagnés par des présents ou des promesses, seconderent les intentions de cette Princesse ; & quoiqu'il eût envoyé d'Ecosse en Dannemark plusieurs Ambassadeurs, ils montrèrent des pouvoirs si limités, ou insisterent sur des conditions si extravagantes, que Frédéric ne put croire que Jacques y allât de bonne foi ; & que lui soupçonnant quelque dessein de le tromper ou de l'amuser, il donna sa fille en mariage au Duc de Brunswich. Jacques ne perdit pas courage pour ce mauvais succès ; il demanda la Princesse Anne, seconde fille de Frédéric : & quoiqu'Elisabeth s'efforçât de l'en détourner, en lui proposant Catherine, sœur du Roi de Navarre, comme un parti plus avantageux ; quoiqu'elle en-

1539.

gagéât le Conseil privé d'Ecosse à se déclarer contre l'alliance avec le Dannemarck, il persista dans son choix, & désespérant de vaincre l'obstination de ses propres Ministres par une autre voie, il encouragea secrètement les Bourgeois d'Edimbourg à prendre les armes. Ils menacerent de mettre en pieces le Chancelier, auquel ils imputoient tous les artifices, qui avoient trompé jusques-là les desirs du Roi & l'attente de son peuple. En conséquence le grand Maréchal fut envoyé en Dannemarck à la tête d'une magnifique Ambassade. Il reçut des pouvoirs & des instructions très-amples écrits de la propre main du Roi. L'on convint bientôt des articles du mariage, & la jeune Reine fit voile pour l'Ecosse. Jacques fit de grands préparatifs pour la recevoir, & il attendoit son débarquement avec toute l'impatience d'un amant, lorsqu'on lui apporta la fâcheuse nouvelle d'une tempête violente qui avoit repoussé la flotte de la Princesse en Norvege, dans un état si délabré qu'il n'y avoit gueres d'esperance qu'elle pût se remettre en mer avant le printems. Sensible à ce contre-tems imprévu, il fit équiper sur le

champ quelques vaisseaux, & sans rien
dire de son dessein à aucun de ses cour-
tifans, il prit le parti de s'embarquer ^{22 Octobre,}
avec le Chancelier, quelques Nobles &
une suite de trois cents personnes pour
aller chercher sa femme. Il arriva heu-
reusement dans un petit port, non
loin d'Upslo, où la Reine étoit alors.
Il y célébra son mariage, & comme ^{24 Novemb,}
il auroit été imprudent de se fier à ces
mers orageuses dans la saison de l'hyver,
Jacques accepta l'invitation que lui fit
la Cour de Dannemarck d'attendre un
meilleur tems, & se rendant à Copen-
hague, il y passa plusieurs mois dans
des fêtes & des amusemens continuels,
auxquels lui & la Reine prirent beau-
coup de plaisir.

Il n'y a rien dans la vie de ce Prince
qui paroisse plus éloigné de son carac-
tere que ce coup de tête imprévu. Son
fils Charles I étoit capable de cette
admiration outrée pour le beau sexe,
qui vient de la grande sensibilité du
cœur, aiguillée par la délicatesse du goût;
& comme on le fait, l'esprit romanef-
que avec lequel il fit son voyage d'Espa-
gne, répondit à ces dispositions. Mais
Jacques n'étoit nullement susceptible
d'une galanterie raffinée, & il avoit tou-

jours témoigné pour les femmes le mépris qu'une érudition pédantesque, à qui la politesse est étrangère, est capable d'inspirer. Mais il fut piqué des obstacles qu'il trouva dans son chemin. Jaloux de s'assurer des avantages politiques qu'il avoit en vue dans ce mariage, & craignant qu'un délai ne fournît à Elisabeth & à ses propres Ministres l'occasion de le traverser par de nouvelles intrigues, il prit tout d'un coup la résolution de les prévenir par un voyage dont il comptoit revenir au bout de quelques semaines. La Nation parut applaudir à sa conduite, & vit avec plaisir cette apparence d'une amoureuse ardeur dans un jeune Prince. Malgré son absence prolongée bien au-delà du terme qu'il s'étoit prescrit, les Nobles, le Clergé & le Peuple disputèrent à l'envi de fidélité & d'obéissance, & il n'y eut dans tout son regne aucune époque plus remarquable que celle-ci par la tranquillité, ou plus exempte de ces violentes éruptions des factions qui troubloient si souvent le Royaume.

Fin du septième Livre.

HISTOIRE

D'ÉCOSSE.

LIVRE HUITIEME.

LE Roi & la Reine arriverent le premier de Mai à Leith & furent reçus par leurs sujets avec toutes les démonstrations de joie imaginables. On fit avec beaucoup de magnificence la cérémonie du couronnement de la Reine. Mais l'ordre des Evêques étoit tellement déchu dans l'opinion publique qu'aucun d'eux n'y assista. Ce fut M. Robert Bruce, Ministre Presbytérien d'une grande réputation, qui lui mit la Couronne sur la tête, qui lui administra l'Onction sacrée, & qui fit toutes les autres cérémonies accoutumées.

150.

Le Roi &
la Reine arri-
vent en Ecof-
se.

Le zèle & le succès avec lesquels plusieurs Membres du Clergé contribuèrent à conserver l'ordre & la paix dans le Royaume pendant l'absence du Roi, furent cause que ce Prince revint beaucoup sur leur compte, & même

1590.

sur la forme du gouvernement Presbytérien. Il fit de grands éloges de la discipline aussi-bien que de la Doctrine de l'Eglise, devant une assemblée tenue cette année; il promit d'adhérer inviolablement à l'une & à l'autre, & il permit à l'assemblée de faire des actes qui abolirent par degrés les restes de la juridiction Episcopale, & frayerent le chemin à l'entrée & légal établissement du système presbytérien.

1591.

Il arriva bientôt après un événement qui ne fut pas le sujet d'un petit triomphe pour le Clergé. L'Archevêque Adanson, son ancien ennemi, tombé dans la disgrâce du Roi, privé des revenus de son siège en conséquence de l'acte de réunion, & accablé par l'âge, la pauvreté & les maladies, lui fit les plus basses soumissions, & remit à l'assemblée une rétractation formelle de toutes ses opinions touchant le gouvernement de l'Eglise; qui avoient été matière à scandale pour les Presbytériens. Une pareille confession de la part de l'homme le plus savant de cet Ordre, fut considérée comme un témoignage qu'arrachoit à un adversaire la force de la vérité.

Cependant l'excessive clémence du

Roi pour les criminels multiplioit les crimes de toute espece, & encourageoit à commettre des violences qui firent tomber son gouvernement dans le mépris & devinrent fatales à une partie de ses sujets. L'histoire de plusieurs années consécutives de cette époque est pleine de récits de mortelles querelles entre les grandes familles, de meurtres & d'assassinats commis de la maniere la plus audacieuse & avec des circonstances de la plus grande barbarie. On sentit alors mieux que jamais tous les vices du gouvernement féodal : la licence & l'anarchie régnoient à un point à peine compatible avec la conservation de la société, parce que le Roi trop doux pour punir, ou trop foible pour agir avec vigueur, souffroit que toutes ces atrocités demeurassent impunies.

Tandis que Jacques toléroit des crimes réels, un crime communément imaginaire, celui de la forcellerie attira son attention, & ceux qui en étoient soupçonnés sentirent tout le poids de son autorité. Plusieurs personnes qui n'étoient ni dans une extrême vieillesse ni dans une extrême pauvreté, circonstances qui passent ordinairement pour les indications certaines de ce crime ;

1391.

Entreprise
de Bothwell
contre le Roi.

1591.

des chefs de famille, des femmes d'un rang honnête & dans le moyen âge furent arrêtés & mis à la question; & quoique leurs confessions ne continssent rien que d'incroyable & d'absurde, les préjugés du Roi, ceux du Clergé & du peuple conspiroient à faire croire toutes leurs extravagances sans hésiter, & à les punir sans miséricorde. Quelques-uns de ces malheureux accusèrent Bothwell de les avoir consultés pour savoir quand le Roi mourroit, & d'avoir employé leur art pour exciter les tempêtes qui avoient mis la vie de la Reine en danger & retenu le Roi si long-tems en Dannemarck. Sur cette déposition. Bothwell fut mis en prison. L'impétuosité & la fierté de son courage ne purent se soumettre à cette contrainte ni digérer un pareil affront. Il gagna ses gardiens, s'échappa, & attribuant cette accusation aux artifices du Chancelier son ennemi, il assembla ses Vassaux sous prétexte de le chasser des Conseils du Roi. Favorisé par quelques-uns des domestiques du Souverain il fut admis la nuit par un passage secret dans la cour du Palais de Sainte-Croix. Il s'avança droit à l'appartement royal; mais heu-

27. Décemb. reusement on prit l'allarme, & on en

ferma les portes avant qu'il pût y entrer. Pendant qu'il cherchoit à les rompre ou à y mettre le feu, les Bourgeois d'Edimbourg ayant eu le tems de courir aux armes, il eut bien de la peine à se sauver, & il ne dut son salut qu'à l'obscurité de la nuit & à la précipitation de sa fuite.

Il se retira du coté du Nord, & le Roi ayant donné indifféremment au Comte de Huntly la commission de le poursuivre à feu & à sang, lui & ses Vassaux, Huntly en abusa pour assouvir une vengeance particuliere. Il investit la maison du Comte de Murray, la réduisit en cendres & tua Murray lui même. Le meurtre de ce jeune Seigneur, dont les vertus promettoient beaucoup & qui étoit l'héritier du Régent Murray, l'idole du peuple, excita une indignation générale. Les bourgeois d'Edimbourg se souleverent tumultuairement, & quoique les soins des Magistrats les empêchassent de se porter à des actes de violence, ils perdirent tout respect pour le Roi & ses Ministres qu'ils insultoient & menaçoient ouvertement. Cet esprit de mutinerie continuant, Jacques pensa qu'il étoit prudent de sortir de la

1591

1592.

8 Février

1592.

ville, & se retira pour quelque-tems à Glasçow. Huntly vint s'y mettre entre les mains de la Justice, & malgré l'énormité de son crime & les clameurs du peuple, le pouvoir du Chancelier avec lequel il étoit pour lors étroitement lié, & les égards du Roi pour la mémoire du Duc de Lennox dont il avoit épousé la fille, lui sauverent non-seulement la sentence que méritoit un crime aussi odieux, mais l'exempterent même de la formalité d'un jugement public.

Le gouvernement presbytérien légalement établi dans l'Eglise.

Il se fit bientôt après quelque chose de fort important par rapport au gouvernement de l'Eglise. Le Clergé s'étoit plaint long-tems des entreprises faites sur ses privilèges & sa juridiction, par les actes du Parlement de 1584, & quoique ces loix eussent alors beaucoup perdu de leur force, il résolut d'en demander la révocation en forme au Parlement qui alloit se tenir. Le moment étoit bien choisi, le Roi devenoit chaque jour moins cher à son peuple par la douceur avec laquelle il traitoit la faction Catholique, & plus encore par sa négligence à punir les meurtriers du Comte de Murray. Le Chancelier étoit non-seulement

en butte à un puissant parti de courtisans ligués contre lui, mais il étoit haï du peuple qui lui imputoit toutes les fausses démarches de la conduite du Roi. Bothwel restoit encore caché dans le Royaume, & étant soutenu par tous les ennemis de l'administration de Maitland, il étoit prêt à tout moment à renouveler ses entreprises audacieuses. Le Roi, par toutes ces considérations, se trouva très-disposé en faveur de la requête du Clergé; il ne se contenta pas de donner son consentement à une loi qui cassoit ou expliquoit les actes de 1584, il poussa la complaisance jusqu'à permettre au Parlement d'établir le gouvernement presbytérien, ses assemblées générales, ses Synodes provinciaux, ses Presbytériats & ses sessions Ecclésiastiques avec toutes les branches de leur discipline & de leur juridiction détaillées de la manière la plus ample. Tout le zèle & l'autorité du Clergé, sous l'administration même des Régens, dont ils devoient attendre le plus de protection, n'avoient pu obtenir la sanction d'une loi pour confirmer leur gouvernement ecclésiastique. Jamais Prince ne fut moins disposé que Jacques à donner son approbation à

1592.

un système dont le génie républicain inspiroit pour la liberté une passion si contraire aux grandes idées qu'il s'étoit formées de la prérogative royale ; il avoit d'ailleurs une aversion invétérée pour les mœurs austères ; & le caractère peu flexible du Clergé d'alors , qui , plus distingué par le zèle que par la politique , osoit contredire souvent ses opinions & censurer sa conduite avec une liberté qui choquoit également son penchant à dogmatiser comme Théologien , & sa fierté comme Roi. Sa situation l'obligea cependant à cacher ou à dissimuler fréquemment ses sentimens , & comme il avoit mécontenté souvent ses sujets en portant l'indulgence pour la faction catholique au-delà de ce qu'ils vouloient , il tâcha d'expier ce tort , en accordant au Clergé Presbytérien beaucoup plus qu'il n'eût accordé sans cela.

Bothwell & ses adhérens furent proscrits dans ce Parlement. Mais il fit bientôt une nouvelle tentative pour se saisir du Roi à Falkland ; & Jacques trahi par quelques-uns de ses Courtisans , & mal défendu par les autres , fut redevable de sa sûreté à la fidélité & à la vigilance du Chevalier Robert

Melvil, & à l'irrésolution des associés de Bothwell.

1592.

Nouvelle
conspiration
des Lords Pa-
pistes.

A peine ce danger fut il passé que la Nation fut alarmée par la découverte d'une autre conspiration plus dangereuse. George Ker, frere du Lord Newbottle, ayant été arrêté au moment où il alloit s'embarquer pour l'Espagne, on lui trouva entr'autres papiers suspects, plusieurs blancs seings des Comtes d'Angus, de Huntly & d'Errol; ils espéroient par cette précaution extraordinaire échapper à tout danger d'être découverts. Mais Ker mollissant à la vue de la torture, avoua que ces Seigneurs l'avoient employé pour une négociation avec le Roi d'Espagne; que les blancs signés de leurs noms devoient être remplis par Crichton & Tyrie; que les instructions de ces deux derniers étoient d'offrir les services des trois Comtés à ce Monarque, & de le solliciter d'aborder ou à Galloway ou à l'embouchure de la riviere de Clyde avec un corps de ses troupes, moyennant quoi ils entreprendroient d'abord de rétablir la Religion Catholique Romaine en Ecosse, & ensuite de faire une invasion en Angleterre avec toutes les forces du Royaume. Le Chevalier

1592.

David Graham de Fintry, & Barclay de Ladiland qu'il accusa d'être complices de la conspiration furent emprisonnés, & confirmerent toutes les circonstances de sa déposition.

1593

Zeile du
peuple.

Comme la Nation étoit depuis quelque tems dans des frayeurs & des agitations continuelles causées par tant de conspirations successives, la découverte de ce nouveau danger mit le comble à la terreur panique. Toutes les classes d'hommes se crurent obligés de courir à la défense de leur pays, comme si l'ennemi eût été aux portes. Les Ministres d'Edimbourg, sans attendre l'ordre du Roi qui se trouvoit absent de la Capitale, & sans aucune mission légale, assemblerent un grand nombre de Pairs & de Barons pour chercher un remede prompt à un danger si pressant. Ils se saisirent du Comte d'Angus qu'ils mirent dans le Château; ils examinerent Ker, & préparèrent une remontrance pour le Roi sur la situation des choses, & la nécessité de poursuivre les Conspirateurs avec vigueur. Jacques, tout jaloux qu'il étoit de ce qui pouvoit donner atteinte à sa prérogative, & quoique blessé de ce que ses sujets au lieu de recourir à son autorité, sembloient

Conduite
du Roi à leur
égard.

bloient lui faire la loi, jugea que dans une fermentation si violente, il devoit non-seulement adopter leur plan, mais déclarer qu'il n'y avoit aucune considération qui pût l'engager à pardonner à ceux qui s'étoient rendus capables d'une si noire trahison. Il somma les Comtes de Huntly & d'Errol de se livrer à la Justice; il ordonna que Graham de Fintry, jugé criminel de haute trahison par ses Pairs fût décapité publiquement; & ayant marché dans le Nord à la tête d'une armée, il obligea les deux Comtes, avec Angus qui s'étoit échappé de sa prison, à se retirer dans les montagnes. Il mit garnison dans le Château qui leur appartenoit, contraignit leurs Vassaux & les Barons des Comtés voisins à signer un engagement contenant une protestation de fidélité envers lui, & celle d'un ferme attachement à la Religion Protestante; & pour mieux assurer la tranquillité dans cette partie du Royaume, il y établit pour ses Lieutenans, le Comte d'Athole & le grand Maréchal.

Après cette expédition, Jacques revint à Edimbourg où il trouva le Lord Borrough, Ambassadeur extraordinaire de la Cour d'Angleterre. Elisabeth alla-

1593.

3 Janvier.

18 Mars.

Elisabeth le sollicite de les traiter avec rigueur.

Tome III,

N

1593.

mée de la découverte de la conspiration, qu'elle regardoit comme non moins redoutable pour elle que pour l'Ecosse, fit de nouveaux reproches à Jacques sur sa tolérance passée, & le pressoit par ce qu'il devoit à la conservation de la Religion Protestante & à la dignité de sa Couronne, de punir rigoureusement ces trahisons répétées, & s'il ne pouvoit se saisir des personnes, de confisquer au moins les biens de ces rebelles audacieux. Elle affoiblissoit cependant la force de sa requête, en intercédant en même-tems pour Botwell, qu'elle avoit pris sous sa protection, suivant sa politique ordinaire, d'entretenir l'esprit de faction parmi les Nobles d'Ecosse. Jacques refusa absolument d'écouter aucune sollicitation en faveur d'un homme qui avoit insulté si souvent & si outrageusement son gouvernement & sa personne. Quant aux Conspirateurs Catholiques Romains, il déclara qu'il étoit résolu de les poursuivre avec vigueur; mais pour être plus en état de le faire, il demanda une petite somme d'argent à Elisabeth qui ne parut pas d'humeur à la lui accorder, peut-être parce qu'elle se méfioit de l'usage qu'il en pourroit faire. Cepen-

dant le zèle & l'importunité de ses propres sujets obligerent le Roi à convoquer un Parlement pour passer un acte de proscription contre les trois Comtes. Mais avant qu'il s'assemblât, Ker s'évada de sa prison, & sous prétexte qu'on ne pouvoit produire de preuve légale de leur crime, il ne fut rien décidé contre-eux. Le Roi même fut universellement soupçonné d'avoir imaginé cet artifice pour éluder les demandes de la Reine d'Angleterre & se refuser aux vœux de son peuple. C'est pourquoi voulant appaiser le Clergé qui jettoit les hauts cris contre sa conduite, il laissa passer un acte qui ordonnoit que ceux qui méprisoient opiniâtrément les censures de l'Eglise seroient déclarés proscrits.

Tandis que la Nation étoit possédée par la terreur de la dernière conspiration, la Cour étoit partagée en deux factions rivales qui se disputoient la principale administration des affaires. A la tête de l'une étoit le Chancelier en qui le Roi mettoit une entière confiance. Peut-être étoit-ce la raison pour laquelle il députa de bonne heure à la Reine, dont le Duc de Lennox, le Comte d'Athol, le Lord Ochiltree,

Bothwell
surprend le
Roi.

1593.

24 Juillet.

& toute la famille Stuart épouserent la querelle qu'ils rendirent plus sérieuse. Jacques, aussi jaloux de la tranquillité domestique que de la paix publique, conseilla à son favori de se retirer pour quelque tems, dans l'espérance que le ressentiment de la Reine se calmeroit. Mais ne pouvant se passer dans les circonstances des conseils d'un si habile Ministre, il le rappella bientôt à la Cour. Les Stuarts, pour l'empêcher de reprendre son crédit, recoururent à un expédient également illégal & désespéré. Ils se liguerent avec Bothwell qui portoit le même nom qu'eux, le firent repasser secrètement en Ecosse, & s'étant saisis des portes, ils l'introduisirent dans l'appartement du Roi avec une suite nombreuse de gens armés. Jacques, quoique abandonné de tous ses Courtisans & hors d'état de résister, montra plus d'indignation que de crainte, & leur reprochant leur perfidie, il dit au Comte de consommer sa trahison en perçant le cœur de son Souverain : mais Bothwell se jeta à ses pieds & implora son pardon. Le Roi n'étoit pas en situation de lui refuser ce qu'il demandoit. Peu de jours après il signa une transaction avec ce traître, dont il étoit

réellement le prisonnier, s'engageant à lui accorder la rémission de toutes ses offenses passées, de la faire ratifier en Parlement, & d'éloigner cependant le Chancelier, le maître de Glamis, le Lord Home & le Chevalier George Home de ses Conseils & de sa présence. Bothwell promit de son côté de se retirer de la Cour; mais il y laissa le nombre d'associés qu'il jugea suffisant pour prévenir le retour de la faction contraire.

1593.

Il n'étoit pas facile de tenir le Roi dans le même esclavage où il avoit été pendant sa minorité. Il fit voir tant d'impatience de briser ses fers, que ceux qui les lui avoient mis n'osèrent continuer de l'y retenir. Ils lui permirent de convoquer une assemblée des Nobles à Stirling & de s'y rendre en personne. Tous les ennemis de Bothwell, & tous ceux qui aspiraient à la faveur du Roi ne manquèrent pas de s'y trouver. Ils prononcèrent que l'insulte faite à la personne & à l'autorité du Roi étoit un crime de haute trahison, & déclarèrent qu'il n'étoit nullement obligé à observer des conditions extorquées par la force & qui violoient si essentiellement sa prérogative royale. Jac-

Il reconvre
sa liberté.

7 Septembre.

1593.

ques néanmoins offrit encore un pardon à Bothwell, pourvu qu'il le demandât comme une grace & qu'il promît de sortir du Royaume. Bothwell rejeta ces propositions avec dédain, reprit les armes & tenta de nouveau de surprendre le Roi. Mais l'ayant trouvé sur ses gardes il s'enfuit sur les frontieres.

Il est soup-
çonné de fa-
voriser les
Lords Papif-
tes.

Le contraste de l'ardeur du Roi à poursuivre Bothwell, avec sa lenteur & son affectation à éluder les procédures contre les Lords Catholiques, causa un mécontentement général parmi ses sujets, qui l'imputerent, ou à un attachement excessif pour la personne des Conspirateurs, ou à un penchant secret pour leur opinions, deux suppositions qui donnoient lieu à des craintes assez raisonnables. Le Clergé, comme gardien immédiat de la Religion Protestante, se crut obligé à prendre en cette occasion des mesures fort extraordinaires pour la conserver. Comme le Synode provincial de l'Isle s'assembloit alors, on y proposa d'excommunier tous ceux qui avoient trempé dans la dernière conspiration, comme étant des Sectaires obstinés & incorrigibles; & quoiqu'il n'y eût aucun des Conspirateurs qui résidât dans le ressort du Sy-

node, ou qui fût fujet à fa juridiction, le zèle de ses Membres passant par-dessus cette irrégularité, ils prononcèrent contre-eux la sentence d'excommunication que l'acte du dernier Parlement rendoit plus terrible; & de peur qu'elle ne fût regardée comme le fait d'un petit nombre ou d'une petite partie de l'Eglise, ils nommerent des Députés pour assister aux Synodes voisins, & demander leur approbation & leur adjonction.

1593.

Il y eut quelques semaines après un événement qui augmenta les soupçons de la Nation contre le Roi. Dans le tems qu'il marchoit à une expédition contre les habitants des frontieres, les trois Comtes se présenterent tout-à-coup devant lui, offrant de se soumettre à un jugement légal; & Jacques, sans les faire arrêter, fixa un jour pour la procédure. Les Conspirateurs se préparèrent à y paroître avec un cortège formidable de leurs amis & de leurs Vassaux; mais le Clergé s'étant assemblé dans l'intervalle à Edimbourg, avec beaucoup de Pairs & de Barons, ils firent au Roi des remontrances très-hardies sur l'excès de son indulgence, & lui demanderent de faire

Sa douceur
envers eux.

17 Octobre.

1593.

mettre sous sûre garde, selon le cours ordinaire de la Justice, des personnes chargées de crimes de la plus haute trahison, qui ne pouvoient subir un jugement légal avant d'être absous des censures de l'Eglise; & de convoquer une assemblée des Etats pour délibérer sur la maniere de procéder contre eux. Ils offrirent en même-tems de l'accompagner en armes au lieu du jugement, de peur que des criminels aussi audacieux & aussi puissans n'intimidassent la Justice & ne dictassent la sentence aux Juges auxquels ils prétendoient se soumettre. Le Roi, quoique fort offensé de l'irrégularité de leurs procédés & de la présomption de leur requête, trouva qu'il étoit à propos de différer le jour du jugement, & de convoquer une assemblée des Etats pour calmer les craintes & la méfiance du peuple. Cette complaisance fit tomber peu-à-peu les soupçons, & le Chancelier mania si bien les esprits de l'assemblée, qu'il fut choisi avec quelques autres pour prononcer une sentence définitive sur cette affaire. Après de grandes délibérations, ils statuerent que les trois Comtes & leurs associés seroient exempts de toute

26 Novemb.

recherche ou poursuite ultérieure sur leur correspondance avec l'Espagne ; qu'avant le premier de Février ils se soumettroient à l'Eglise & renonceroient publiquement aux erreurs du culte Romain, ou qu'ils sortiroient du Royaume ; qu'avant le premier de Janvier ils se décideroient sur cette alternative ; qu'ils auroient toute sûreté pour vivre désormais en paix ; & que s'ils manquoient à signifier au tems marqué le parti qu'ils auroient pris, ils perdroient le bénéfice de cet acte d'abolition, & demeureroient exposés à toutes les peines de la loi.

1591.

Jacques, par cette douceur à l'égard des Conspirateurs, s'attira encore plus de reproches & ne gagna rien sur eux. Dévoués à toute leur superstition Catholique ; écoutant aveuglément les conseils de leurs Prêtres, & soutenus par des espérances & des promesses d'un secours étranger, les trois Comtes refusèrent les conditions & continuèrent leur correspondance criminelle avec l'Espagne. Une assemblée des États les déclara déchus du bénéfice des articles qu'on leur avoit offerts, & le Roi leur enjoignit par une proclamation de se livrer à la Justice. La pré-

1594.

18 Janvier.

1594.

sence de l'Ambassadeur Anglois contribua peut-être à ce coup de vigueur. Elisabeth, toujours attentive aux mouvements de Jacques, & imputant sa répugnance à punir les Lords Catholiques à une secrète approbation de leurs desseins, avoit envoyé le Lord Zouche pour lui représenter encore une fois le danger auquel il s'exposoit par cette fausse modération, & pour l'engager à exercer une sévérité que leurs crimes & l'état présent des choses rendoient nécessaire. Et quoique les mesures que prit le Roi dans ce moment fissent cesser toutes les plaintes à ce sujet, cependant Zouche oubliant son caractère d'Ambassadeur, entra dans des négociations secrètes avec ceux des Nobles qui blâmoient la conduite du Roi, & il entretenoit presque à découvert une correspondance avec Bothwel, qui, selon l'artifice ordinaire aux mécontents, prétendoit avoir fort à cœur la réforme des désordres publics, & cachoit son ambition sous le voile précieux du zèle, contre ces Conseillers qui empêchoient le Roi de poursuivre les ennemis déclarés de la Foi Protestante. Zouche l'encouragea, au nom

de sa maîtresse, à prendre les armes
contre son Souverain.

1594.

Cependant le Roi & le Clergé se méfioient extrêmement l'un de l'autre; les Ecclésiastiques étoient jaloux, peut-être à l'excès, de ce que les affections de Jacques étoient si favorables à la faction contraire, & Jacques les soupçonnoit sans fondement de pousser Bothwel à la révolte, & même de lui fournir de l'argent. L'esprit turbulent de Bothwell n'avoit pas besoin d'être aiguillonné pour se porter à quelque coup hardi. On le vit paroître soudain à un mille d'Edimbourg, à la tête de quatre mille chevaux; les prétextes dont il se servoit pour justifier sa rébellion étoient très-populaires; c'étoit le zèle pour la Religion, la haine de la Secte Catholique, l'intérêt qu'il prenoit à l'honneur du Roi & aux libertés de la Nation. Jacques, pris au dépourvu, se trouvoit sans défense. Il n'avoit point d'inanterie & n'étoit accompagné que de quelques Cavaliers de la suite du Lord Home. Dans cette extrémité il implora l'assistance des Bourgeois d'Edimbourg, & afin d'animer leur zèle, il promit de procéder contre les Lords de la Religion Romaine, dans toute

Nouvelle
entreprise de
Bothwell.

1594

la rigueur de la loi. Poussés par les exhortations de leurs Ministres, ils coururent aux armes & s'avancèrent, le Roi à leur tête, contre Bothwell. Mais malgré le bonheur qu'il eut de mettre en fuite le Lord Home qui l'avoit chargé témérairement avec un corps de Cavalerie fort inférieur, Bothwell se retira à Dalkeith sans oser attaquer le Roi. Ses gens l'abandonnerent bientôt après, & comme ils se découragerent par un si longue suite de mauvais succès, il lui fut impossible de les déterminer depuis à se remettre en campagne. Il alla se réfugier à son ordinaire dans le Nord de l'Angleterre; mais Elisabeth cédant aux remontrances du Roi, l'obligea de quitter cette retraite.

Nouveaux
dangers de la
part des Lords
Papilles.

Avril.

A peine le Roi fut-il hors de ce danger qu'il en courut un autre. Les Lords Anti-presbytériens, en conséquence de leurs négociations avec l'Espagne, reçurent au Printems un secours d'argent de Philippe. Il n'étoit pas possible de conjecturer les hardis projets que cette bonne fortune pouvoit leur inspirer. On devoit s'attendre aux actions les plus désespérées de la part de gens livrés au Fanatisme, & que l'indulgence du Roi n'avoit pu ramener. L'assemblée

du Clergé prit aussi-tôt l'allarme, fit des remontrances plus ameres que jamais, & ratifia tout d'une voix la sentence d'excommunication prononcée par le Synode de Fife. Jacques irrité enfin de l'obstination & de l'ingratitude de ces Lords, & appréhendant qu'une trop longue tolérance ne déplût à la fin trop généralement à ses sujets, & ne donnât aussi des soupçons défavorables aux Anglois, montra plus de vigueur qu'à l'ordinaire. Il convoqua un Parlement; il y exposa toutes les circonstances & toute l'énormité de la conspiration; quoiqu'il y eût peu de Membres présens à l'assemblée, & que plusieurs d'entre eux fussent unis avec les Conspirateurs par les liens du sang & de l'amitié, il fit si bien par persuasion & par importunité, qu'ils prononcèrent la sentence la plus rigoureuse que comportât la loi. Ils furent déclarés coupables de haute trahison, & leurs biens & honneurs confisqués. On fit en même-tems des Statuts plus sévères que jamais contre ceux qui professoient la Religion Catholique.

8 Juin.

Le grand embarras étoit de savoir comment mettre cette sentence à exécution. Trois Barons puissans, cantonnés

Bataille de
Glenlivet.

1594.

dans une partie du Royaume presque inaccessible, entourés d'un grand nombre de Vassaux & soutenus par un Prince étranger, étoient plus qu'il n'en falloit pour accabler un Roi d'Ecosse, On eut beau prier Elisabeth, il n'y eut pas moyen de lui faire avancer l'argent nécessaire pour les frais d'une expédition contre eux. Les attaquer en personne avec ses forces seules, c'étoit mettre son honneur & sa vie en danger. Il eut recours à l'unique expédient qui lui restoit pour suppléer à l'impuissance de l'autorité souveraine. Il délégua son pouvoir au Comte d'Argyll & au Lord Forbes, Chefs de deux Tribus ennemies des Conspirateurs, & leur donna commission d'envahir leurs terres & de s'emparer des Châteaux qui leur appartenoient. Bothwell s'étant étroitement lié avec eux, malgré toutes ses grandes protestations de zèle pour la Religion Protestante, le péril devenoit de jour en jour plus pressant. Argyll, sollicité par le Roi & animé par le Clergé, se mit en campagne avec sept mille hommes. Huntly & Errol vinrent à sa rencontre à Glenlivat avec une armée bien moins nombreuse, mais composée principalement de Gentilshommes de la basse

Ecosse, bien montés, & menant avec eux un train de pieces de campagne. 1594. Ils en vinrent aux mains avec toute la , O&ob , fureur qu'une haine héréditaire & une ancienne rivalité peuvent ajouter à un courage indiscipliné. Mais les Montagnards désorientés à la premiere décharge du canon, auquel ils étoient peu accoutumés, & incapables de résister au choc de la cavalerie, furent aussi-tôt mis en déroute; & Argyll, brave jeune homme de dix-huit ans, fut emporté par ses amis hors du champ de bataille, pleurant d'indignation de la honte des siens, leur criant de s'arrêter & de venger la gloire de leur nom.

A la premiere nouvelle de cette défaite, Jacques obligé de mettre ses pierreries en gage pour faire de l'argent, assembla un petit corps de troupes & marcha vers le Nord. Il fut joint par divers Tribus en querelle avec Hunt'y & Errol, qui, ayant perdu plusieurs de leurs principaux Vassaux à Glenlivat, & se voyant abandonnés des autres qui refusoient de porter les armes contre le Roi en personne, furent obligés de se retirer dans les montagnes. Jacques ravagea leurs terres, mit garnison dans quelques-uns de leurs Châteaux, brûla

1594.

Les Lords
Papistes chas-
sés du Royau-
me.

les autres, & laissa le Duc de Lennox en qualité de son Lieutenant dans cette partie du Royaume, avec des troupes suffisantes pour les empêcher de s'y assembler en corps ou d'infester la basse Ecosse. Réduits à la dernière extrémité, par la rigueur de la saison & par la désertion de leurs gens, ils obtinrent du Roi la permission de passer la mer, & donnerent des assurances qu'ils ne reviendroient point sans son agrément, & qu'ils ne s'engageroient plus dans aucune intrigue contre la Religion Protestante & la paix du Royaume.

1595.

Les Catho-
liques Ro-
mains irrités
contre Jac-
ques.

Leur exil remit la tranquillité dans le Nord de l'Ecosse, & la fermeté & la vigueur que le Roi venoit de déployer contre eux, lui regagna en grande partie la confiance de ses sujets Protestans : mais par la même raison il déchut à proportion dans l'estime des Catholiques Romains. Ils avoient défendu le droit de sa mere à la Couronne d'Angleterre avec tant de chaleur, qu'ils ne pouvoient plus décemment rejeter le sien. L'indulgence avec laquelle il avoit traité les partisans de cette Religion leur avoit donné de si grandes espérances qu'ils regardoient son avènement au Trône comme une chose désirable. Mais

la rigueur avec laquelle il poursuivit les Conspirateurs, & les Statuts sévères contre la Religion Catholique auxquels il avoit consenti, les convainquirent que ces espérances étoient chimériques; & ils commencerent à chercher à Elisabeth quelque nouveau successeur qui eût des droits qu'on pût lui opposer. Les Catholiques Anglois jetterent les yeux sur le Comte d'Essex, dont l'ame généreuse, quoiqu'affermie dans la Foi Protestante, abhorroit les persécutions qu'on faisoit dans ce siècle aux opinions religieuses. Ceux de la même Secte qui étoient en exil, formerent un projet plus hardi & plus analogue à leur situation. Ils mirent en avant les prétentions de l'Infant d'Espagne, & le Jésuite Parsons publia un livre où il s'efforçoit de prouver par de fausses citations historiques, des généalogies fabuleuses & des argumens absurdes, entremêlés d'invectives ameres contre le Roi d'Ecosse, que le titre de l'Infant d'Espagne étoit préférable au sien. Philippe, quoique déjà embarrassé dans une guerre avec la France & l'Angleterre, & à peine en état de défendre le reste des provinces de Bourgogne contre les Hollandois, saisit avidement ce projet

1595.

visionnaire. La crainte d'avoir un Prétendant Espagnol à la Couronne, & l'opposition que les Papistes commencerent à former à la succession du Roi, contribuerent beaucoup à dissiper les préjugés des Protestans, & à préparer les voies qui le conduisirent sur le Trône d'Angleterre.

Bothwell
forcé de s'en-
fuir en Espa-

Bothwell dont nous avons si souvent parlé comme d'un fléau pour la tranquillité du Roi & la paix du Royaume, étoit alors dans une condition misérable. Privé de la protection de la Reine d'Angleterre, qui la lui avoit retirée à cause de sa liaison avec les Lords Papistes, excommunié par l'Eglise pour la même raison, & abandonné dans son malheur par ses propres Vassaux, il fut réduit à s'enfuir d'abord en France, ensuite en Espagne & en Italie, où, après avoir abjuré la Foi Protestante, il mena pendant plusieurs années une vie obscure & honteuse, remarquable seulement par une crapuleuse & infâme débauche. Le Roi, quoique très-disposé à sacrifier les plus vifs ressentimens au moindre retour des coupables, ne put jamais être fléchi par ses soumissions & fut sourd à toutes

les sollicitations qu'on lui fit en sa faveur. 1595.

Le Roi perdit cette année le Chancelier Maitland, Ministre habile, sur lequel il se reposoit depuis long-tems de tout le poids des affaires publiques. Comme il l'avoit aimé pendant qu'il vivoit, il honora sa mémoire par une piece de vers, qui jugés par comparaison avec les compositions de ce siecle là, sont fort éloignés de manquer d'élégance.

Aussi-tôt après la mort de Maitland il se fit un changement considérable dans l'administration. Les charges annuelles du gouvernement excédoient de beaucoup les revenus du Roi. La Reine aimoit les amusemens dispendieux; Jacques lui-même ne connoissoit pas l'économie. Ces raisons obligèrent à mettre plus d'ordre & de rigueur dans la levée des deniers publics, & plus d'exactitude dans l'administration des finances. Ce soin important fut confié à huit hommes de Loi que leur nombre fit appeller *Octaviens*; on leur donna des pouvoirs fort amples & presque illimités. Le Roi promit de ne pas augmenter leur nombre & de ne pas remplir les places qui viendroient

1595.

à vaquer parmi eux sans leur consentement ; & comme il se méfioit de son caractère facile, il consentit qu'aucune aliénation de son revenu, aucune pension qu'il accorderoit, ni aucun mandat sur le trésor ne seroit censé valable qu'autant qu'ils seroient signés par cinq des Commissaires. On déclara que tous leurs actes & leurs décisions auroient la même force que les sentences des Juges dans les Cours civiles ; & en conséquence, ils pouvoient arrêter la personne ou saisir les biens de qui bon leur sembloit sans autre formalité. Une Jurisdiction si étendue, jointe à la disposition absolue des deniers publics, mit entre leurs mains toute la puissance exécutive du gouvernement. Unis ensemble, ils ruinerent peu à peu le crédit des autres Ministres qui étoient en faveur & ils s'emparèrent de tous les emplois honorables & lucratifs. Les anciens serviteurs de la Couronne cédoient avec chagrin leurs postes à ces nouveaux venus. Les Favoris & les jeunes Courtisans murmuroient de voir la libéralité du Roi restreinte par leurs Ordonnances ; & le Clergé déclamoit contre quelques-uns d'eux comme contre des Apostats déclarés, & soupçonnoient les autres

de favoriser la Religion Catholique. Ils conserverent cependant leur pouvoir malgré cette ligue générale, & ils le dûrent à l'ordre & à l'économie qu'ils introduisirent dans les finances. Il est certain que Jacques ne trouva dans aucun autre tems de son regne autant de facilité à fournir aux frais du gouvernement.

1595.

Le bruit des immenses préparatifs qu'on attribuoit alors à Philippe répandit en Angleterre & en Ecosse la terreur d'une nouvelle invasion. Jacques prit les mesures convenables pour sa défense; mais elles ne satisfirent point le zèle du Clergé dont les soupçons sur la sincérité du Roi commençoient à revivre; & comme il avoit permis aux femmes des Pairs bannis de toucher les revenus de leurs terres & de vivre dans leurs maisons, les Ecclésiastiques l'accusèrent de rendre la confiscation sans effet, en soutenant les ennemis déclarés de la Foi Protestante. L'assemblée de l'Eglise prit en considération l'état du Royaume, & ayant ordonné un jour de jeûne public, elle renouvella solennellement le *Covenant* ou Pacte par lequel la Nation s'étoit engagée à garder inviolablement la Foi

Violence de
la Nation contre les Lords
Papistes.

24 Mars.

1595.

Protestante & à la défendre contre tous ceux qui l'attaqueroient. Un Comité composé des plus éminens du Clergé & d'un nombre de Barons & de Gentilshommes de distinction, alla trouver le Roi & lui présenta un plan pour la sûreté du Royaume & la conservation de la Religion ; ils le pressoient de faire avec les biens des Lords bannis un fonds pour l'entretien des soldats ; de prendre les précautions les plus exactes pour empêcher le retour de sujets si turbulens, & de poursuivre en toute rigueur ceux qu'on soupçonnoit d'être leur adhérens.

Indulgence
du Roi pour
eux.

Rien n'étoit plus contraire aux idées du Roi, rien ne répugnoit davantage à ses inclinations que ces propositions. Eloigné toute sa vie des conseils où il prévoyoit de l'opposition & du danger ; jaloux de parvenir à ses fins par la modération & la politique, il voyoit avec regret les préjugés qui gardoient contre lui chez les Catholiques Romains ; & il résolut de leur donner quelque satisfaction sur ce qui lui avoit attiré leur indignation. Elisabeth étoit alors avancée en âge & avoit été depuis peu en danger de sa vie. Si quelque compétiteur Catholique venoit à lui disputer son droit au Trône d'Angleterre, une

faction aussi puissante que celle des Lords
 bannis pouvoit être extrêmement redou-
 table, & toute division parmi les sujets
 pouvoit devenir fatale dans une con-
 joncture où il auroit besoin de la réu-
 nion & de toute la vigueur de leurs
 efforts. Ainsi, au lieu des nouvelles ri-
 gueurs que demandoit l'assemblée, Jac-
 ques songeoit aux moyens d'adoucir la
 punition que les Lords souffroient déjà.
 Et comme ils étoient environnés d'E-
 missaires de Philippe dans le séjour qu'ils
 faisoient chez l'étranger, comme le res-
 sentiment pouvoit les disposer à écouter
 leurs suggestions plus favorablement que
 jamais, & le désespoir pouvant les pou-
 ser à des actions encore plus atroces,
 il se déterminà à les rappeler dans leur
 pays à certaines conditions. Encouragés
 par ces sentimens du Roi dont ils étoient
 informés, & ennuiés de la vie dépen-
 dante & inquiète qu'ils menaient dans
 leur exil, ils hasardèrent de revenir
 secrètement en Ecosse. Bientôt après
 ils présentèrent une requête au Roi
 pour lui demander la permission de rési-
 der dans leurs maisons & lui offrir des
 sûretés pour leur conduite à l'avenir.
 Jacques convoqua une assemblée des
 Etats pour délibérer sur cette impor-

1595. tante matiere, & de leur avis il accorda aux exilés ce qu'ils demandoient.

Témérité du
Clergé & du
Peuple.

Dès que les Membres du Comité nommés par la dernière assemblée de l'Eglise eurent appris cette nouvelle, ils s'assemblerent à Edimbourg, & avec toute la précipitation du zèle & de la frayerie ils prirent les résolutions qu'ils croyoient nécessaires à la sûreté du Royaume. Ils écrivirent des lettres circulaires à tous les Presbytériats d'Ecosse pour les avertir des approches du danger, les exhorter à exiter le peuple à la défense de ses justes droits, leur commander de publier dans toutes les Chaires l'excommunication contre les Lords Catholiques, & leur enjoindre d'envelopper dans une sentence générale & sans observer les formalités ordinaires de la justice, tous ceux qui pouvoient être soupçonnés de favoriser leurs sentimens; & comme le danger leur paroissoit trop pressant pour attendre le tems où les Tribunaux de l'Eglise devoient siéger, ils firent choix des Ecclésiastiques les plus distingués dans les différentes parties du Royaume, les chargerent de résider constamment à Edimbourg, de s'y assembler tous les jours avec les Ministres de la ville sous le

le nom de *Conseil permanent de l'Eglise*, & ils revêtirent ce corps de l'autorité suprême, en lui ordonnant, à l'imitation de l'ancien usage des Romains, de veiller à ce qu'aucun tort ne fût fait à l'Eglise.

1596.

Ces procédés, non moins anticonstitutionnels qu'inouïs, étoient de manifestes attentats à la prérogative royale, & de hardis acheminemens à la révolte. Cependant la conduite du Roi justifioit en quelque maniere ces excès. Sa douceur envers les Catholiques si contraire aux principes de son tems; le pardon qu'il avoit accordé aux Conspirateurs malgré ses promesses réitérées de ne leur point faire de grace; les égards qu'il marquoit à Lady Huntly, qui n'étoit pas moins attachée à la Religion Romaine que son mari; le soin de la Princesse Elisabeth sa fille, confié par lui à Lady Levingston imbuë des mêmes principes; le mépris avec lequel il parloit en toute occasion, tant du caractère des Ministres que de leurs fonctions, étoient autant de circonstances qui pouvoient faire naître des soupçons dans des esprits même qui n'auroient pas été naturellement portés à la méfiance, & qui pouvoient jeter

1596.

dans des démarches imprudentes, des gens même fort éloignés d'un zèle outré. Mais quelques puissans que pussent être les motifs qui animoient le Clergé, quelque louable que fût la fin qu'il se proposoit, il se conduisit maladroitement & imprudemment. Il témoigna beaucoup d'envie d'éviter une rupture avec l'Eglise; & tout jaloux qu'il étoit de sa prérogative, il eût volontiers fait des sacrifices pour le bien de la paix. Quelques Conseillers privés eurent par son ordre une entrevue avec les plus modérés du Clergé, & leur demanderent si Huntly & ses Associés ne pouvoient pas rentrer dans le sein de l'Eglise moyennant les soumissions requises, & être affranchis de toute autre peine pour leur Apostasie & leurs trahisons. Ils répondirent, que quoique la porte de la miséricorde fût toujours ouverte à ceux qui se repentoient & qui revenoient au giron de l'Eglise, cependant comme ces Seigneurs étoient tombés dans l'idolâtrie, crime qui méritoit la mort selon les loix divines & humaines, le Magistrat civil ne pouvoit leur pardonner légalement, & qu'il devoit les punir, quand même l'Eglise les absoudroit. Cette inflexibilité dans

ceux qui passoient pour les plus traitables de leur Ordre remplit le Roi d'indignation ; & l'imprudence & l'obstination d'un Ecclésiastique particulier la convertit en fureur.

1596.

M. David Black, Ministre de Saint-André, discourant, selon l'usage, dans un de ses Sermons sur l'état du Royaume, avança que le Roi avoit permis aux Lords Catholiques de revenir en Ecosse, & que par cette action il avoit dévoilé la perfidie de son cœur ; que tous les Rois étoient les enfans du Diable ; que Satan présidoit à la Cour ; que la Reine étoit une Athée ; les Juges, des mécréans & des corrupteurs ; la Noblesse impie & dégénérée ; les Membres du Conseil privé, des cormorans & des gens sans Religion : & dans ses prières pour la Reine, il dit : » L'usage veut que nous » prions pour elle ; mais nous n'en avons » aucun sujet, car elle ne nous fera » jamais de bien «. Jacques le fit sommer de comparoître devant le Conseil privé pour rendre raison de ses propos séditieux. Le Clergé au lieu de l'abandonner au châtiment que méritoit une indiscretion si criminelle envers ses supérieurs, fut assez imprudent pour épouser sa cause, comme si elle eût été

Doctrine
séditieuse de
Black.

10 Novembre

1596.

celle de tout le Corps. La contestation agitée en 1584, touchant les privilèges de la Chaire & le droit d'y prêcher contre toute espèce de vices se réchauffa. On prétendit que les Ministres ne dépendroient que de l'Eglise seule, par rapport à leurs fonctions sacrées; que c'étoit à leurs Supérieurs Ecclésiastiques à juger de la vérité ou de la fausseté de la Doctrine qu'ils débitoient en Chaire; que si le Roi, sous quelque prétexte que ce fût, usurpoit cette Jurisdiction, l'Eglise tomberoit dès lors dans l'esclavage du Magistrat civil; qu'au lieu de décrire le vice avec cette honnête hardiesse qui avoit été si souvent profitable aux particuliers & salutaire au Royaume, le Clergé apprendroit à flatter les passions des Princes & à fermer les yeux sur les vices des citoyens; que l'empressement du Roi à punir la licence d'un Ministre Protestant pendant qu'il étoit si prompt à pardonner les crimes des Conspirateurs Catholiques les avertissoit de se tenir sur leurs gardes; enfin qu'il étoit tems de combattre pour leurs privilèges & d'empêcher qu'on n'empiétât sur les droits dont l'Eglise avoit joui depuis la réformation. Mû par ces considéra-

tions, le Conseil permanent de l'Eglise enjoignit à Black de décliner la Jurisdiction du Conseil privé; & Black tout fier d'une si belle occasion d'étaler son zèle, présenta un écrit en conséquence, & refusa opiniâtrément de se défendre ou de répondre aux questions qu'on lui fit. Pour donner plus de poids à ces procédés, le Conseil de l'Eglise envoya l'acte déclinatoire à tous les Presbytériats du Royaume, ordonnant à tout Ministre de le signer en témoignage de son approbation.

Jacques se défendit avec la même vigueur qu'il étoit attaqué. Sensible au mépris où tomberoit son autorité, s'il laissoit au Clergé la liberté de calomnier impunément ses Ministres & de le censurer lui-même, & sachant par l'exemple du passé quelle foible réparation il pouvoit attendre des Tribunaux du Clergé pour de pareilles offenses, il pressa les recherches sur la conduite de Black, & publia une proclamation portant ordre aux Membres du Conseil de l'Eglise de sortir d'Edimbourg & de retourner dans leurs paroisses. Black au lieu de se soumettre renouvela sa protestation, & le Conseil, se moquant de la proclamation, déclara que s'étant assemblé

1556.

par l'autorité de l'Eglise, ils lui devoient obéir préférablement au Roi lui même. Le Conseil privé procéda au jugement de Black malgré le refus qu'il faisoit de se défendre, & après une information publique il le déclara coupable des crimes dont il étoit accusé; mais il s'en rapporta au Roi pour la peine qu'on lui feroit subir.

On fit cependant divers efforts pour amener les choses à un accommodement. Presque chaque jour enfantoit un nouveau plan de réconciliation; mais tous les projets furent inutiles par l'inconstance du Roi, l'obstination du Clergé ou les intrigues des Courtisans. Les deux parties en appellerent au peuple & s'efforcèrent mutuellement de se rendre odieuses par des accusations outrées. Jacques taxoit le Clergé d'insolence, de sédition, de trahison; & le Clergé faisoit retentir les Chaires de plaintes contre l'indulgence excessive de Jacques envers les Catholiques, & contre la rigueur non moins outrée avec laquelle il persécutoit l'Eglise établie. Aigri par ces invectives audacieuses il condamna Black à se retirer au-delà de la riviere de Spey jusqu'à nouvel ordre, & renouvelant aux Membres du Conseil

permanent le commandement de sortir d'Edimbourg, il exigea que tous les Ministres du Royaume souscrivissent à un engagement par lequel ils s'obligeroient à se soumettre en matière civile à la Jurisdiction des Cours civiles.

1596.

Cette démarche décisive remua toutes les passions violentes qui agitent les factions lorsqu'elles ont manqué leur but, & il s'ensuivit immédiatement après des effets qui ne l'étoient pas moins. Il faut les imputer en partie aux artifices de quelques courtisans qui comptoient trouver leur avantage dans les calamités de leur pays, ou qui espéroient de diminuer l'autorité des Océviens en les embarquant dans des hostilités avec l'Eglise; d'un côté ils venoient dire au Roi que les Bourgeois d'Edimbourg étoient toutes les nuits sous les armes, & qu'ils mettoient une forte garde autour des maisons de leurs Ministres; de sorte que Jacques pour arrêter cette insulte imaginaire au gouvernement, ordonna par une proclamation à vingt-quatre des principaux Bourgeois d'Edimbourg de sortir de la ville en six heures de tems. D'un autre côté ils écrivirent aux Ministres de prendre garde à eux, parce que Huntly avoit.

Emeute
dans Edim-
bourg.

1596.

été admis à une entrevue secrète avec le Roi, & qu'il étoit l'auteur de la rigoureuse proclamation contre les Bourgeois d'Edimbourg. (a) Ils ne doutèrent pas plus de la vérité de cette nouvelle, que le Roi n'avoit douté de celle qu'il avoit reçue, & ils donnerent aussi aveuglément dans le piège. La lettre leur fut remise précisément à l'instant où l'un d'eux alloit monter en Chaire. C'étoit l'inviter à donner avis au peuple du danger qui le menaçoit; & en effet le Ministre passionné le peignit avec cette force de pinceau que les hommes emploient naturellement lorsqu'ils décrivent un malheur terrible & urgent. Après son sermon il pria les Nobles & les Gentilshommes de s'assembler dans la *petite Eglise*. Toute la multitude effrayée de ce qu'elle avoit entendu y courut en foule: ils promirent & jure-

(a) Il est certain que les faits furent chargés & aggravés par des personnes qui desiroient d'entraîner les deux partis dans des procédés violens; cependant ces deux rapports n'étoient pas sans fondement. Comme on supposoit que les Ministres étoient en danger, quelques citoyens des plus zélés se déterminèrent à les défendre par la force des armes. Birch. Mem. 2. 250. Huntly étoit réellement venu secrètement à Edimbourg, & il y avoit eu une entrevue, sinon avec le Roi, au moins avec quelques-uns de ses Ministres. Birch, Ibid. 230.

rent de défendre l'Eglise; ils dressèrent une requête où ils demandoient au Roi la réparation des griefs dont le Clergé se plaignoit, & le supplioient de les délivrer de toute crainte de danger pour l'avenir, en éloignant de sa personne ceux de ses Conseillers qui étoient reconnus pour ennemis de la Religion Protestante. Deux Pairs, deux Gentilshommes, deux Bourgeois & deux Ministres furent chargés de la présenter. Le Roi se trouvoit alors dans la grande salle de Tolbooth, où siégeoit la Cour de session. Il fut offensé du contenu de la requête & de la manière dont elle lui fut présentée. Il y répondit avec hauteur; les Députés insisterent avec chaleur, & une foule de gens de toute espece fondonnoit dans la salle. Jacques se retira brusquement dans un autre appartement & ordonna qu'on en fermât les portes. Les Députés revinrent trouver la multitude qui étoit encore assemblée, & à laquelle un Ministre lisoit l'histoire d'Aman. Lorsqu'ils rapportèrent que le Roi avoit refusé d'écouter leurs demandes, l'Eglise fut à l'instant remplie de bruit, de menaces, d'exécutions & de toute la violence & de la confusion d'une émeute populaire. Les uns deman-

1596.

Le Roi en danger.

1596.

doient leurs armes, les autres, qu'on leur fit venir le scélérat Aman; d'autres crioient à l'épée du Seigneur & de Gedeon, & se précipitant dehors avec l'impétuosité la plus furieuse, environnerent le Tolbooth, menaçant le Roi même & demandant par leurs noms quelques-uns de ses Conseillers pour les mettre en pieces. Les Magistrats de la ville employèrent l'autorité & la force pour réprimer le tumulte; le Roi tâcha d'appaiser les mécontents en promettant de recevoir leurs demandes quand elle lui seroient présentées convenablement; ils furent secondés par les Ministres même qui sentirent la faute qu'ils avoient faite d'allumer cet incendie; & la rage de la populace tombant tout-à-coup comme elle s'étoit élevée, toute la multitude se dispersa, & le Roi retourna dans son palais, heureux d'avoir échappé à un soulèvement, qui, quoique l'effet subit & momentané de la fureur populaire, mit sa vie dans le plus grand danger, & lui parut une offense impardonnable à son autorité.

Dès qu'il se fut retiré les Chefs des mécontents s'assemblerent pour préparer leur requête. Leurs principales demandes furent la punition des Lords

Catholiques ; l'éloignement des Con-
seillers soupçonnés de favoriser leur per-
sonnes ou leurs opinions , la révoca-
tion de tous les derniers actes du Conseil,
destructifs de l'autorité de l'Eglise , avec
un acte qui approuvât ce qu'avoit fait
le Conseil permanent. L'indignation
du Roi étoit encore si vive que les Dé-
putés chargés de se rendre auprès de lui
n'osèrent lui porter cette nuit même
des propositions qui ne pouvoient man-
quer de rallumer sa fureur. Le lende-
main matin Jacques s'étoit retiré avec
toute sa suite à Linlithgow. La Cour
de session & les autres Cours de Justice
eurent ordre de quitter la ville où elles
ne pouvoient plus trouver de sûreté ni
conserver de dignité , & l'on commanda
aux Nobles & aux Barons de retourner
chacun chez eux , & de ne point se
rassembler sans la permission du Roi.
Ces démarches vigoureuses de Jac-
ques firent peur à ses adversaires. Les
Bourgeois voyant combien ils souf-
froient de son absence & de l'éloigne-
ment des Cours de Justice , se repen-
toient déjà de leur conduite, Le Clergé
seul se détermina à soutenir la querelle ,
& s'efforçant d'empêcher les Nobles de
se disperser , il enflammoit le peuple

1596.

par de violentes invectives contre le Roi ; il s'agitoit pour faire signer une association de mutuelle défense ; & sachant l'éclat & le crédit que l'adjonction des Nobles du premier rang donneroit à sa cause , il écrivit au Lord Hamilton , que le peuple touché de la parole de Dieu & provoqué par les injures faites à l'Eglise avoit pris les armes , que plusieurs des Nobles étoient résolus de protéger la Religion Protestante qui devoit son établissement à la valeur & à la piété de leurs ancêtres ; qu'il ne leur manquoit qu'un Chef pour les unir & leur inspirer de la vigueur ; que son zèle pour la bonne cause autant que la noblesse de sa naissance lui donnoient droit à cet honneur ; qu'ainsi on le conjuroit de répondre aux espérances & aux vœux du peuple , & de ne pas refuser à l'Eglise souffrante le secours dont elle avoit besoin. Le Lord Hamilton au lieu de se rendre à cette invitation envoya la lettre directement au Roi , que cette nouvelle insulte irrita au point qu'il ordonna aux Magistrats d'Edimbourg de saisir sur le champ leurs Ministres comme des boute-feux manifestes & des instigateurs de la révolte. Les Magistrats qui vouloient rentrer en

grace avec le Roi se dispoſoient à obéir ; mais les Miniſtres qui ne virent point d'autre eſpérance de ſalut s'enfuirent du côté de l'Angleterre.

1596.

Cette émeute infructueuſe, au lieu de renverſer l'autorité du Roi ne ſervit qu'à l'établir. Le trouble & la diſperſion ſe mirent parmi ceux qui s'y trouvoient impliqués ; & le reſte de ſes ſujets, pour éviter ſes ſouſpçons, ou gagner ſa faveur, ſe diſputoit à qui ſerviroit ſa vengeance avec le plus d'ardeur. Une aſſemblée des Etats pronça que le dernier ſoulevement étoit une haute trahiſon ; ordonna que tout Miniſtre ſignerait une déclaration de ſa ſoumiſſion à la Jurifdiſction du Roi dans toutes les matieres civiles & criminelles ; autorifa les Magiſtrats à emprifonner ſur le champ tout Miniſtre, qui dans ſes ſermons parleroit indécemment de la conduite du Roi ; défendit à tout Tribunal Eccléſiaſtique de ſ'aſſembler ſans la permiſſion de S. M. ; ſtatua qu'à l'avenir aucun Magiſtrat d'Edimbourg ne fût élu ſans ſon approbation ; & que cependant les Magiſtrats feroient leurs diligences pour découvrir & punir les auteurs de la dernière ſédition, ſans quoi la ville ſeroit

1597.

Le Roi rabaiſſe le pouvoir de l'Églife.

3 Janvier.

1597.

sujette à toutes les peines portées contre un acte de trahison.

Il retranche
à la ville d'E-
dimbourg ses
privileges

Armé de l'autorité de ces décrets, Jacques résolut de dompter entièrement l'esprit mutin de ses sujets. Comme le Clergé avoit principalement tiré jusques-là son crédit & sa force des Bourgeois d'Edimbourg, le premier soin du Roi fut de les humilier. Quoique les Magistrats lui fissent les soumissions les plus abjectes, quoiqu'ils se défendissent eux & leurs concitoyens d'avoir jamais eu la moindre intention de violer sa personne Royale ou son autorité, quoiqu'après les informations les plus exactes on ne pût découvrir aucune circonstance capable d'arrêter sur eux le soupçon d'une révolte préméditée; quoiqu'une partie des Nobles & ceux du Clergé qui conservoient encore quelque faveur intercédassent pour eux: ni l'aveu de leurs fautes, ni les sollicitations ne leur servirent à rien.

28 Février.

Le Roi resta inexorable: la ville fut déclarée déchue des privilèges qu'elle avoit en qualité de corporation (ou communauté) & sujette à toutes les peines de la trahison. La Capitale du Royaume privée de ses Magistrats, désertée par ses Ministres, abandonnée

par les Cours de Justice & proscrite par le Roi, étoit plongée dans la désolation & le désespoir. Les courtisans menaçoient même de raser la ville jusqu'aux fondemens & d'y élever une colonne pour monument éternel de la vengeance du Roi & du crime de ses habitans. A la fin, par complaisance pour Elisabeth qui demanda leur grace & touché des continuelles sollicitations de ses Nobles, Jacques remit aux citoyens les peines décernées par la loi; mais il les dépouilla en même-tems de leurs plus importans privilèges. Le choix de leurs Magistrats & de leurs Ministres leur fut ôté; on leur imposa plusieurs nouvelles charges & on exigea d'eux une grosse somme d'argent par voie d'offrande pour la paix & la prospérité du Roi.

21 Mars.

Jacques ne fut pas moins actif ni moins heureux à borner la Jurisdiction de l'Eglise. L'expérience avoit montré que de l'entreprendre par des actes du Parlement & des sentences du Conseil privé c'étoit user de moyens également odieux & inefficaces. Il eut recours en ce moment à un expédient plus adroit & mieux combiné pour en venir à son but. Les Tribunaux Ecclé-

Nouveaux
réglemens par
rapport à l'E-
glise.

1597.

siastiques étoient composés de différens membres. La majeure partie du Clergé étoit extrêmement pauvre, & la loi ne leur assignoit point d'honoraires. Les Ministres du voisinage d'Edimbourg, malgré l'égalité qu'établissoit le gouvernement presbytérien, avoient pris dans l'Eglise un ascendant qui excitoit l'envie de leurs freres. Tout corps nombreux susceptible d'impressions subites & fortes, est sujet à se laisser gouverner, corrompre ou intimider. Jacques crut en conséquence qu'il étoit possible de gagner le Clergé qu'on avoit en vain tenté de réduire. Il mit en œuvre des agents pour cet objet par tout le Royaume. Les promesses, la flatterie & les menaces furent employées. Les usurpations de quelques-uns sur leurs freres furent aggravées comme si c'eût été des crimes capitaux; la jalousie de leur pouvoir, qui gagnoit dans les provinces éloignées, augmenta; & on tint deux assemblées différentes, où malgré le zèle & la hardiesse de quelques Chefs du Clergé à défendre les privilèges de l'Eglise, la plus grande partie se déclara en faveur des mesures qui étoient agréables au Roi. On y condamna plusieurs pratiques

qui avoient continué depuis la Réformation. Divers points de discipline qui avoient passé jusques-là pour sacrés & incontestables furent abandonnés. On restraignit la licence avec laquelle on discouroit en Chaire sur les affaires politiques, on censura la liberté qu'on s'y donnoit d'invectiver contre des particuliers : les sentences d'excommunication *in globo* furent déclarées illégales ; on défendit de convoquer l'assemblée du Clergé sans la permission du Roi, & le droit de nommer les Ministres des principales villes fut adjugé à la Couronne. Ainsi le Clergé céda de lui-même des privilèges qu'il eût été dangereux d'envahir, & il se soumit volontairement à un joug plus dur que celui que Jacques eût osé leur imposer par force. En même-tems ceux qui persistoient dans leur opposition aux volontés du Roi n'ayant plus la ressource de ces lieux communs populaires d'usurpations sur une Jurisdiction qui ne lui appartenoit point, se virent obligés de tourner leurs clabauderies contre la corruption de leur Ordre même.

Ces assemblées permirent aux Comtes Catholiques de rétracter leurs erreurs ; elles les releverent de la sentence d'ex-
 Les Lords Papistes obtiennent leur pardon.

1597.

communication & les reçurent dans le sein de l'Eglise. Mais peu d'années après ils retournerent à l'Eglise Romaine avec laquelle il se reconcilierent ; & par leur apostasie ils justifierent en quelque sorte les craintes & les scrupules du Clergé par rapport à leur absolution.

Les Ministres d'Edimbourg dûrent à l'intercession de ces assemblées la liberté de venir reprendre leurs fonctions dans la ville ; mais cette liberté fut restreinte de maniere qu'ils perdirent beaucoup de leur pouvoir. La ville fut divisée en Paroisses distinctes , & le nombre des Ministres doublé. Les nouvelles Paroisses furent desservies par des gens sur la fidélité desquels Jacques pouvoit compter ; & ces circonstances , jointes à l'autorité des derniers décrets de l'Eglise , contribuerent à établir l'empire absolu dont le Roi jouit sur les affaires Ecclésiastiques pendant le reste de son regne.

Il étoit si occupé des nouveaux arrangements qu'il faisoit dans l'Eglise , que tout ce qui se passa d'ailleurs en Ecosse pendant ce tems-là mérite à peine qu'on en fasse mention. Les Octaviens jaloux des autres Courtisans & divisés entre eux remirent leurs commissions ; &

l'administration du revenu reprenant son ancien cours, le Roi & la Nation furent privés du bénéfice de leur économie sage & réglée.

1597.

Vers la fin de cette année il se tint ¹⁹ Décemb. un Parlement pour rétablir Huntly & ses associés dans leurs biens & honneurs, par la révocation de l'acte de confiscation passé contre eux. L'autorité de cette Cour suprême servit encore à introduire une autre innovation dans l'Eglise; mais, conformément au système que le Roi avoit alors adopté, ce fut le Clergé même qui en fit la proposition. Comme l'acte général qui annexoit les biens ecclésiastiques à la Couronne, & qui établissoit le gouvernement presbytérien; avoit jetté dans la pauvreté & le mépris le peu d'Evêques qui restoient: comme ceux qui possédoient les Abbayes & les Prieurés étoient des Laïcs, & la plupart Pairs temporels, il n'y avoit que peu ou point d'Ecclésiastiques pour voter dans le Parlement; ce qui étoit cause que l'influence de la Couronne y étoit considérablement baissée, & qu'il falloit un contre-poids pour que le nombre & le crédit des Nobles n'emportât pas la balance; mais les préjugés de la Na-

La séance dans le Parlement rendue aux Ecclésiastiques.

1597.

tion contre l'Episcopat étoient si violens, qu'il fut obligé de déguiser avec le plus grand soin le dessein qu'il avoit de le remettre sur pied. Il engagea, en conséquence, la commission nommée par la dernière assemblée à se plaindre au Parlement que l'Eglise étoit le seul corps du Royaume qui n'eût point de représentans dans cette Cour suprême, où il étoit si intéressant pour chaque Ordre d'avoir quelqu'un qui défendît ses droits, & à demander qu'on y admît un nombre compétent de Membres du Clergé, selon l'ancien usage. Pour faire droit à cette requête on passa un acte qui accordoit séance au Parlement à ceux des Ministres que le Roi nommeroit aux Evêchés & aux Abbayes vacantes; & afin que le Clergé ne se plaignît point qu'on empiétoit sur ses privilèges, on s'en remit à l'assemblée générale pour déterminer quelle seroit la juridiction & l'autorité de ces pourvus dans le gouvernement de l'Eglise.

Il fut difficile au Roi d'obtenir le consentement des tribunaux ecclésiastiques où l'acte du Parlement trouva une forte opposition. Quoique le Clergé vît bien que ce nouveau privilège l'illustreroit, & qu'il ne fût pas insensible

au pouvoir & à la dignité personnelle que plusieurs de ses Membres acqueriroient par leur admission dans le conseil suprême de la Nation, l'horreur qu'il avoit de l'Episcopat étoit extrême & supérieure à toute considération d'intérêt ou d'ambition. Toutes les protestations que le Roi faisoit de respecter la constitution actuelle de l'Eglise, ne suffisoient pas pour les convaincre de sa sincérité. Tous les expédiens qu'il pouvoit imaginer pour limiter & restreindre la Jurisdiction de ceux qui seroient élevés à ce nouvel honneur, ne diminueoient point leur jalousie & leur crainte. Ils savoient par leur expérience, avec quels progrès la hiérarchie s'insinue & s'avance, & comment, établie d'abord avec une autorité modérée & sous des prétextes spécieux, elle étend ensuite rapidement sa domination. » Donnez à ce système tel vernis, telles couleurs que vous voudrez, disoit un des principaux du Clergé, parez le Prélat ambitieux avec tout l'art qu'il vous plaira, sous son déguisement je vois toujours les cornes de sa mitre ». Ces sentimens étoient ceux de plusieurs de ses freres, & les portoient à re-

1597.

7 Mars.

jeter le pouvoir & les honneurs avec autant de zèle que ceux de leur ordre les aient jamais recherchés. Cependant un grand nombre fut séduit par l'espérance de se voir constitué en dignité; le Roi & ses Ministres employèrent les mêmes ruses qui leur avoient si bien réussi l'année dernière; & après de long débats & de grandes oppositions, l'assemblée générale déclara que les Ministres pouvoient accepter légitimement une place dans le Parlement; qu'il seroit très-avantageux à l'Eglise d'y avoir ses représentans, & qu'on les prendroit dans le Clergé au nombre de cinquante-un qui étoit à-peu-près égal à celui des Ecclésiastiques appelés autrefois au Parlement. On ne décida rien pour le présent sur la forme de leur élection ni sur les pouvoirs dont ils seroient revêtus, & cette matière fut renvoyée pour la suite à d'autres délibérations.

1599.

Jacques
tente avec
succès de se
faire un parti
en Angleter-
re.

Comme la perspective de succéder à la Couronne d'Angleterre devenoit plus prochaine, Jacques multiplia les précautions pour la rendre certaine, & se trouvant allié à plusieurs Princes d'Allemagne par son mariage, il envoya des Ambassadeurs extraordinaires

en différentes Cours, afin de leur exposer la justice de son droit au Trône Anglois, & leur demander leur assistance en cas qu'il s'élevât quelque compétiteur pour le lui disputer. Ces Princes reconnurent volontiers la légitimité de ses prétentions; mais il ne pouvoit attendre d'eux qu'un secours foible & éloigné. Edouart Bruce, son Ambassadeur à la Cour d'Angleterre, sollicitoit en même tems très-vivement Elisabeth de reconnoître le titre de son maître par un acte public, & de sauver à ses propres sujets les malheurs que cause une succession incertaine ou contestée; mais l'âge n'avoit fait que fortifier toutes les passions qui avoient conduit cette Princesse à tenir cette question obscure & indécise, & Jacques ne put obtenir d'elle qu'une réponse vague & équivoque. Voyant qu'il ne pouvoit en rien tirer de plus, il donna ordre à son Ambassadeur de sonder les Anglois & d'essayer s'il n'y auroit pas moyen de les gagner. A la discrétion la plus sûre & la plus connue, Bruce joignoit le jugement & l'adresse nécessaires dans une négociation non moins délicate qu'importante. Un Ministre de ce caractère avoit droit à la

1597.

confiance des Anglois. Plusieurs du plus haut rang lui ouvrirent leur cœur sans reserve & lui donnerent des assurances réitérées de leur résolution à soutenir les droits de son maître contre tout prétendant qui se présenteroit. Et comme on répandoit alors en Angleterre diverses brochures contenant des objections contre son titre, Jacques chargea quelques Savants de son Royaume de répondre à ces chicanes & de montrer les avantages qui résulteroient pour les deux Nations de l'union des deux Couronnes. Ces livres lus avec avidité, ne contribuerent pas peu à préparer favorablement l'esprit des Anglois à cet événement. Un livre publié cette année, par le Roi lui-même, fit encore un meilleur effet. Il étoit intitulé *Basilicon Doron*, (présent Royal) & contenoit des préceptes adressés à son fils Henry sur l'art de gouverner, malgré les changemens & les raffinemens arrivés depuis ce tems-là dans le goût national; il faut avouer que ce n'est point une production méprisable & qu'elle ne le cede point aux ouvrages de la plupart des écrivains contemporains, soit pour la pureté du style, soit pour l'exactitude de la composition. On trouve par-tout

par-tout cette ostentation d'érudition, qui nous déplaît aujourd'hui, mais qui étoit admirée de son tems; & comme son livre étoit rempli de ces regles générales que donnent les auteurs dans la spéculation pour rendre un peuple heureux, & dont Jacques pouvoit parler pertinemment, quoiqu'il fût souvent incapable de les mettre en pratique; les Anglois conçurent une haute idée de son habileté, & s'attendirent à voir augmenter la gloire & la prospérité nationales sous un Prince aussi profondément versé dans la politique & qui donnoit un si bel échantillon de sa sagesse & de son amour pour son peuple.

Les sentiments de la Reine d'Angleterre à l'égard de Jacques étoient fort différents de ceux de ses sujets. L'excessive indulgence de ce Prince envers les Lords Catholiques, la facilité à pardonner leurs trahisons répétées; le rétablissement de Beaton, Archevêque Catholique de Glasgow, qui s'étoit enfui d'Ecosse lors de la réformation qu'on fit au temporel de ce bénéfice; l'Ambassadeur qu'il avoit dépêché à la Cour de France; les éloges qu'il faisoit dans son *Basilicon Doron* de ceux qui étoient attachés à la Reine

1599.

Ce qu'Elizabeth pensoit de lui.

1599.

Elle l'accuse
d'une corres-
pondance
avec le Pape.

la mere: toutes ces choses, passioient dans l'esprit d'Elisabeth pour autant d'indices d'un cœur ennemi de la Religion Protestante, & lui faisoient soupçonner qu'il ne tarderoit point à l'abjurer. Ces soupçons parurent pleinement confirmés par une découverte que fit le maître de Gray, qui résidoit pour lors en Italie, & qui aimoit mieux servir d'espion à la Cour d'Angleterre que de laisser son esprit intriguant dans l'inaction. Il fit parvenir à Elisabeth la copie d'une lettre écrite par Jacques, au Pape Clément VIII, dans laquelle ce Prince, après diverses expressions de respect pour ce Pontife, & de reconnoissance pour ses bienfaits, déclaroit la résolution où il étoit de traiter les Catholiques Romains avec indulgence; & afin de rendre le commerce entre Rome & l'Ecosse plus fréquent & plus familier, il le prioit de donner le chapeau de Cardinal à Drummond Ecossois, Evêque de Vaison. Elisabeth qui avoit eu par un autre canal quelque avis de cette correspondance, en marqua une juste surprise & dépêcha sur le champ Bowes en Ecosse, pour s'informer plus particulièrement de la vérité de la chose & reprocher à Jac-

ques une action si peu séante à un Prince Protestant. Il ne fut pas moins étonné de l'accusation, & répondant avec la confiance que le témoignage intérieur qu'on se rend de son innocence est seul capable d'inspirer, il assura que c'étoit une pure calomnie, & que la lettre même avoit été forgée par ses ennemis dans la vue de rendre la Religion suspecte. Epinghston, Secrétaire d'Etat, nia le fait aussi fortement. On scut par un accident arrivé quelques années après, que la nouvelle reçue par Elisabeth étoit bien fondée, quoiqu'en même tems la protestation que le Roi avoit faite de son innocence fût parfaitement conforme à la vérité. Le Cardinal Bellarmin, dans une réponse à un traité de controverse dont le Roi étoit l'auteur, accusa ce Prince d'avoir abandonné les sentimens favorables qu'il avoit eus autrefois de la Religion Catholique Romaine, & allégua en preuve sa lettre à Clément VIII. Il étoit impossible de regarder plus long-tems cette histoire comme une fiction; & l'affaire étoit trop délicate pour ne pas l'approfondir par les recherches les plus exactes. Jacques soupçonna aussi-tôt Epinghston, & sa confession dévoila tout.

1529.

le mystère. Il reconnut qu'il avoit mêlé cette lettre avec d'autres papiers qu'il vouloit faire signer au Roi, qui, ne se doutant pas de la supercherie, l'avoit signée avec le reste sans en savoir le contenu ; que cependant le zèle pour le service de S. M. avoit été le seul motif de cette action ; & qu'en flattant les Catholiques Romains de l'espérance d'être bien traités sous le gouvernement du Roi, il imaginoit applanir le chemin à son avènement au Trône d'Angleterre. Le Conseil privé d'Angleterre jugea tout autrement de la conduite du Secrétaire. Selon lui, non-seulement la réputation, mais la vie même du Roi avoient été compromises par cette téméraire imposture ; il imputoit même la conspiration des poudres à la fureur des Catholiques désespérés de voir les espérances que cette lettre leur donnoit évanouies. Le Secrétaire fut envoyé prisonnier en Ecosse pour y être jugé sur le crime de trahison. Ses Pairs l'en déclarèrent coupable ; mais par l'intercession d'Elisabeth, il obtint sa grace.

A s'en rapporter à d'autres Historiens, Jacques avoit part à cette correspondance avec le Pape, & si nous les croyons, Epington intimidé par les

menaces du Conseil d'Angleterre, & trompé par les artifices du comte de Dumbarr, cacha quelques circonstances dans le récit du fait, en falsifia d'autres, & aux dépens de sa propre réputation, & au péril de sa vie même, il tâcha de tirer un voile sur cette partie de la conduite de son maître.

Mais ; soit que nous imputions cette lettre au zèle officieux du Secrétaire, soit que nous la supposions écrite par l'ordre du Roi, il est certain que Jacques faisoit alors tout ce qu'il pouvoit pour se concilier l'amitié des Princes Catholiques Romains, afin de s'en aider pour arriver au Trône d'Angleterre. Le Lord Home, qui étoit Catholique, fut chargé d'une commission secrète pour le Pape & l'Archevêque de Glasgow étoit un agent qui ne s'endormoit pas vis-à-vis ceux de sa Religion. Le Pape s'explique si avantageusement sur le compte du Roi & sur son droit à la Couronne d'Angleterre, que Jacques se crut obligé quelques années après de lui en marquer publiquement sa reconnaissance. Le Chevalier Jacques Lindsay pratiquoit avec beaucoup de succès les Catholiques Anglois pour les rendre favorables au titre de Sa Majesté. Elisa-

1599.

Jacques fait
tous ses efforts
pour gagner
les Catholi-
ques.

1599.

beth reçut de différens endroits des avis obscurs touchant ces intrigues. Plus la connoissance qu'elle en avoit étoit imparfaite, plus ses soupçons sur les desseins de Jacques étoient violens; & la jalousie qui lui étoit naturelle s'étant accrue avec l'âge, elle observoit la conduite de ce Prince avec plus d'inquiétude que jamais.

1600.

28 Mars.

Ses régle-
mens par rap-
port à l'E-
glise.]

Les questions par rapport à l'élection & au pouvoir des représentans du Clergé furent terminées définitivement cette année par l'assemblée générale qui se tint à Montrose. Cet endroit fut choisi comme le plus commode pour les Ministres du Nord, parmi lesquels Jacques avoit le plus d'influence. Mais quoiqu'il en vînt beaucoup de cette partie du Royaume, & que le Roi, employât tout son crédit & l'autorité de sa présence pour gagner la pluralité des voix, on eut une peine infinie à s'accorder sur les réglemens suivans, savoir; que l'assemblée générale présenteroit pour chaque Bénéfice vacant, qui donneroit séance au Parlement, six personnes, dont le Roi en choisiroit une; que la personne élue, après avoir pris sa place dans le Parlement, n'y proposeroit rien, ne consentiroit à rien de ce qui pour-

roit intéresser l'Eglise, sans avoir des instructions spéciales sur la matiere; qu'elle seroit responsable de sa conduite à chaque assemblée générale, & se soumettroit à sa censure sans appel, sous peine d'infamie & d'excommunication; qu'elle s'acquitteroit des devoirs de Pasteur dans une Congrégation particulière; qu'elle n'usurperoit point une Jurisdiction supérieure à celle de ses freres; que si l'Eglise la destituoit, elle perdrait sa place au Parlement; qu'elle remettrait tous les ans sa commission à l'assemblée générale qui pourroit la lui rendre ou non, comme elle le jugeroit à propos pour le bien de l'Eglise, & sans avoir besoin de l'approbation du Roi. Rien ne pouvoit être plus contraire à l'idée du gouvernement épiscopal que ces réglemens. Ce n'étoit point en conséquence des droits de leur office, mais en vertu d'une commission que les Ecclésiastiques devoient être admis au Parlement; ils étoient les représentans & non les supérieurs du Clergé. Dépourvus de toute autorité spirituelle, ils ne jouissoient même de leur Jurisdiction temporelle que précairement & à volonté. Jacques se flattoit cependant qu'ils seroient bientôt en état de rompre ces

16cc.

chaînes, & qu'ils recouvreroient par degrés les privilèges de l'ordre épiscopal. C'étoit justement ce qu'appréhendoit le Clergé; & si l'un travailloit fortement pour la nomination de ces Commissaires, & l'autre pour un effet opposé, tous deux n'envisageoient moins le pouvoir qu'on leur accordoit alors, que celui auquel ils croyoient qu'ils parviendroient bientôt.

Conspira-
tion de Go-
wry.

Le Royaume jouissoit durant cet été d'une tranquillité extraordinaire, le Clergé après bien de la résistance étoit soumis; les Comtes Catholiques se voyoient réhabilités dans leurs biens & leurs honneurs par l'autorité du Parlement & du consentement de l'Eglise; le reste des Nobles vivoit en paix & obéissoit à l'autorité, lorsqu'au milieu de cette sécurité la vie du Roi fut exposée au plus grand danger par une conspiration absolument imprévue & presque inexplicable. Elle avoit pour auteurs Jean Ruthven, Comte de Gowry & son frere Alexandre, fils du Comte, décapité en 1584. La nature avoit orné ces deux jeunes gens, particulièrement l'aîné, de plusieurs belles qualités qui étoient perfectionnées par tout ce que l'éducation pût y ajouter.

de plus séduisant. Plus instruits que ne le sont communément les personnes de ce rang, plus religieux qu'on ne l'est à leur âge, braves, généreux, populaires, ils ne passoient pas dans l'esprit de leurs Concitoyens pour être capables d'un crime aussi atroce, & l'on concevoit les plus hautes espérances des vertus qu'ils avoient montrées de si bonne heure. Avec ce rare mérite, un motif inconnu les engagea dans une conspiration, qui, à s'en rapporter à ce qu'on en dit communement, doit être transmise à la postérité comme une des plus noires & des plus mal concertées dont parle l'histoire.

Le 5 Août, le Roi, qui, pendant la saison de la chasse habitoit son Palais de Falkland, sortant de bon matin pour aller prendre ce divertissement, fut accosté par M. Alexandre Ruthven, qui lui dit avec l'air d'un homme qui annonce quelque chose de très-important, que la veille au soir il avoit rencontré un inconnu d'assez mauvaise mine, marchant seul dans un sentier, près de la maison de son frere à Perth, & qu'en le fouillant il avoit trouvé sous son manteau un pot rempli d'une quantité de pieces d'or étrangères; qu'il s'étoit

1600.

failli en même tems de l'homme & du trésor, & que sans en rien dire à personne, il l'avoit enfermé & garotté dans une maison à l'écart, & qu'il avoit cru devoir lui faire part de cet événement singulier, avant d'en parler à d'autres. Jacques soupçonna aussi-tôt que l'inconnu étoit un Prêtre trafiquant, muni d'argent étranger, pour exciter de nouveaux troubles dans le Royaume, & il résolut de charger les Magistrats de Perth de faire venir cet homme devant eux, & d'approfondir toutes les circonstances de l'histoire. Ruthven s'opposa vivement à cette résolution, & pressa le Roi, par diverses raisons, de se transporter droit à Perth, & d'examiner la chose par lui-même. Cependant la chasse commença, & Jacques, malgré sa passion pour cet amusement, ne pût s'empêcher de rêver sur ce qu'il y avoit d'étrange dans ce conte & dans l'importunité de Ruthven. La chasse dura long-tems, & Ruthven qui ne quittoit pas le Roi, le pressoit toujours de faire diligence. A la mort du Daim, il ne vouloit pas donner à Jacques le tems de changer de cheval, & ayant apperçu le Duc de Lennox & le Comte de Mar qui se préparoient à suivre le Roi, il le

pria de les renvoyer. Jacques le refusa ; & quoique l'impatience & l'inquiétude de Ruthven , aussi bien que le trouble qui paroissoit dans toute sa conduite ; jettassent quelques soupçons dans l'esprit du Roi ; sa propre curiosité & les sollicitations de Ruthven l'entraînérent du côté de Perth. A une mille de la ville , Ruthven prit les devans pour informer son frere de l'arrivée du Roi , quoiqu'il lui eut déjà dépêché deux exprès. A peu de distance du même endroit , le Comte vint accompagné de plusieurs Bourgeois à la rencontre de Sa Majesté , qui n'avoit qu'une vingtaine de personnes à sa suite. Il n'y avoit aucuns préparatifs pour recevoir le Roi. Le Comte avoit l'air pensif & embarrassé , & ne se mit pas en peine de réparer par sa courtoisie & ses bonnes manieres , la mauvaise chere qu'il lui faisoit Lorsque Jacques eut fini son repas , on mena dîner sa suite dans un autre appartement , & étant resté presque seul , Ruthven lui dit à l'oreille qu'il étoit tems d'aller dans la chambre où étoit l'inconnu. Jacques dit au Chevalier Thomas Erskine de le suivre ; mais Ruthven lui ordonna de n'en rien faire , & menant le Roi par un escalier dans

1660.

différens appartemens, dont il fermoit les portes sur lui, il le conduisit à la fin dans un petit cabinet où se tenoit debout un homme armé de pied en cap, avec un poignard & une épée à son côté. Le Roi qui s'attendoit à trouver un homme défarmé & garotté, tressaillit à cette vue, & demanda si c'étoit là l'homme en question; mais Ruthven arrachant le poignard de la ceinture de l'homme armé, & le mettant sur la poitrine du Roi: « Souvenez-vous, lui dit-il, de » ce que mon pere a souffert injustement » par votre ordre; vous êtes à présent » mon prisonnier; soumettez vous à ma » volonté sans résistance & sans crier, » ou ce poignard vengera son sang à » l'instant. » Jaques fit des reproches à Ruthven, le pria, le flatta. Celui qu'il avoit trouvé dans le cabinet demouroit debout tremblant & éperdu, n'osant ni secourir le Roi, ni seconder son agresseur. Ruthven protesta que si le Roi ne pouvoit aucun cri, sa vie seroit en sûreté; & il sortit par on ne sait quelle raison pour appeller son frere, laissant le Roi à la garde de l'homme armé, après l'avoir obligé par serment à ne faire aucun bruit durant son absence.

Tandis que le Roi se trouvoit dans cette dangereuse situation , & les gens de sa suite témoignant beaucoup d'impatience de savoir ce qu'il étoit devenu , un domestique de Gowry vint leur dire avec précipitation que le Roi étoit monté à cheval pour s'en retourner à Falkland. Ils coururent tous dans la rue ; & le Comte dans le plus grand trouble demanda ses chevaux. Son frere étoit retourné auprès du Roi , & jurant que c'en étoit fait , qu'il alloit recevoir la mort , il se mit en devoir de lui lier les mains. Jacques tout désarmé qu'il étoit ne put souffrir cette indignité , & se coletant avec l'assassin , ils se battirent en furieux. L'homme en tiers se tenoit comme auparavant étonné & sans mouvement ; & le Roi traînant Ruthven à une fenêtre , que ce même homme avoit ouverte à sa persuasion pendant que Ruthven étoit absent , il cria d'une voix épouvantable ; » trahison ! trahison ! au secours , on m'assassine ». Les gens de sa suite l'entendirent , reconnurent sa voix & virent à la fenêtre une main qui le tenoit violemment à la gorge. Ils volèrent à son secours. Le plus grand nombre courut avec Lennox & Mar au grand escalier où ils trou-

1600.

verent toutes les portes fermées. Ils se mirent à les battre avec furie pour les enfoncer, mais le Chevalier Jean Ramsay prenant par l'escalier dérobé qui conduisoit à la chambre où étoit le Roi, trouva la porte ouverte, & se jettant sur Ruthven qui étoit encore aux prises avec le Roi, il le frappa de deux coups de poignard & le poussa du côté de l'escalier où il fut rencontré par les Chevaliers Thomas Erskine & Hugues Herreis qui le tuerent. Il s'écria en rendant les derniers soupirs : » Hélas ! « hélas ! je ne suis point à blâmer pour » cette action ». Pendant cette bagarre, l'homme qu'on avoit enfermé dans le cabinet s'évada sans qu'on l'apperçût. Un certain Wilson, valet de pied, étoit entré avec Erskine, Herreis & Ramsay dans la chambre où étoit le Roi, & avant qu'ils eussent le tems de fermer la porte, Gowrie parut avec une épée nue dans chaque main, accompagné de sept hommes armés, & leur cria d'une voix menaçante qu'il alloit tous les mettre à mort. Ils poussèrent aussi-tôt le Roi dans le cabinet, fermèrent la porte sur lui & fondirent sur le Comte. Malgré l'inégalité du nombre, le Chevalier Jean Ramsay perça le cœur à

Gowrie qui tomba mort sans proférer un seul mot. Ses compagnons ayant reçu plusieurs blessures, s'enfuirent précipitamment; il y eut aussi des gens blessés parmi ceux qui défendoient le Roi; un bruit terrible continuoît à la porte opposée où l'on tâchoit en vain de forcer le passage. Le Roi s'étant assuré que c'étoit Lennox, Mar & d'autres de ses amis, leur fit ouvrir par dedans. Ils coururent à lui avec des transports de joie, ne s'attendant pas à le trouver sain & sauf. Et lui se mettant à genoux avec tous ceux qui l'environnoient, rendit à Dieu de solennelles actions de grâces de cette délivrance miraculeuse. Cependant le danger n'étoit pas passé. Les habitans de la ville, dont Gowrie étoit Prevôt, & où il étoit extrêmement aimé, ayant appris le sort des deux freres, coururent aux armes, investirent la maison, menacerent de les venger, & tinrent plusieurs propos insolens & outrageux contre le Roi. Jaques tâcha d'appaîser cette multitude furieuse en leur parlant de la fenêtre; il fit entrer leurs Magistrats dans la maison, leur raconta toutes les circonstances du fait; & la fureur du peuple s'étant calmée par degrés, ils

1600.

se disperferent. En fouillant dans les poches du Comte, pour voir s'il n'y avoit point de papiers qui pussent donner des renseignemens sur les desseins & ses complices, on n'y trouva qu'un petit sac de parchemin plein de caracteres & de termes de magie; un trait va peindre la ridicule ignorance du siecle où se passoient ces horribles événemens; on lit dans le récit de la conspiration publié par le Roi, que la blessure dont le Comte mourut ne saigna point, tant qu'il porta sur lui ces caracteres; mais qu'aussi-tôt qu'on les lui eut retirés, le sang en sortit en abondance. Après tous les dangereux hasards de ce jour malencontreux, le Roi retourna le soir à Falkland & laissa les deux corps morts à la garde des Magistrats de Perth.

Malgré le détail circonstancié de la relation de ce fait donné par le Roi, l'on ne scût rien des motifs qui avoient poussé les deux freres à une action si détestable, ni de la fin qu'ils se proposoient, ni des complices sur lesquels ils comptoient. Ce que Ruthven dit au Roi donna quelque sujet de penser qu'ils étoient animés par le désir de venger la mort de leur pere. Mais quel-

ques mauvais traitemens que leur pere eût souffert, il n'est guere probable qu'ils pussent les imputer au Roi, qui jeune alors, & dépendant de la violence d'une faction, ne devoit pas être un objet de ressentiment pour ce qui s'étoit fait sans son ordre. Jacques avoit même tâché de réparer les torts faits au pere en faisant du bien aux fils, & Gowry même, sensible à cette bonté, lui en avoit marqué la plus vive reconnoissance. Trois des domestiques du Comte ayant été convaincus de lui avoir prêté la main pour assaillir les serviteurs du Roi, furent exécutés à Perth, mais sans donner aucune lumiere sur les raisons qui avoient porté leur maître à une action si contraire aux témoignages qu'il avoit donnés de sa reconnoissance. On fit une exacte recherche de la personne cachée dans le cabinet & on en attendoit de grandes découvertes. Mais André Henderson, maître d'hôtel du Comte qui, ayant eu promesse de pardon, confessa que c'étoit lui, ne connoissoit pas mieux les desseins de son maître; & quoique placé dans le cabinet par l'ordre de Gowry, il ignoroit pourquoi on l'avoit mis là. Toute cette affaire demeura dans la même

1660.

obscurité; & on conclut que les deux freres avoient concerté leur plan sans confidens ni complices avec un secret & une méchanceté sans exemple.

Un accident aussi étrange que les circonstances du fait qu'on vient de voir, & qui arriva neuf ans après, découvrit qu'on s'étoit trompé en croyant que les deux freres avoient conduit seuls leur complot. Un Notaire nommé Sprot, ayant dit tout bas dans une compagnie de quelques personnes, qu'il savoit quelques secrets touchant la conspiration de Gowry; le Conseil privé jugea que la chose méritoit son attention, & le fit arrêter. Sa confession fut en partie volontaire & en partie forcée par les tourmens. Selon sa déposition, Logan de Restalrig, Gentilhomme fort opulent, mais de mœurs dissolues, étoit au fait des intentions de Gowry & le complice de ses crimes. M. Ruthven, disoit-il, avoit de fréquentes entrevues avec lui pour consulter sur le plan de leurs opérations; le Comte entretenoit correspondance avec lui pour le même sujet; & ils avoient confié leur secret à un certain Bour, confident de Logan, & qui étoit porteur des lettres qu'ils s'écrivoient. Logan & Bour étoient morts

depuis; mais Sprot affuroit qu'il avoit lu les lettres de Gowry & de Logan à cette occasion; & en confirmation de son témoignage, on produisit diverses lettres de Logan, que le Notaire, par une curiosité qui lui devint fatale, avoit dérobées dans les papiers de Bour. (a) Elles furent confrontées par le Conseil privé avec des écrits de la main de Logan, & la ressemblance étoit manifeste. Des personnes d'une réputation irréprochable & connues pour d'habiles vérificateurs d'écriture, examinerent ces let-

a600.

(a) Il y avoit cinq lettres de Logan: l'une à Bour, l'autre à Gowry, & les trois autres sans adresse. Sprot ne put pas dire les noms de celui à qui elles étoient écrites, Logan le qualifie de *Right-honorable*, très-honorable; on voit par-là & par d'autres choses contenues dans ces lettres, (Crom. 95.) qu'il y avoit plusieurs personnes au fait de la conspiration. La date de la première lettre est du 12 Juillet. Ruthven n'avoit communiqué l'affaire à Logan que cinq jours avant l'exécution. (Ibid.) Il paroît par l'original de la *summation de forfaiture* signifiée aux héritiers de Logan, que Bour qui recevoit des lettres à lui adressées, relatives à la conspiration, & également dangereuses & importantes, étoit néanmoins si ignorant qu'il ne savoit pas lire, « *Jacobus Bour, litterarum prorsus ignarus, dicti Georgii opera in legendis omnibus scriptis ad eum missis, vel pertinentibus; utebatur.* » Jacques Bour, ignorant & non lettré, se servoit dudit George pour lire toutes les lettres qu'on lui adressoit, ou qu'on lui écrivoit. Cette circonstance est tout-à-fait extraordinaire, & on ne peut attribuer qu'au caractère capricieux de Logan, cette bizarrerie d'avoir choisi un tel confident.

1600.

tres & en affirmerent avec serment l'authenticité. La mort même ne pût exempter Logan d'être poursuivi. Ses os furent déterrés ; il fut jugé coupable de haute trahison ; & par une sentence également odieuse & illégale (a), ses terres furent

(a) Par les loix Romaines, les personnes coupables du crime de haute trahison, pouvoient être jugées même après leur mort. Cet usage fut d'abord adopté par les Ecoissois, & sans aucune restriction. *Parl. 1540. c. 69.* Mais on apperçut bientôt le danger & les inconvénients de cet usage illimité, & pour y remédier on y mit les restrictions convenables par un acte de l'année 1542, qui n'a jamais été imprimé, & qui est conçu en ces termes. « Et attendu que lesdits Lords (des articles) pensent que ledit acte (de 1540.) est trop général & préjudiciable aux Barons du Royaume, partant ont statué & ordonné, que ledit acte n'aura pas lieu à l'avenir, si ce n'est contre les héritiers de ceux qui auroient commis ou commettraient dans la suite, notoirement le crime de lèse-Majesté contre la personne du Roi, ou contre le Royaume pour le faire passer en d'autres mains ; & contre ceux à qui il seroit arrivé de trahir & livrer l'armée du Roi, & qui dans le tems auroient été notoirement connus pour tels : que les héritiers de ces personnes pourront être cités & jugés dans les cinq années après le décès desdites personnes coupables desdits crimes, & que ledit tems passé, lesdits héritiers ne pourront plus être poursuivis pour les mêmes crimes ». La sentence rendue contre Logan, contrevenoit en deux points à ce statut. Logan n'avoit point été notoirement connu pendant sa vie pour complice du crime pour lequel il fut jugé, & ses héritiers furent recherchés plus de cinq ans après sa mort : il est à remarquer qu'on ne fit selon toute les apparences, aucune attention à ce statut, dans le Parlement qui prononça la sentence de proscription contre Logan. Une autre circonstance singulière & qui mérite attention, c'est qu'en justice, il est de règle qu'on ne peut pas juger une personne absente ; & comme les Lé-

confisquées & sa postérité déclarée infâme. Sprot fut condamné à être pendu pour n'être pas venu à révélation de la trahison. Il demeura ferme jusqu'à la fin dans sa confession, & ayant promis de donner aux spectateurs de son supplice un signe confirmatif de la vérité de ce qu'il avoit déposé, il claqua trois fois des mains après que le bourreau l'eut jetté de dessus l'échelle (a).

1600.

gistes sont toujours strictement attachés à leurs formes, & souvent ridicules dans les moyens qu'ils employent pour les conserver, ils ont imaginé que dans tout procès contre une personne morte, son corps ou ses os seroient présentés à la barre de la cour. On en trouve plusieurs exemples dans l'histoire d'Ecosse. Après la bataille de Corrichie, le corps du Comte de Huntly fut présenté en Parlement, avant que de prononcer contre lui la sentence de proscription. Ce fut par la même raison que les corps de Gowry & de son frere furent gardés pour être présentés au Parlement. Les os de Logan furent détestés en conséquence de cette même règle, *Mackenz. Crim Law. Book, I. Tit. 6 §. 22.*

(a) Il paroît que l'Archevêque Spotswood étoit présent à l'exécution de Sprot. (Crom. 115.) & qu'il faisoit peu de cas des dépositions de ce Notaire. La manière dont l'Archevêque en parle est remarquable « Je ne » fais si je dois m'arrêter au récit du procès & de l'exécution de George Sprot qui fut exécuté à Edimbourg. » Ses dépositions quoique faites volontairement & confirmées, n'avoient aucune sorte de vraisemblance. » Il déposa que &c. Ces choses portent le caractère de la fiction, & ne paroissent être que les productions du cerveau creux de cet homme. Il ne montra point la prétendue lettre de Gowry à Logan, & tout homme

1600.

La découverte inattendue par laquelle on apprit que Gowry n'avoit point agi sans associés, ne servit gueres à éclaircir les intentions & les motifs de sa conduite. Il paroît presque incroyable que deux jeunes gens, d'une vertu si

« sage ne pensera jamais que Gowry qui avoit conduit
 « sa trahison avec tant de secret, eût voulu communi-
 « quer son entreprise à un homme aussi connu & aussi
 « décrié que Logan » (p. 508.) Cependant Spotwood
 ne pouvoit pas ignorer la solennité avec laquelle Logan
 avoit été jugé, & les preuves qu'on avoit eues de l'au-
 thenticité des lettres. L'Archevêque étoit vraisembla-
 blement lui-même présent au Parlement qui rendit le
 jugement. Le Comte de Dumbar dont Spotwood parloir
 toujours avec le plus grand respect, présidoit au procès
 de Logan. On est étonné, par ces considérations, de voir
 l'Archevêque Spotwood nier affirmativement l'évidence
 des témoignages rendus par Sprot. Le Chevalier Thomas
 Hamilton alors Avocat du Roi, & ensuite Comte
 d'Haddington, représente les preuves produites au juge-
 ment de Logan, comme amenées au dernier degré de
 conviction. On a encore la lettre en original qu'il écrivit
 au Roi le 21 Juin 1609. (in Bibl. Facult. Jurid.) après
 avoir donné tout le détail de la procédure de ce juge-
 ment, il continue ainsi :

« Lorsque les charges furent présentées aux Lords
 « des articles & soumises à leur examen, ils décidèrent
 « unanimement & tout d'une voix, que lesdites charges
 « étoient clairement prouvées; ils parurent même se dis-
 « puter à qui marqueroit avec plus de zèle la satisfaction
 « qu'ils en ressentoient. Ils en parloient dans les termes
 « les plus remplis d'affection, ils versèrent des larmes de
 « joie. Plusieurs même des plus distingués, avouèrent
 « qu'en entrant dans la Chambre, ils étoient en doute
 « sur plusieurs points. Mais que les choses étoient de-
 « venues si claires, qu'ils pensoient qu'on devoit re-
 « garder comme traitre quiconque persisteroit à refuser
 « de se rendre à l'évidence de cette trahison ».

distinguée, se soient revoltés à la fois contre leur devoir, au point de vouloir commettre un crime aussi atroce, que celui d'assassiner leur Souverain. Il paroît encore plus improbable qu'ils aient concerté leur entreprise avec si peu de prudence & de prévoyance. S'ils espéroient que le crime resteroit caché, ils ne pouvoient choisir pour l'exécution un théâtre moins propre à ce dessein que leur maison même. S'ils prétendoient qu'Henderson frappât le coup, ils ne pouvoient prendre un homme plus dépourvu du courage nécessaire à un assassin; & ils ne pouvoient s'attendre que sans avoir été sollicité ni informé de leur dessein, il se portât jamais à une action si désespérée. Si Ruthven vouloit poignarder le Roi de sa propre main, pourquoi retirer le poignard après l'avoir mis sur sa poitrine? Comment pût-il se résoudre à quitter le Roi, après lui avoir déclaré si clairement son intention? N'étoit-il pas absurde de le laisser à la garde d'un faux & timide associé, tel qu'Henderson? Pourquoi prendre le tems à lier les mains d'un homme désarmé qu'il pouvoit tuer si facilement avec son épée? Si la Providence eût

1690.

permis qu'ils trempassent leurs mains dans le sang de leur Souverain, quel avantage pouvoient ils recueillir de sa mort ? Et quels titres, quelles prétentions pouvoient-ils opposer aux droits de ses enfans (a) ? Une vengeance prompt & inévitable, & une infamie éternelle étoient le sort auquel ils pouvoient s'attendre.

D'un autre côté, il est impossible de croire que le Roi eût formé aucun dessein contre la vie des deux freres. Ils n'avoient rien fait pour encourir son indignation, & ils n'étoient aucunement les objets de sa jalousie ou de sa

(a) On a assuré qu'après la mort du Roi, le Comte de Gowrie auroit pu prétendre à la Couronne d'Angleterre comme fils de Dorothée Stuart, fils du Lord Methven & de Marguerite d'Angleterre, laquelle, après son divorce avec le Comte d'Angus, épousa ce Seigneur en troisiemes noces. (Burnet, Hist. de son tems.) Mais cette anecdote est sans fondement. On sait avec certitude que le Lord Methven n'eut de la Reine Marguerite qu'un seul enfant, & qui mourut en bas âge : & que la Lady Dorothée Ruthven n'étoit point fille de la Reine Marguerite, mais de Jeannette Stuart, seconde femme du Lord Methven, & fille de Jean, Comte d'Athol. (Crawf. Peer. 329.) Gowrie descendroit effectivement du sang Royal d'Angleterre, mais le Roi avoit alors un fils & une fille : de plus, la Lady Arabelle Stuart, fille de Charles Comte de Lennox, avoir un titre à la Couronne d'Angleterre, préférable à celui de Gowrie.

haine

haine (a) ; d'ailleurs, il n'avoit pas l'esprit assez sanguinaire, & il n'étoit pas connu pour être d'une valeur assez téméraire & assez désespérée pour entreprendre avec une poignée de gens sans armes

1600.

(a) Le Chevalier Henri Neville, dans une lettre au Chevalier Ralph Winwood, attribue la mort des deux freres à une cause dont il n'est fait mention dans aucun de nos Historiens. « Nous apprenons d'Ecosse que le » Roi & la Femme ne vivent pas bien ensemble, & qu'il y » a même entre eux une mésintelligence déclarée : & plu- » sieurs croient que la découverte d'une galanterie entre » la Reine & le frere du Comte de Gowrie, (supplicié » avec lui) est la véritable cause & le motif réel de » cette scene tragique. *Winw. Mem. vol. I. 274.*

On trouve dans une lettre de Nicholson les passages suivans. Nous laissons au lecteur à juger si on peut les regarder comme une confirmation de ce soupçon. Dans une lettre du 22 Septembre 1602, il parle du retour des deux jeunes freres Gowrie en Ecosse, & il ajoute, » L'arrivée de ces deux jeunes gens, les intelligences » que la Reine entretient avec eux, l'envoi de Mademoiselle Beatrix leur sœur, munie des instructions » que le Chevalier Thomas Eskine a données, ont » fait soupçonner fortement au Roi d'Ecosse, que ces » deux freres ne sont venus que pour quelque complot » dangereux. » Dans une autre lettre du premier Janvier 1603 « Le même jour que je vous ai écrit ma » dernière lettre, Mademoiselle Beatrix a été conduite » sur le soir à la Cour par la Lady Paisly & Mademoiselle d'Angus, comme étant une de leurs femmes, » & elle a été conduite dans une chambre qui avoit été » préparée pour elle par ordre de la Reine, & en cet » endroit la Reine a été long-tems en conférence avec » elle. Le Roi en a eu connoissance, il en marqua son » mécontentement à la Reine, lui faisant sur cela des » reproches honnêtes, & examinant tranquillement les » domestiques de la Reine sur le même sujet, & sur » d'autres matieres y appartenantes, avec tout le se- » cret & la discrétion requise en de pareilles affaires. »

1660.

de les égorger dans leur propre maison où ils étoient environnés de beaucoup de domestiques, où ils pouvoient appeler à leur secours les habitans d'une ville dévouée à leur famille, tandis que lui-même étoit éloigné de toutes ressources; beaucoup moins encore eût-il choisi pour compagnons dans cette entreprise le Comte de Mar & le Duc de Lennox; le premier lié d'une étroite amitié avec la maison de Gowrie, & le second marié à une des sœurs du Comte.

A quelque système qu'on s'arrête sur cette affaire; soit qu'on impute la volonté d'assassiner à Gowrie ou au Roi, il s'élève des difficultés insurmontables. Peut-être faut-il chercher plus avant la source de toute la conspiration, & qu'en la tirant de causes plus éloignées, on la trouvera moins criminelle.

Un des grands objets de la politique d'Elisabeth étoit de tenir le Roi d'Ecosse dans une dépendance continuelle. Pour arriver à ce but, souvent elle le flattoit, quelquefois elle corrompoit ses Ministres & ses Favoris; & quand ses moyens ne lui réussissoient pas, elle encourageoit le Clergé à rendre l'administration dont elle prenoit de l'ombrage, odieuse au peuple en la décriant, ou elle suscitoit

quelque faction des Nobles pour la traverser ou la détruire. Ceux-ci ne connoissant pas l'art de miner fourdement un ministère par des intrigues, avoient recours à l'expédient plus grossier de s'emparer de la personne du Roi pour se rendre ainsi les maîtres dans ses conseils. Ce fut à l'instigation & avec l'appui de cette Reine que les Nobles s'étoient autrefois saisis du Roi au complot de Ruthven. Elle protégea Bothwell dans toutes ses entreprises audacieuses & lui donna une retraite dans ses Etats. Les liaisons que Jacques avoit formées depuis peu avec les Princes Catholiques Romains, ses négociations secrètes avec les Anglois, & les maximes par lesquelles il gouvernoit son propre Royaume; tout contribuoit à exciter sa jalousie. Elle craignoit qu'il n'arrivât bientôt en Écosse quelque grande révolution qu'il étoit de son intérêt de prévenir. Le Comte de Gowrie étoit un des plus puissans Seigneurs de l'Écosse, & descendoit d'ancêtres fortement attachés aux intérêts de l'Angleterre. Il avoit adopté leur système & croyoit que la prospérité de son pays dépendoit absolument de la conservation de l'alliance entre les deux Royaumes. Durant sa

1600.

réfidence à Paris, il avoit contracté une intime amitié avec le Chevalier Henry Nevill, Ambassadeur de la Reine à cette Cour, par lequel il fut recommandé à celle d'Angleterre comme une personne dont on pouvoit tirer grand parti. Lorsqu'il passa en Angleterre, Elisabeth le reçut avec de grandes marques de considération & de faveur. On peut soupçonner d'après toutes ces circonstances que la conspiration contre le Roi fut tramée alors de concert avec elle. Ce soupçon s'accrédita dans ce siècle, & il paroît par les lettres de Necholson, Agent d'Elisabeth en Ecosse, qu'il n'étoit pas totalement dénué de fondement. On avoit observé pendant quelque tems un vaisseau Anglois qui rodoit vers l'embouchure de la riviere de Clyde. Après le mauvais succès de la conspiration, les deux plus jeunes freres du Comte s'enfuirent en Angleterre & y furent protégés d'Elisabeth. La conduite de cette Princesse fut très-suspecte à Jacques lui-même; quoiqu'il le dissimulât prudemment. Cependant aucune des intrigues d'Elisabeth en Ecosse ne tendît à se défaire de la personne du Roi; mais seulement à mettre des entraves à son autorité & à le croiser dans ses projets.

La vie de ce Prince étoit la sauve-garde la plus sûre de la sienne, & empêchoit les Catholiques prétendans à la Couronne & leurs fauteurs de tenter quelque coup de désespoir, auquel sans cela, leur impatience & leur fanatisme les auroit poussés à encourager Gowrie; massacrer son Souverain, eût été de sa part une extrême imprudence: aussi ne paroît-il pas que ce fût l'intention des deux freres. M. Ruthven tâcha d'abord de l'attirer seul à Perth, mais la suite étant plus nombreuse qu'ils ne s'y étoient attendus, le Comte usa d'un stratagème pour séparer ses gens de lui, en répandant le bruit qu'il étoit parti pour Falkland, & en demandant bien vîte ses propres chevaux pour le suivre. La précaution d'enfermer Jacques dans un endroit retiré de la maison, & de lui lier ensuite les mains, semble annoncer plutôt le dessein de se saisir de sa personne que celui de l'assassiner. Et quoique Govrie n'eût pas ramassé assez de monde pour être en état de le retenir long tems prisonnier à force ouverte dans cette partie du Royaume, il auroit pu le conduire aussi-tôt à bord du vaisseau Anglois, qui peut-être attendoit pour le recevoir, & il pouvoit aborder au château de Fast, dans la maison

1660.

de Logan, dont les lettres désignent obscurément en plusieurs endroits quelque rendez-vous que les Conspirateurs s'y étoient donné. Au milieu de la surprise & de la terreur où le Roi dût être jetté par la violence qu'on lui faisoit, il étoit naturel qu'il pensât qu'on en vouloit à sa vie. Ceux qui étoient à sa suite avoient intérêt de le confirmer dans cette idée pour exalter le danger & relever l'importance & le mérite de leurs services. Ainsi la peur de l'un & la vanité des autres, soutenues par la crédulité & par l'étonnement que ne manque pas d'inspirer la vue de quelque grand & tragique événement qu'on n'attend point, exagérèrent toute cette affaire. D'un autre côté, l'extravagance & l'improbabilité des circonstances qu'on y ajouta décréditèrent celles qui étoient véritables, & fournirent même des prétextes pour douter s'il y avoit quelque chose de réel dans la conspiration.

Plusieurs
ne croient
point au récit
qu'en donna
le Roi.

La nouvelle de ce qui s'étoit passé à Perth arriva le lendemain matin à Edimbourg. Le Conseil privé donna ordre aux Ministres d'assembler le peuple sur le champ, de lui raconter les circonstances de la conspiration formée contre la vie du Roi, & de rendre en-

suite à Dieu des actions de graces publiques de la protection visible qu'il lui avoit accordée. Mais comme les premières nouvelles écrites à la hâte, lorsque le détail de la conspiration n'étoit connu que fort imparfaitement, & dans la chaleur des passions qu'elle avoit fait naître, étoient confuses, exagérées & contradictoires, les Ministres offrirent bien de remercier Dieu publiquement de la délivrance du Roi; mais ils partirent de-là pour refuser d'entrer dans aucunes particularités, ne voulant pas publier dans la Chaire de vérité ce qui paroissoit encore incertain & douteux.

Le Roi revint à Edimbourg quelques jours après; & quoique Galloway, Ministre de la Chapelle, fit à la Croix publique une harangue au peuple, dans laquelle il raconta le détail de la conspiration; quoique Jacques lui-même qui étoit présent, confirmât tout ce que ce Prédicateur avoit dit, & qu'il ordonnât d'en publier une relation; les Ministres de cette ville, aussi bien que la plupart de leurs freres, ne purent être convaincus & persisterent dans leur incrédulité. La haute estime qu'ils avoient pour Gowrie, leur méfiance de toute la con-

1600.

duite du Roi, jointes à la fausseté & à l'absurdité de certaines circonstances du récit, leur firent non-seulement soupçonner la vérité du tout, mais donnerent à leurs soupçons un air de vraisemblance. A la fin, cependant, le Roi, tant par raisons que par menaces, les amena tous à reconnoître la réalité de la conspiration. Il n'y eut que M. Robert Bruce, dont on ne put tirer autre chose, sinon qu'il respectoit le compte que le Roi avoit rendu de cet événement, mais qu'il ne pouvoit se dire convaincu de la vérité du fait. On se feroit fort peu soucié des scrupules & de l'obstination d'un seul homme; mais le même esprit d'incrédulité commençant à se répandre parmi le peuple, l'exemple d'un particulier qui jouissoit d'une si grande réputation de probité & de talens étoit extrêmement dangereux. Le Roi n'épargna rien pour convaincre & gagner Bruce. Trouvant qu'il étoit impossible de le guérir de ses doutes, il lui ôta son bénéfice, & après divers délais & différentes tentatives pour une réconciliation, il le bannit du Royaume.

Le Parlement ne fut point arrêté dans ses procédures par de pareils scrupules;

Elles se firent, les deux corps morts des deux freres présents selon la Loi. Ils furent accusés de haute trahison ; les témoins furent examinés, & on déclara tout d'une voix leurs biens & honneurs confisqués. On exerça sur leur corps la vengeance due aux traîtres ; & comme si le supplice usité jusqu'alors n'eût pas marqué suffisamment combien on détestoit leurs crimes, le Parlement abolit le surnom de Rutven ; & pour conserver la mémoire de la délivrance miraculeuse du Roi, & transmettre à la postérité la reconnaissance de la Nation pour la bonté divine, il fut ordonné que désormais le premier Août seroit tous les ans en jour d'actions de grâces solennelles (a).

1600.

(a) Quelques semaines après la mort des deux freres, le Roi publia un discours sur leur conspiration indigne & dénaturée contre sa vie. En l'année 1713, George Comte de Cromertie, donna au public un » *récit historique de la conspiration formée contre le Roi Jacques VI, par le Comte de Gowrie & Robert Logan de Restaltig* ». Il paroît que le Comte de Cromertie ne s'est point attaché à la relation que le Roi lui-même avoit donnée de cet événement, & qu'il a pris toute la partie historique dans Spotswood & d'autres auteurs. Mais il a tiré des registres publics les dépositions des témoins entendus dans le conseil du Roi contre les deux freres & Logan leur associé. Ce n'est que dans ces deux ouvrages qu'on peut puiser la connoissance des principales circonstances de cette conspiration. Quant aux preuves qu'ils contiennent, il nous resteroit à desirer qu'elles fussent plus authentiques & plus décisives. Le récit d'un

Q v

Quoique la conspiration de Gowrie
causât une allarme subite & très-vive,

1601.

Conspira-
tion d'Essex
contre Eliza-
beth,

fait encore tout récent, publié par l'autorité du Roi : les dépositions en original des personnes examinées par le premier Tribunal de la Nation : devoient porter un caractère d'évidence qui peut rarement se rencontrer dans des relations historiques, & ne laisser aucun doute, aucune incertitude. Cependant tous les faits relatifs à cet événement sont obscurs & problématiques. Le Roi se contredit dans ces récits, les témoins varient dans leurs dépositions : & ils se trouvent sur plusieurs points tellement opposés les uns aux autres, qu'ils laissent toujours un vaste champ à la discussion & au scepticisme historique. La déposition de Henderson est une des plus complètes & des plus importantes : & elle se trouve néanmoins dans plusieurs circonstances en contradiction avec la relation du Roi. 1^o Suivant cette relation, pendant que Ruthven tenoit le poignard sur sa poitrine, l'homme qui s'étoit trouvé dans le cabinet resta interdit & tremblant. *Disc. 17.* Henderson qui étoit ce même homme, dit dans sa déposition, qu'il arracha le poignard des mains de Ruthven. *Disc. 53. Crom. 50.* Henderson se vançoit aussi à sa femme, que ce jour-là il avoit empêché deux fois le Roi d'être poignardé. *Disc. 54. Crom. 53.* 2^o Le Roi assure qu'Henderson ouvrit la fenêtre pendant l'absence de Ruthven. *Disc. 51.* Henderson dépose qu'il ne se mit en devoir de l'ouvrir qu'après que Ruthven fût revenu, & qu'il l'ouvrit pendant que le Roi se débatoit avec Ruthven. *Disc. 53. Crom. 51. 52.* 3^o Si nous en croyons le Roi, l'homme qui étoit dans le cabinet se tint toujours immobile & tremblant derrière le Roi, pendant tout le débat. *Disc. 27.* Mais Henderson assure qu'il arracha à Ruthven une jarretière avec laquelle il vouloit lier les mains du Roi, qu'il détacha la main de Ruthven qui vouloit fermer la bouche à Jacques, & qu'il ouvrit la fenêtre. *Disc. 54. Crom. 52.* 4^o Dans la relation du Roi, il est dit que Ruthven se quitta & sortit du cabinet pour aller parler à son frère, & que le Comte montoit l'escalier dans le même dessein. *Disc. 23.* Henderson dépose que Ruthven en quittant le Roi, ne passa point le pas

elle n'eut aucune suite importante. Con-
certée entre les deux freres ou sans asso-

1601.

» de la porte », *Crom. 51.* A en juger par la distri-
bution de la maison & par d'autres circonstances, il
y a lieu de croire qu'il n'étoit gueres possible que les
deux freres eussent eu alors une entrevue. *Disc. 23.*

Henderson fut entendu deux fois; la premiere à
Falkland au mois d'Août devant le conseil privé: en-
suite au mois de Novembre à Edimbourg devant le
Parlement. Sans m'arrêter aux variations moins im-
portantes qui se trouvent entre ces deux dépositions,
je me contenterai d'en rapporter deux qui sont remar-
quables. Henderson dans sa premiere déposition, ra-
conte les circonstances de tout le fait en ces termes.

» Que Ruthven arracha le poignard de lui déposant,
» qu'il tint le poignard sur la poitrine de Sa Majesté,
» disant, *Souvenez-vous de la mort de mon pere,*
» *vous devez actuellement mourir pour lui:* & que
» comme il visoit au cœur de sa Hauteſſe avec ledit
» poignard, lui déposant fit tomber ledit poignard des
» mains de Ruthven; & que lui déposant affirme,
» comme il est vrai que Dieu doit un jour juger
» son ame, que si Ruthven avoit encore tenu le poi-
» gnard en sa main, l'espace de tems qu'il faut à
» un homme pour faire six pas, il auroit pu l'enfon-
» cer jusqu'à la garde dans le corps du Roi ». *Disc. 53.*

Mais Henderson dans son second interrogatoire, varie
sur deux points. Premièrement les termes qu'il met dans
la bouche de Ruthven, pendant que ledit Ruthven
tenoit le poignard sur la poitrine du Roi, sont,
» Sire, vous êtes mon prisonnier, souvenez-vous de
» la mort de mon pere ». Secondement il dit que lors-
que Ruthven menaçoit ainsi le Roi de la mort, ce
n'étoit que pour empêcher Sa Majesté de faire du bruit:
» Tenez votre langue, ou par le Christ vous allez
» mourir ». 2°. Dans sa premiere déposition, les mots
proferés par Ruthven lorsqu'il revint dans la chambre
où il avoit laissé le Roi, sont: » Il n'y a plus de re-
» mede, *parbleu vous allez mourir,* au lieu que dans
» la seconde déposition il y a: *parbleu il n'y a plus de*
» remede, & il se mit en devoir de lier les mains à
» Sa Majesté »: *Crom. 51.* & ces mots *vous allez mou-*

1601.

ciés ou avec des complices inconnus & choisis exprès pour demeurer dans l'obscurité, le danger fut aussi-tôt passé que découvert. Mais peu de tems après il en éclata une contre Elisabeth en Angleterre. Quoique dissipée dès l'instant même où le premier danger fut apperçu, elle produisit des effets tragiques qui rendirent la fin de son regne triste &

rir, sont obmis. La première déposition paroît déclarer nettement que l'intention de Ruthven étoit de tuer le Roi. La seconde porteroit à croire qu'il n'avoit d'autre dessein que de tenir le Roi prisonnier.

Il y a pareillement des contradictions remarquables dans les autres preuves qui furent produites dans cette même affaire. 1°. Dans le discours qui fut publié par l'autorité du gouvernement, on donne à entendre que le soulèvement des habitans de Perth fut excité contre le Roi, & qu'il fallut user d'adresse pour l'appaîser. *Disc. 32.* Le Duc de Lennox confirme ce même fait dans sa déposition. *Crom. 44.* On a encore l'acte du Conseil Privé par lequel les Magistrats de Perth sont sommés de rendre raison de cette émeute, & André Roy l'un des Baillis de la ville, dépose que ce fut lui-même qui fit soulever le peuple, & que les habitans ne prirent les armes que pour secourir le Roi. *Crom. 66.* 2°. Henderson dépose qu'il rendit une réponse vague à M. Jean Moncrief qui lui demandoit où il avoit été ce jour là dans la matinée, parce que le Comte lui avoit ordonné de faire en sorte qu'aucun homme ne fût informé qu'il avoit été à Falkland. *Ibid. 54.* La déposition de Moncrief contient la même chose. *Crom. 64.* Cependant George Hay depuis Lord Kinnoul & Chancelier d'Ecosse, & Pierre Hay déposent que le Comte en leur présence, demanda à Henderson, « Qui il avoit trouvé » à Falkland avec le Roi » ? *Crom. 70 71.* Question qui paroît prouver qu'il ne comptoit pas faire mystère de ce voyage.

malheureuse. Le grand intérêt qu'avoit Jacques dans cet événement nous met dans le cas d'en parler avec quelque étendue.

1603.

La Cour d'Angleterre étoit alors partagée en deux factions puissantes qui se disputoient la suprême direction des affaires. A la tête de l'un étoit Robert d'Evreux, Comte d'Essex ; le Chevalier Robert Cecil, fils du Lord Trésorier Burleigh étoit chef de l'autre. Le premier étoit le Seigneur d'Angleterre le plus accompli & le plus populaire. Brave, généreux, affable, impétueux & écoutant néanmoins volontiers les conseils des personnes qu'il aimoit ; ennemi franc & ouvert, mais non implacable, ami chaud & également constant, incapable de déguiser ses sentimens & de donner une mauvaise interprétation à ceux des autres ; plus fait pour les armées que pour la Cour, d'un génie qui le rendoit propre à la première place dans l'administration, & d'une fierté qui lui faisoit dédaigner la seconde, comme étant au dessous de son mérite. Il fut bientôt distingué par la Reine qui, avec une prodigalité qui ne lui étoit pas ordinaire, lui conféra lors même qu'il étoit encore bien jeune, les plus grands hon-

1601.

neurs & les emplois les plus importants. Son élévation ne lui fit rien perdre de l'estime & de l'affection de ses concitoyens; & par un rare bonheur il étoit en même tems le favori de sa Souveraine & l'idole du peuple. D'un autre côté, Cecil élevé à la Cour & formé par un pere consommé dans le métier de courtisan, étoit rusé, insinuant, industrieux; & quoiqu'il possédât tous les talens nécessaires pour les plus grandes places, il ne comptoit pas pour y arriver sur son seul mérite qu'il étoit encore de tous les avantages que lui fournissoient son adresse ou les fautes des autres. Deux hommes de cette trempe étoient faits pour être ennemis & rivaux. Essex méprisoit les finesse de Cecil comme basses & méprisables. Cecil ne voyoit dans la grandeur d'ame du Comte, que présomption & folie. Tous les Militaires, excepté Raleigh, favorisoient Essex. La plupart des courtisans tenoient à Cecil parce qu'il leur ressembloit davantage.

Comme Elisabeth avançoit en âge, le conflit entre les deux factions devint plus violent. Essex pour s'appuyer avoit recherché de bonne heure l'amitié du Roi d'Écosse, dont il défendoit le droit

à la succession avec beaucoup de zèle , & il entretenoit une étroite correspondance avec lui & avec ses principaux Ministres. Cecil dévoué à la Reine seule, s'élevoit de jour en jour à de nouveaux honneurs , par l'assiduité de ses services & la patience avec laquelle il en attendoit la recompense. Le Comte au contraire , par son esprit altier & son impétuosité s'exposoit à des reprimandes de la part de sa maîtresse , qui , malgré l'attachement particulier qu'elle avoit pour lui , supportoit difficilement la contradiction , & n'accordoit souvent des graces qu'avec repugnance ; & toujours avec lenteur. Cependant les propres sollicitations du Comte , secondées malicieusement par ses ennemis qui vouloient l'éloigner de la Cour , lui procurerent le commandement de l'armée qu'on envoyoit en Irlande contre Tyrone , & l'office de Lord Lieutenant dans ce Royaume, avec une commission illimitée. Le succès de cette expédition ne répondit ni à ses promesses , ni à l'attente d'Elisabeth. La mauvaise humeur qu'en prit la Reine étant aigrie par les artifices des ennemis du Comte , elle lui écrivit une lettre pleine d'accusation & de reproches. L'esprit peu en-

1601.

durant d'Essex ne put les digérer, & dans les premiers transports de foiblesse, il proposoit de mener une partie de son armée en Angleterre, de chasser ses ennemis d'auprès de la Reine & de reprendre ainsi la faveur & l'autorité. Mais y ayant pensé plus mûrement, il abandonna ce dessein téméraire, & mettant à la voile avec quelques Officiers dévoués à sa personne, il aborda en Angleterre, & se rendit en poste à la Cour. Elifabeth le reçut sans lui témoigner ni affection, ni mécontentement. Avec un peu de complaisance & de soumission, il auroit regagné son premier ascendant sur elle; mais il se croyoit trop vivement outragé pour faire des avances. Elifabeth de son côté résolut de dompter ce caractère hautain; & quoiqu'elle tirât de lui, par sa sévérité, les lettres les plus humbles, elle le mit aux arrêts dans la maison du Lord Garde du Grand Sceau, & nomma des Commissaires pour lui faire son procès, tant sur sa conduite en Irlande que sur ce qu'il avoit quitté ce Royaume sans sa permission. Leur sentence le suspendit de tous ses offices, à l'exception de celui de grand Ecuyer, & le condamna à rester en prison tant

qu'il plairoit à la Reine : contente d'avoir humilié jusqu'à ce point l'orgueil du Comte, Elisabeth défendit que la sentence fut enregistrée, & immédiatement après elle lui permit de retourner chez lui. Pendant le cours de ces affaires, qui durèrent quelques mois, Essex flottoit entre la fidélité qu'il devoit à sa Souveraine, & le desir de la vengeance, penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Dans un de ces momens, où le ressentiment prenoit le dessus, il dépêcha un exprès en Ecosse pour exhorter le Roi à faire valoir son droit à la succession, par la force des armes, & lui promettre qu'outre le secours du Comte & de ses amis en Angleterre, le Lord Montjoye, Lord Lieutenant actuel d'Irlande, lui ameneroit cinq mille hommes de ce Royaume, mais Jacques ne voulut point risquer de perdre par une entreprise prématurée une couronne prête à tomber bientôt dans ses mains. Monjoye refusa aussi de s'en mêler, & le Comte adopta un plan plus conforme à son devoir. Toute idée d'ambition parut totalement éloignée de son esprit.

Cette modération, qui étoit purement l'effet du dégoût & du mauvais Folles entreprises d'Essex.

1601.

succès, ne dura pas long-tems. La Reine ayant, non-seulement refusé de lui renouveler un des dons qu'elle lui accordoit auparavant, mais de l'admettre même en sa présence; cette nouvelle injure précipita dans le désespoir ce caractère naturellement hautain & déjà fort irrité. Ses amis, au lieu de calmer sa fureur, & de retenir son impétuosité, l'enflamèrent par leur zèle imprudent & intéressé. Après bien des consultations fort embarrassées, il se détermina à se faire justice par la violence; & sachant combien une pareille entreprise révolteroit le Peuple, si elle paroïssoit venir d'une vengeance particulière, il tâcha de lui donner l'apparence de l'utilité publique, en mêlant les intérêts du Roi d'Ecosse avec les siens. Il écrivit à Jacques que la faction qui dominoit alors à la Cour d'Angleterre, avoit résolu de soutenir les prétentions de l'Infante d'Espagne; que les places les plus importantes du Royaume, étoient entre les mains de ses ennemis déclarés, & que s'il n'envoyoit sans délai des Ambassadeurs qui insistassent pour une déclaration immédiate de son droit de succession, les mesures du parti contraire, étoient si

bien concertées que toutes les espérances s'évanouiroient. Jacques qui favoit combien cette proposition déplairoit à la Reine d'Angleterre, ne voulut point s'exposer mal à-propos à sa disgrâce, mais le Comte aveuglé par son ressentiment, & impatient de se venger, ne mit plus de frein à ses passions, & se conduisit en homme frénétique ou désespéré; avec deux ou trois cents hommes assez mal armés, il tenta d'attaquer le Trône le mieux établi de l'Europe. Sortant de sa maison, à leur tête, il crûit aux Citoyens de Londres de prendre les armes s'ils faisoient quelque cas de sa vie, & s'ils vouloient préserver le Royaume de la domination des Espagnols. Il s'avança vers le Palais dans l'intention d'en chasser Cecil & sa faction, & d'obtenir une déclaration du droit du Roi d'Ecosse à la Couronne. Mais quoique presqu'adoré des Citoyens, pas un seul homme ne se joignit à lui dans cette folle entreprise; découragé par leur indifférence, abandonné de quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient, & presque entouré par les troupes qui marchaient dans la Ville sous différens chefs; il se retira dans sa maison, & sans faire aucun effort gé-

1601.

néreux, convenable à sa situation présente, ou digne de la réputation de courage qu'il s'étoit acquise, il se rendit à ses ennemis.

Dès que Jacques eut appris le mauvais succès du Comte d'Essex, il nomma le Comte de Mar & l'Abbé de Kinloss, pour se rendre en qualité de ses Ambassadeurs à la Cour d'Angleterre. Le premier avoit servi d'entrepôt à la correspondance d'Essex avec le Roi. Il étoit admirateur passionné du Comte, & disposé à tout entreprendre pour le sauver. Bruce, intime ami de Mar, apportoit le même zèle à le seconder. Le but de l'ambassade n'étoit pas moins favorable à Essex que les Ambassadeurs. Ils avoient ordre de solliciter, avec la plus grande chaleur, la vie du Comte; & s'ils voyoient que le Roi, en avouant ses amis, put rendre leur cause meilleure, ou contribuer à leur sûreté, ils étoient autorisés à ne plus rien déguiser, & à promettre qu'il seroit bientôt à leur tête pour réclamer par la force des armes ce qui lui appartenoit de droit. Mais avant que les Ambassadeurs pussent arriver à Londres, Essex avoit subi la peine que méritoit sa trahison. Peut-être que la crainte de leur interposition pour

Sa mort.

obtenir sa grace hâta le moment de sa mort. Elisabeth parut quelque tems irrésolue sur le sort de ce Seigneur, & ne pouvoit se déterminer à mettre entre les mains du bourreau, un homme qu'elle avoit autrefois si parfaitement honoré de sa faveur. Il se livroit un combat douloureux entre son ressentiment contre sa mauvaise conduite & son ancienne affection pour lui. L'intercession d'un ami fidele qui auroit eu du crédit auprès de la Reine, auroit pu lui sauver la vie & lui procurer un pardon que la honte l'empêchoit de lui accorder d'elle-même. Mais un tel ami manquoit dans ce moment à ce brave Seigneur. Elisabeth incessamment sollicitée par ses Ministres & offensée de la hauteur d'Essex, qui, à ce qu'elle imaginoit, dédaignoit de s'abaisser jusqu'à lui demander pardon, ordonna enfin que la sentence fût exécutée. Le coup ne fut pas plutôt frappé qu'elle se repentit de son imprudence, & qu'elle déplora sa mort avec la plus profonde affliction. Jacques le regarda toujours comme un martyr de sa cause, & après son avènement au Trône d'Angleterre, il rendit au fils tous les honneurs du pere, réhabilita tous ceux qui

1601.

Jacques
continue ses
intrigues en
Angleterre.

l'avoient servi dans la conspiration , & les distingua par sa faveur.

Les Ambassadeurs trouvant qu'ils étoient arrivés trop tard pour exécuter leur principale commission , cachèrent non seulement cette partie de leurs instructions avec le plus grand soin , mais féliciterent la Reine au nom de leur maître , sur le bonheur qu'elle avoit eu d'échapper à une conspiration si audacieuse. Elisabeth étoit instruite de la correspondance du Roi avec Essex , & du projet formé par celui-ci de faire valoir le droit de Jacques à la Couronne , mais ne se souciant pas que le peuple en fût informé , elle reçut les complimens des Ambassadeurs Ecoissois , avec toutes les marques possibles de bienveillance , & comme si elle eût été pleinement persuadée de leur sincérité ; & pour flatter Jacques & mieux conserver les apparences d'union entre les deux Cours , elle augmenta le subside qu'elle lui payoit annuellement. Les Ambassadeurs séjournèrent quelque tems en Angleterre & s'occupèrent avec grand succès à renouveler & étendre les intrigues que Bruce avoit nouées précédemment avec les Nobles Anglois. A mesure qu'Elisabeth

vieillissoit, les Anglois tournoient de plus en plus les yeux vers l'Ecosse, & c'étoit à qui gagneroit les autres de vitesse dans la recherche des bonnes graces de leur futur Monarque. Jacques recevoit de toutes les parties du Royaume des assurances d'attachement, des protestations de respect & des promesses de le soutenir. Cecil même voyant quelles espérances Essex avoit fondées sur l'amitié du Roi d'Ecosse, & quels avantages il en avoit pu tirer, jugea qu'il étoit de sa prudence de se rapprocher d'un Prince qui pouvoit devenir si-tôt son maître. Mais sentant en même tems le danger de lier commerce avec lui sous une maîtresse naturellement jalouse, & dont la sombre inquiétude augmentoit avec les années, il mena cette correspondance avec tout le secret & la circonspection qui étoient dans son caractère & qu'exigeoit sa situation. Jacques ayant ainsi gagné l'homme dont il redoutoit sur-tout l'opposition & le crédit, attendit dans une parfaite sécurité l'événement qui devoit lui ouvrir la succession au Trône d'Angleterre. Il eut seulement quelque peine à contenir dans les bornes ses partisans qui, cherchant à se distinguer par

1601.

ce zèle officieux avec lequel un **Prin** à la veille de regner est toujours serv le sollicitoient vivement de perm^{ett} qu'on fit en Parlement la propositioⁿ de déclarer son droit à la Couronne. combattit sagement ce dessein ; & il n fut pas peu content de voir l'ascendan qu'il prenoit dans une Cour aux volon tés de laquelle il avoit été si long-tem obligé d'obéir, & qui avoit ou prescri ou traversé toutes ses démarches pendant tout le cours de son regne.

1602.

Il entre-
prend de civi-
liser les Mon-
tagnards.

Malgré les violens débats des factions politiques qui divisoient la Cour, & les fréquentes révolutions qui y étoient arrivées depuis que le Roi avoit pris les resnes du gouvernement, l'Ecosse avoit joui d'une tranquillité qui ne lui étoit pas ordinaire, n'ayant pas été troublée par des ennemis du dehors, ni par des mouvemens intérieurs d'une longue durée. Jacques avoit profité de ce tems pour tâcher de civiliser les Montagnards & les Insulaires, partie de ses Domaines presqu'entièrement négligée par ses prédécesseurs, & dont la réforme étoit cependant un objet très-digne de leur attention. La longue paix avec l'Angleterre avoit fourni le moyen de soumettre l'esprit licentieux des habitans des

des frontieres & d'arrêter leurs déprédations, souvent aussi ruineuses pour leurs concitoyens que pour leurs ennemis. Ceux de la basse Ecosse commençoient à oublier par degrés l'usage des armes, & à s'adonner aux arts de la paix; mais les Montagnards gardant leur férocité naturelle, ennemis du travail, & endurcis à la rapine, infectoient leurs voisins les plus industrieux par des incursions continuelles. Jacques desirant non-seulement de réprimer leurs invasions, mais de les rendre des sujets utiles, fit en différens tems des loix sages, très-propres à le conduire à ce but. Il fut enjoint à tous les Seigneurs ou Chefs de Tribus de ne laisser résider dans leurs terres aucune personne qui ne pût pas fournir une caution suffisante de sa bonne conduite. On exigea d'eux qu'ils donnassent une liste de toutes les personnes suspectes dans l'étendue de leur Jurisdiction; qu'ils s'engageassent à les livrer à la Justice, & à dédommager ceux qui souffriroient de leurs brigandages; & pour mieux s'assurer de l'exécution de ces réglemens, les Chefs furent obligés de donner eux-mêmes des ôtages au Roi, ou de mettre des gages entre ses mains. On décida qu'il seroit bâti en

1605.

différentes parties des montagnes trois villes pour servir de retraites aux gens industrieux & de pépinières aux arts & au commerce ; la première dans le Cantyre, la deuxième dans le Lochabar, & la troisième dans l'Isle de Lewis ; & afin d'y attirer des habitans, on résolut de leur accorder tous les privilèges des Bourgs Royaux ; mais comme on vit qu'il n'étoit pas facile d'inspirer l'amour de l'industrie aux habitans de ces pays-là, on prit le parti d'envoyer parmi eux des Colonies tirées des endroits où le peuple étoit plus laborieux. On en fit la première expérience dans l'Isle de Lewis ; & comme ce lieu avoit une situation très favorable à la pêche du poisson qui devoit naturellement être la source de grandes richesses pour le Royaume ; la Colonie qu'on y transporta fut tirée de Fife, où les habitans étoient entendus dans cette branche de commerce ; mais avant qu'ils eussent le tems de réaliser les bons effets de cette institution, les Insulaires, furieux de voir leur pays occupé par ces Intrus, prirent les armes, les surprirent pendant la nuit, en tuèrent plusieurs & forcèrent les autres à quitter le nouvel établissement. L'attention du Roi se trou-

vant bientôt après portée vers d'autres objets, il ne fut plus question de ce projet salutaire dans la suite de son règne. Quoique Jacques ne le poursuivît pas avec cette application constante & cette ferme persévérance, sans lesquelles il est impossible de changer les mœurs de tout un peuple; il eut cependant la gloire d'avoir été non-seulement le premier qui en ait conçu l'idée, mais qui ait indiqué la méthode propre à introduire les arts de la vie civile dans cette partie du Royaume.

Après avoir joui long-tems d'une bonne santé, qui fut l'effet d'une constitution saine, & la récompense d'une tempérance & d'une régularité rares, Elisabeth commença cet hyver à s'appercevoir du déclin de sa vigueur, & à sentir les infirmités de la vieillesse. Ayant passé un jour de gros tems, de Westminster à Richemond, où elle souhaitoit impatientement de se retirer, elle se plaignit plus qu'à l'ordinaire. Elle n'avoit pas une fièvre en règle; son pouls étoit bon; mais elle mangeoit peu & ne pouvoit pas dormir. Sa maladie paroissoit venir d'une mélancolie profonde qui se faisoit remarquer sur son visage & dans sa conduite. Elle se plaisoit dans la solitude.

1602.

Derniere
maladie &
mort d'Elisabeth.

1603.

31 Janvier.

1603. se tenoit constamment dans l'obscurité & étoit souvent baignée de larmes.

On ne sçut pas plutôt l'indisposition de la Reine, que les personnes de tous les rangs, de toutes les sectes & de tous les partis redoublèrent leurs empressements auprès du Roi d'Ecosse, & se disputèrent à qui lui feroit le plus de protestation d'attachement à sa personne, & de soumission à son gouvernement. Quelques-uns même des serviteurs d'Elisabeth, ennuyés de la longueur de son regne, amoureux de la nouveauté, impatiens de se débarrasser du fardeau de la reconnoissance pour les bienfaits qu'ils avoient reçus d'elle, & comptant avoir part aux libéralités du nouveau Prince, commencerent à l'abandonner; une foule d'Anglois se pressoit d'aller en Ecosse pour s'assurer d'avance de la faveur de Jacques, & chacun craignoit d'arriver trop tard pour lui rendre hommage.

Cependant la santé de la Reine déperissoit de jour en jour, & sa mélancolie paroissoit être décidée & incurable. On forma divers conjectures sur les causes d'une maladie dont elle sembloit devoir être exempte, par la gaieté naturelle de son caractère. Les uns l'attri-

buoient à ce qu'elle avoit été forcée de pardonner malgré elle au Comte de Tyrone, dont la révolte lui avoit donné tant d'embarras depuis plusieurs années. D'autres imaginoient que son chagrin venoit de l'ingratitude & de la légèreté qu'elle observoit dans ses courtisans & dans son peuple, qui voyoient la décadence de sa santé, avec l'indifférence la plus indécente, & qui aspiroient après l'avènement du Roi d'Écosse, avec une impatience qu'ils ne pouvoient cacher. L'opinion la plus commune alors, & peut-être la plus probable, étoit qu'il prenoit sa source dans la douleur que lui causoit la mort du Comte d'Essex. Elle conservoit des égards extraordinaires pour la mémoire de cet infortuné Seigneur; & quoiqu'elle se plaignît souvent de son opiniâtreté, elle parloit rarement de lui sans verser des larmes. Un accident qui suivit de près sa retraite à Richmond, vint redoubler ces mouvemens d'affection & de remords, & rendit sa douleur encore plus amère. La Comtesse de Nottingham, étant au lit de la mort, desira de voir la Reine pour lui révéler un secret, sans la découverte duquel elle ne pouvoit mourir en paix. Lorsque la Reine fut venue dans sa chambre,

1603.

elle lui dit : qu'Essex ayant été condamné à la mort, avoit voulu implorer son pardon de la maniere que la Reine elle-même avoit prescrite, en lui recommandant de lui renvoyer un anneau qu'elle lui avoit donné dans le tems de sa plus grande faveur, & en lui promettant que dans quelque danger qu'il se trouvât dans la suite, il auroit droit à sa protection s'il lui représentoit ce signe d'amitié; que Lady Scroop étoit la personne qui devoit être chargée de le lui remettre; que par une méprise, au lieu d'aller dans les mains de Lady Scroop, il étoit venu dans les siennes; qu'elle en avoit parlé à son mari, l'un des plus implacables ennemis d'Essex, & qu'il l'avoit empêchée de rendre l'anneau à la Reine, ou de le renvoyer au Comte. La Comtesse ayant ainsi déchargé son cœur, demanda pardon à la Reine; mais Elisabeth qui vit en ce moment quelle avoit été la malice des ennemis du Comte, & avec quelle injustice elle l'avoit taxé d'une obstination inflexible, répondit : » Dieu peut vous » pardonner, mais je ne le pourrai ja- » mais ». Et elle sortit de la chambre fort agitée. (a) De cet instant son cou-

(a) Cette anecdote sur Elisabeth a été d'abord publiée

rage l'abandonna entierement. A peine prit elle quelque aliment; elle refusa tous les remedes que ses Médecins lui ordonnerent, déclarant qu'elle fouhaitoit de mourir, & qu'elle ne vouloit pas vivre plus long-tems. On eut beau la prier, jamais on ne put obtenir d'elle qu'elle se mît au lit. Elle s'assit sur des coussins où elle resta dix jours & dix nuits pensive, & dans le silence, tenant

1603.

par Osborne, Mémoire d'Elisabeth, page 23. Elle est confirmée par le témoignage de du Maurier, Mém. 260, & par la preuve traditionnelle, tirée du rapport de Lady Elisabeth Spelman, publiée par le sieur Birch, Negoc. 206. Camden parle du chagrin de la Reine au sujet d'Essex, comme ayant été une des causes de sa mélancolie. Nous avons encore quelques papiers originaux qui prouvent que c'étoit l'opinion commune en ce tems-là. Birch, Mém. 2, 306; mais le Comte d'Essex avoit été décapité deux ans avant la mort de la Reine, & il semble que la raison que nous avons donnée est la seule qui, après un si long intervalle, ait pu renouveler la douleur d'Elisabeth avec tant de violence. Comme la mort de la Comtesse de Nottingham arriva environ quinze jours avant celle d'Elisabeth, la rencontre de ces deux événemens, jointe aux autres preuves alléguées, donne tant de vraisemblance au récit d'Osborne, qu'il en acquiert le droit à une place dans l'histoire. La seule objection contre ce que nous avons dit, de l'attachement d'Elisabeth pour Essex, vient de son grand âge. A 68 ans, l'amour est communément bien amorti, & la violence de toutes les passions, hors une seule, est bien tombée. Mais la force de cette objection est pleinement dissipée, par un auteur qui a éclairci plusieurs traits de l'histoire d'Angleterre, & qui en a embelli bien davantage. Catalogue des Auteurs de familles Royales & des familles Nobles, article Essex.

1603.

son doigt presque continuellement dans sa bouche, avec les yeux ouverts & fixés vers la terre. La seule chose à laquelle elle sembla faire attention étoit les exercices de piété qui se faisoient dans son appartement, par l'Archevêque de Cantorbery, & auxquels elle se joignoit avec de grandes marques de ferveur. Consumée enfin, autant par les angoisses de son ame, que par une longue abstinence, elle expira sans effort, le Jeudi 24 Mars, dans la soixante dixieme année de son âge, & la quarante-cinquieme de son regne.

Son catac-
tère

Les étrangers accusent souvent les Anglois d'indifférence & de mépris pour leurs Princes. Mais c'est une erreur. Il n'y a point de peuple qui ait plus de reconnoissance pour ceux de ses Rois qui méritent ce sentiment. Les Anglois parlent aujourd'hui d'Edouard III & d'Henri V, avec le même enthousiasme qu'en parloient ceux qui ont partagé le bonheur & la gloire de leur regne. La mémoire d'Elisabeth est encore adorée en Angleterre ; & d'après les Historiens de ce Royaume qui ont célébré son amour pour ses sujets, sa sagacité à discerner leur véritable intérêt, sa constance à le poursuivre, sa sagesse dans le

choix de ses Ministres, la gloire qu'elle acquit par les armes, la tranquillité qu'elle assura dans son Pays, & l'accroissement de réputation, de richesses & de commerce qui furent les fruits de sa bonne conduite, ils la placent justement parmi les Princes les plus illustres. Ils remarquent même que les défauts de son caractère n'étoient pas d'une espèce à faire tort à son peuple. Le goût de l'épargne qu'elle portoit à l'excès n'étoit pas accompagné de l'envie d'amasser; & quoiqu'elle manquât par là quelques grandes entreprises, & n'eût dans d'autres qu'un succès imparfait, cette passion introduisit l'économie dans son administration & exempta la Nation de plusieurs charges que lui eût imposées un Monarque plus fastueux ou plus entreprenant. Sa lenteur à récompenser ses serviteurs découragea quelquefois le mérite utile; mais elle écartera du pouvoir & des richesses tous ceux qui étoient indignes d'en acquérir. Son extrême jalousie contre les Princes qui prétendirent lui disputer son titre à la Couronne, lui fit prendre des précautions qui ne tendoient pas moins à la sûreté publique qu'à la sienne propre, & lui fit rechercher l'affection de

1603.

son peuple , comme le plus ferme appui de son Trône. Tel est le portrait que les Anglois font de cette grande Reine.

Quiconque entreprend d'écrire l'histoire d'Ecosse est souvent obligé de la voir dans un jour bien différent & bien moins favorable. Son autorité dans ce Royaume , durant la plus grande partie de son regne , fut presque égale à celle qu'elle avoit dans le sien. Mais après l'avoir acquise , d'abord par un service de grande importance rendu aux Ecoissois ; elle l'exerça d'une maniere extrêmement préjudiciable à leur bonheur. Son industrie à fomentier la rage de deux factions opposées ; les secours qu'elle donnoit à l'une , les fausses espérances dont elle nourrissoit l'autre ; la balance qu'elle tint entre elles , avec tant d'art que chacune d'elles pouvoit nuire à sa rivale sans pouvoir la détruire : tout cela fit long-tems de l'Ecosse un théâtre de discorde , de confusion & de carnage. Et venant à bout par ses ruses & ses intrigues , de ce que n'avoit pu opérer la valeur de ses ancêtres , elle réduisit ce Royaume sur le pied d'un Etat dépendant de l'Angleterre. Les maximes de la politique , rarement d'accord avec

celles de la morale, pourroient peut-être justifier cette conduite. Mais il n'y a point d'apologie pour les procédés à l'égard de Marie, pour cette scène continuelle de dissimulation qui n'étoit pas nécessaire, & pour cette cruauté qui étoit sans exemple. Elifabeth est l'objet de notre plus haute admiration, mais dans cette partie de sa vie il faut convenir qu'elle oubliât non seulement la magnanimité convenable à une Reine, mais jusqu'aux sentimens d'humanité & de compassion naturels à son sexe.

Quoiqu'Elifabeth n'eût jamais voulu permettre que la question sur le droit de la succession fût décidé dans le Parlement & qu'elle n'eût jamais déclaré ses sentimens sur un point qu'elle desiroit de laisser dans un mystère impénétrable; elle n'avoit cependant jamais formé le dessein d'exclure le Roi d'Ecosse d'un héritage qui lui appartenoit incontestablement. Peu de tems avant sa mort elle rompit le silence qu'elle avoit gardé si long-tems sur ce point, & dit à Cécil & au Lord Amiral, » que son Trône » étoit le Trône des Rois, qu'elle ne » vouloit pas qu'il fût rempli par une » personne d'un rang inférieur, & que » son cousin le Roi d'Ecosse devoit

Jacques
proclamé Roi
d'Angleterre.

« être son successeur ». Elle confirma la chose au lit de la mort, & aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, les Lords du Conseil privé proclamèrent Jacques Roi d'Angleterre. Toutes les intrigues des étrangers en faveur de l'Infante, toutes les cabales intérieures qui portoient Lady Arabella & le Comte de Hartford, disparurent en un moment ; & les Nobles & le Peuple, oubliant leurs anciennes hostilités avec les Ecoffois, & leur aversion pour la domination des étrangers, témoignèrent leur satisfaction par des acclamations plus vives que celles qu'ils avoient coutume de faire à l'avénement d'un Prince de leur Nation. Au milieu du bruit & de la joie publique, on entendit à peine la proposition faite par quelques patriotes de prescrire certaines conditions au successeur, & d'exiger de lui le redressement de quelques griefs avant de l'appeller au Trône ; & Cecil en étouffant leur voix en acquit plus de mérite auprès de son nouveau maître. Le Chevalier Charles Percy, frere du Comte de Northumberland, & Thomas Somersfet, fils du Comte de Worcester furent dépêchés en Ecoffe avec une lettre au Roi, signée de tous les Pairs

& de tous les Membres du Conseil privé qui se trouvoient à Londres. Cette lettre l'informoit de la mort de la Reine, de son avènement au Trône, de leur zèle à reconnoître son titre, & de l'applaudissement universel qui avoit suivi sa proclamation. Ils firent la plus grande diligence qu'ils purent pour s'acquitter de cet agréable message; mais ils furent prévenus par le zèle du Chevalier Robert Carcy, fils puiné du Lord Hunsdane, qui, partant quelques heures après la mort d'Elisabeth, arriva à Edimbourg la nuit d'un Samedi, au moment où le Roi venoit de se coucher. Il fut admis sur le champ dans l'appartement royal, & se mettant à genoux à côté de son lit, il lui apprit la mort d'Elisabeth, le salua Roi d'Angleterre, d'Ecosse, de France & d'Irlande; & pour preuve de la vérité de sa nouvelle, il lui présenta un anneau que sa sœur Lady Scroop avoit tiré du doigt d'Elisabeth après sa mort. Jacques l'écouta avec une modération décente. Mais comme Carcy n'étoit qu'un particulier sans mission, ces nouvelles ne furent point rendues publiques, & le Roi garda son appartement jusqu'à l'arrivée de Percy & de Somerset. Ses titres furent alors

1603.

solemnellement proclamés, & ses Sujets n'en marquerent pas moins de joie que les Anglois. Comme sa présence étoit absolument nécessaire en Angleterre, où le peuple étoit extrêmement impatient de voir son nouveau Souverain, il se prépara à partir sans délai. Il laissa la Reine avec ordre de le suivre quelques semaines après. Il confia le gouvernement d'Ecosse à son Conseil privé, & le soin de ses enfans à différens Seigneurs. Le Dimanche d'avant son départ, il se rendit à l'Eglise Saint-Gilles, & après avoir entendu un sermon où le Prédicateur exaltoit la bonté Divine qui le plaçoit sur le Trône d'un si puissant Royaume, sans opposition & sans effusion de sang, & où il l'exhortoit à reconnoître ce bienfait en travaillant de tout son pouvoir au bonheur & à la prospérité de ses Sujets; le Roi se leva & s'adressant lui-même à son Peuple, il lui fit des protestations réitérées d'un attachement inaltérable, promit de revenir souvent en Ecosse, assura que ses Sujets, malgré son absence, ne s'apercevraient pas moins qu'il étoit né leur Prince, que quand il demeurait parmi eux, & qu'ils pouvoient compter que ses oreilles ne seroient jamais fer-

mées à leurs demandes, auxquelles il répondroit avec tout l'empressement & l'amour d'un pere pour ses enfans. Son discours fut souvent interrompu par les larmes de tous les assistans, qui, bien que charmés de la prospérité du Roi, étoient douloureusement affectés par ses tendres déclarations.

Il commença son voyage le 5 Avril avec une suite peu nombreuse, mais magnifique, & le lendemain il entra dans Berwick. Par-tout où il passa il trouva une multitude immense qui s'empressoit à le bien recevoir; & les principaux habitans des différens Comtés qui étoient sur sa route, déployerent toutes leurs richesses & leur somptuosité, dans les fêtes qu'ils lui préparoient chez eux. Elisabeth avoit regné si long-tems en Angleterre, que la plupart de ses Sujets ne connoissoient d'autre Cour que la sienne, & c'étoit le modele sur lequel ils formoient leurs idées, des manieres & du décorum que devoit avoir un Prince. Il étoit naturel d'expliquer cette regle qu'ils s'étoient faite à la conduite & aux actions de leur nouveau Monarque, & de le comparer à la premiere vue avec la Reine qu'il venoit remplacer. Jacques, dont les

Jacques
prend posses-
sion du Trône.

1603.

maximes étoient fort différentes de celles d'Elisabeth, souffrit de la comparaison. Il n'avoit point cette affabilité qui coule de source, & par laquelle cette Princesse captivoit tous les cœurs de son peuple; & quoique d'un commerce facile avec le petit nombre de gens qu'il aimoit, son indolence ne pouvoit supporter la fatigue de se rendre agréable à tout le monde indistinctement. Il n'étoit pas moins dépourvu de cette dignité qui tempéroit la familiarité d'Elisabeth: & au lieu de cette sage économie avec laquelle elle distribuoit les titres d'honneur, il les accordoit avec une profusion sans discernement, qui faisoit qu'ils n'étoient plus regardés comme des marques de distinction & des récompenses du mérite: mais c'étoit les réflexions du petit nombre. La multitude continuoît ses acclamations, au milieu desquelles Jacques entra dans Londres le 7 Mai, & prit paisiblement possession du Trône d'Angleterre.

Conclusion.

Ainsi furent unis deux Royaumes divisés dès les premiers temps, mais destinés par leur situation à former une grande Monarchie. Et par cette réunion de toute sa force naturelle, la

Grande Bretagne s'est élevée à une grandeur & une autorité que l'Angleterre & l'Ecosse n'auroient jamais eues séparément.

1603.

Les Ecoſſois avoient regardé ſi long-têms leurs Monarques comme les plus proches héritiers du Trône d'Angleterre, qu'ils avoient eu tout le loisir de réfléchir ſur les conféquences qui ſuivroient cet accroiſſement dans la dignité de leurs Princes. Eblouis de la gloire de donner un Souverain à un ennemi puiffant, comptant ſur la préférence de la part d'un Prince de leur Nation, & s'attendant fort à être libéralement partagés dans la diſtribution des honneurs & des richesses qui alloient être à ſa diſpoſition, ils ne ſongerent gueres aux ſuites les plus ſimples de ce grand événement, & ils ſe réjouirent de le voir monter ſur le Trône d'Angleterre, comme ſi ſon avènement n'eût pas été moins avantageux pour le Royaume qu'honorable pour le Roi; mais bientôt ils eurent ſujet de penſer autrement, & nous pouvons dater de cette époque un changement total dans la conſtitution politique de l'Ecoſſe.

Coup-d'œil ſur les révolutions arrivées dans la conſtitution de l'Ecoſſe, depuis l'avènement de Jacques III, au Trône d'Angleterre.

L'ariftocratie féodale que la politi-

1603.

que des Princes avoit détruite dans la plupart des Nations de l'Europe, ou que les progrès du commerce avoient minée insensiblement, subsistoit encore en Ecosse dans toute sa force. Plusieurs causes avoient contribué à augmenter par degrés le pouvoir des Nobles Ecossois, & la réformation même, qui en tout autre pays aggrandit le Monarque, avoit augmenté leurs richesses & leur crédit. Un Roi qui ne possédoit qu'un petit revenu, avec une prérogative extrêmement limitée, & qui n'étoit pas soutenu par une armée sur pied, ne pouvoit exercer beaucoup d'autorité sur des Sujets aussi puissans. Il étoit obligé de gouverner par des expédiens, & les loix tiroient leur force, non du pouvoir qu'il avoit de les faire exécuter, mais de la soumission volontaire des Nobles; mais quoiqu'il en résultât une espèce de gouvernement plus foible & plus irrégulier que par-tout ailleurs, quoique l'Ecosse, avec le nom & les attributs extérieurs d'une Monarchie fût réellement soumise à l'aristocratie, le peuple n'y étoit pas absolument malheureux. Le Roi, contenu & intimidé par les Nobles, n'osoit risquer des actes du pouvoir arbitraire. Les Nobles, tou-

jours en garde contre le Roi, qui avec peu de pouvoir avoit beaucoup de droits & de prétentions, craignoient d'irriter ceux qui dépendoient d'eux par des exactions outrées, & tempéroient la rigueur de la tyrannie aristocratique, par une douceur & une égalité qui ne lui sont pas naturelles : & tandis que le génie militaire du gouvernement féodal conserva sa vigueur, les Vassaux, tant du Roi que des Barons, furent non-seulement à l'abri de l'oppression, mais encore recherchés par leurs supérieurs, dont le pouvoir & l'importance étoient fondés sur leur attachement & leur amour.

1603.

Par son avènement au Trône d'Angleterre, Jacques fit une acquisition si immense, de richesses, de pouvoir & de splendeur, que les Nobles étonnés & intimidés, crurent qu'il étoit désormais inutile de combattre pour des privilèges qu'ils n'étoient plus en état de défendre. La crainte ne fut pas la seule cause qui les fit plier sous le joug. Jacques aimant particulièrement ses concitoyens, & voulant partager avec eux sa bonne fortune, les combla de richesses & d'honneurs ; & l'espérance de sa faveur concourut avec la terreur

1603.

de son pouvoir à apprivoiser ces esprits farouches & indépendans. La volonté du Prince devint la suprême loi en Ecosse, & les Nobles se disputoient à qui obéiroit le plus aveuglément à des commandemens qu'ils étoient auparavant dans l'usage de mépriser. Content d'avoir soumis les Nobles à la Couronne, le Roi les laissa en pleine possession de leur ancienne Jurisdiction sur leurs propres Vassaux. Les droits étendus qui appartenoient au Seigneur féodal, devinrent entre leurs mains des instrumens terribles d'oppression ; & les idées militaires sur lesquelles ces droits étoient fondés, ayant été perdues insensiblement ou négligées, il ne restoit rien pour corriger & adoucir la rigueur avec laquelle ils étoient exercés. Les Nobles épuisant leur fortune par les frais de leurs fréquens séjours à la Cour d'Angleterre, & par leurs efforts pour imiter les mœurs & le luxe de leurs voisins plus riches qu'eux, multiplièrent leurs exactions sur le peuple qui osoit à peine se plaindre, sachant que ses plaintes n'arriveroient jamais jusqu'au Souverain, ou qu'il en seroit trop peu touché pour leur accorder aucune satisfaction. Ainsi depuis l'union des Cou-

ronnes, jusqu'à la révolution de 1688, l'Ecosse fut dans la situation politique la plus malheureuse; soumise à la fois, & à la volonté absolue d'un Monarque & à la Jurisdiction oppressive d'une aristocratie, elle souffrit tous les maux particuliers à ces deux formes de gouvernement. Ses Rois étoient des despotes; ses Nobles étoient esclaves & tyrans, & le peuple gémissoit sous la dureté de ce double empire.

Il est vrai que dans cet intervalle les Nobles firent un effort pour secouer le joug & regagner leur ancienne indépendance. Après la mort de Jacques la Nation Angloise ne fut plus regardée par ses Monarques avec des yeux de prédilection. Charles I, élevé parmi les Anglois, ne découvrit aucune affection particulière pour le pays de sa naissance. Les Nobles voyant que le sceptre étoit passé dans des mains moins propices, & qu'ils avoient peu de liaison avec le Prince qui le tenoit, peu d'influence dans ses Conseils, ne lui portèrent plus la même obéissance. Aveuglés, provoqués par quelques entreprises du Roi sur leur ordre, & appréhendant qu'il n'en fit de nouvelles, ils se réveillèrent, & on vit paroître

1603.

des restes de leur ancien esprit. Ils se plaignirent & firent des remontrances. Le peuple se trouvant en même tems violemment choqué des innovations qu'on introduisoit dans la Religion, les Nobles attiserent secrettement le feu, & tant par leurs artifices que par la mauvaise conduite de la Cour, il se fit un tel embrâsement, que toute la Nation prit les armes contre son Souverain, avec un accord & une animosité dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple. Charles mena contre eux toutes les forces de l'Angleterre, & malgré leur union & le zèle du peuple, il est certain que les Nobles auroient succombé; mais le mécontentement qui gagnoit parmi les Anglois même, empêcha le Roi d'agir avec vigueur. Une guerre civile éclata dans les deux Royaumes, & après bien des batailles & de révolutions qui sont connues, les Nobles Ecoissois, qui les premiers avoient commencé la guerre, furent écrasés sous les ruines du Trône. A la restauration, Charles II recouvra la possession entière de la prérogative royale en Ecosse; & les Nobles dont les terres avoient été ruinées & le courage abattu par tous les malheurs qu'ils avoient essuyés, se trouverent

moins que jamais en pouvoir & en volonté de résister à l'autorité de la Couronne. Pendant ce regne & celui de Jacques VII, les ordres du Monarque étoient reçus en Ecosse avec la soumission la plus abjecte. La pauvreté où la plupart des Nobles étoient réduits, fit d'eux des esclaves plus vils & des tyrans plus insupportables que jamais. Le peuple négligé dans tous les tems, étoit alors odieux & accablé d'injures & de mauvais traitemens de toute espece, à cause de son attachement à des principes religieux & politiques, totalement contraires à ceux que leurs Princes avoient adoptés.

1603.

La révolution introduisit d'autres maximes dans le gouvernement d'Ecosse. Jusques-là le seul objet de nos loix avoit été d'augmenter l'autorité du Prince, ou de mettre à couvert les privilèges des Nobles. A peine avoit-il jamais été question des droits du Peuple qui étoient négligés ou inconnus. On commença désormais à s'occuper du bien-être de la multitude; leurs libertés furent assurées par la *réclamation des droits*, & le nombre de leurs représentans s'étant accru, ils gagnèrent par degrés plus de poids & de considéra-

1603.

tion dans le Parlement. Comme ils jouissoient d'une sûreté & d'un pouvoir plus grands, leurs esprits commencèrent à s'ouvrir & à former des plans plus étendus de commerce, d'industrie & de police; mais l'esprit aristocratique encore dominant, avec divers autres accidens, retarderent les progrès & le bonheur de la Nation.

Un autre grand événement acheva ce que la révolution avoit commencé. Le pouvoir politique des Nobles, déjà fort affoibli par l'union des deux Couronnes, fut presque anéanti par celle des deux Royaumes. Au lieu de faire, comme auparavant, une partie de l'assemblée suprême de la Nation, au lieu d'y dominer par leur prépondérance, les nobles Ecoissois furent admis dans le Parlement d'Angleterre par leurs représentans & non autrement, & ne formerent plus qu'une portion peu considérable dans l'un de ces corps où réside l'autorité législative. Ils furent eux-mêmes absolument exclus de la Chambre des Communes, & on ne permit pas seulement à leurs fils aînés de représenter leurs concitoyens dans cette auguste assemblée. Ils ne garderent pas même leurs privilèges féodaux pour compensation

compensation de la perte de leur autorité politique. A mesure que le commerce s'étendit & que le gouvernement s'approcha davantage de la perfection, ces privilèges se trouverent insensiblement limités, & ils furent à la fin totalement abolis par des loix aussi salutaires au public que fatales à la Noblesse. Sur les ruines de leur pouvoir, s'éleva la liberté du peuple. Déchargé des fardeaux qu'il étoit obligé de porter auparavant, délivré de l'oppression à laquelle il avoit été si long-tems exposé, & adopté dans une constitution dont le génie & les loix étoient plus équitables que ceux de la sienne, il étendit son commerce, polit ses mœurs, apprit à se procurer les agrémens de la vie, & cultiva les arts & les sciences.

Cette esquisse de l'état politique de l'Ecosse, où nous avons plutôt cité que développé les événemens & leurs causes, nous fournit trois époques, de chacune desquelles nous pouvons dater quelque grand changement arrivé à l'un ou à l'autre des trois corps qui composoient la suprême assemblée législative dans notre constitution. *A l'avènement* (de Jacques VI au Trône d'Angleterre,) les Rois d'Ecosse, autrefois les Princes la puissance

la plus limitée, devinrent en un instant les plus absolus qu'il y eût en Europe, & ils exercèrent une autorité despotique à l'abri de toute opposition de la part de leur Parlement & de toute résistance de la part des Nobles. *A l'union* l'aristocratie féodale qui avoit subsisté durant tant de siècles, & avec un pouvoir si exorbitant, fut renversée; & les Nobles Ecoffois se désistant volontairement des droits & prérogatives de leur ordre, se réduisirent d'eux mêmes à une condition qui n'excita plus la terreur & l'envie des autres Sujets. *Depuis l'union*, les Communes anciennement négligées par leurs Rois, & méprisées par les Nobles ont acquis de la dignité, & étant admises à la participation de tous les privilèges que les Anglois ont achetés au prix de tant de sang, elles doivent être regardées aujourd'hui comme un corps non moins considérable dans un des Royaumes, qu'elles ne le sont depuis long-tems dans l'autre.

L'Eglise sentit aussi les effets du pouvoir absolu que le Roi acquit par son avènement, & ses révolutions méritent aussi qu'on en parle. Jacques, pendant les dernières années de son administration en Ecosse, fit revivre le nom &

l'office des Evêques. Cependant ils n'avoient ni Jurisdiction ecclésiastique ni prééminence. Leurs revenus étoient fort courts, & à peine avoient-ils d'autres distinctions que celles de siéger au Parlement & d'être les objets de la jalousie du Clergé & de la haine du peuple. Le Roi charmé de la splendeur & de l'autorité dont jouissoient les Evêques Anglois, & jaloux de mettre dans la police ecclésiastique des deux Royaumes l'union qu'il avoit inutilement essayé d'introduire dans leur gouvernement civil, résolut d'amener les deux Eglises à une exacte conformité de culte. Trois Ecoissois furent sacrés Evêques à Londres, & on signifia à leurs freres de prendre les ordres d'eux. On établit des cérémonies inconnues en Ecosse, & quoique le Clergé moins docile que les Nobles s'opposât courageusement à ces innovations, le Roi instruit de longue main & fort habile dans l'art de manier les Ecclésiastiques de son pays, obtint à la fin leur consentement. Mais Charles premier, Prince superstitieux, nullement au fait du génie des Ecoissois, imprudent & précipité dans toutes les mesures qu'il suivit, par rapport à ce Royaume, pressant trop vivement l'ac-

ception de la liturgie Angloise, & entreprenant indiscrettement de reprendre les biens de l'Eglise, alluma le feu de la guerre civile; & le peuple abandonné à lui-même, détruisit l'épiscopat, & rétablit le gouvernement & la discipline du presbytérianisme avec une nouvelle vigueur. L'épiscopat ressuscita en Ecosse avec la Monarchie. Une forme de gouvernement si odieuse au peuple ne pouvoit être maintenue que par la force, & quoiqu'on y employât toute la rigueur de l'autorité & toute la barbarie de la persécution, l'aversion de la Nation étant insurmontable, cette forme eut bien de la peine à subsister. A la révolution l'on crut que les inclinations du peuple méritoient les égards de la législation; le gouvernement presbytérien fut rétabli, & ayant été ratifié par l'union, il se conserve encore dans le Royaume.

Les constitutions civile & ecclésiastique ne se ressentirent pas seules des influences de l'avénement. Il opéra sensiblement sur des objets d'une nature encore plus délicate, sur le génie, le goût & l'esprit de la Nation. A la renaissance des lettres, dans les quinzième & seizième siècles, toutes les langues

modernes étoient également barbares, dénuées d'élégance, de vigueur & même de clarté. Il n'y avoit aucun Auteur qui songeât à écrire dans des langues si peu propres à exprimer & embellir ses sentimens, ni à travailler pour l'immortalité, avec des matériaux si grossiers & si peu durables. Et comme le génie qui régnoit alors ne prenoit point sa source dans aucun effort naturel & original de l'esprit humain, & qu'il étoit simplement excité par l'admiration des anciens, leurs ouvrages étoient regardés non-seulement comme les modeles du goût & des sentimens, mais encore du style; & les langues dans lesquelles ils avoient écrit passèrent pour être le langage particulier & presque consacré aux sciences & aux muses. On ne se contentoit pas d'imiter la maniere des anciens, on copioit leurs expressions; & quelque extravagante que puisse paroître l'entreprise d'écrire dans une langue morte dans laquelle on ne pensoit point, qu'on ne pouvoit parler ni même prononcer, elle eut un succès étonnant. Formant leur style sur les plus purs modeles, & n'étant point gâtés par ces barbarismes que l'inexactitude des conversations familières, l'af-

fection des Cours, le commerce avec les Etrangers, & mille autres causes, introduisirent dans les langues vivantes, plusieurs modernes, parvinrent dans leurs compositions à un degré d'élégance qu'on ne trouve gueres dans les Romains, même devant & après le siècle d'Auguste. Pendant que ce genre de composition fut presque le seul, & que tous les Auteurs parlant la même langue, il étoit plus aisé d'en faire une exacte comparaison; les écrivains Ecoissois ne furent point inférieurs à ceux d'aucune autre nation. L'heureux génie de Buchanam, également formé pour exceller en prose & en vers; plus varié, plus original & plus élégant que celui de presque tous les modernes qui écrivirent en latin, donne à cet égard le plus grand lustre à son pays.

On s'ennuya de l'application laborieuse à une langue morte. C'étoit une mortification pour les Auteurs de n'avoir d'autre récompense de leur industrie, que la satisfaction d'être lus & admirés dans le cercle étroit des savans; & les hommes, au lieu de consumer leur vie à étudier le langage des Romains, commencerent à raffiner & à polir leurs propres langues; ils les trou-

verent susceptibles de beautés & de graces , qui si elles n'égalotent pas celles des langues anciennes , avoient du moins cet avantage qu'on pouvoit y atteindre plus aisément ; & les Italiens ayant montré les premiers l'exemple , on ne se servit plus du latin dans les ouvrages de goût ; il fut relégué dans les livres de science , d'où il a même encore été banni par les Nations polies. Nous pouvons présumer que les Ecoissois n'auroient pas eu sujet de regretter ce changement dans le goût public , & qu'ils auroient été capables de soutenir l'égalité avec les autres nations dans la carrière de la gloire littéraire. Les langues Angloise & Ecoissoise , dérivées des mêmes sources , étoient à la fin du seizieme siècle , à - peu - près dans le même état , un peu différentes par l'orthographe , mais du reste assez semblables par les mots & les tours de phrase. Les lettres de plusieurs hommes d'État Ecoissois de ce siècle ne le cedent point en élégance & en pureté à celles des Ministres Anglois qui étoient en correspondance avec eux. Jacques lui-même avoit un style bien éloigné d'être méprisable , & par son exemple & ses encouragemens , la langue Ecoissoise

auroit pu se glorifier d'une suite d'Auteurs, ainsi que celle des Romains, & les progrès du goût, des arts & des sciences qui se firent dans toute l'Europe, s'y seroient faits comme ailleurs.

Mais dans le tems où les autres Nations commencent à renoncer à l'usage du latin dans les ouvrages de goût, & à faire l'essai de la force & de la portée de leurs langues, l'Ecosse cessa d'être un Royaume. Les transports de joie que l'avénement du Roi au Trône d'Angleterre causa d'abord furent bientôt passés; & les Ecossois étant à la fois privés de tous les objets qui perfectionnent & animent le génie d'un peuple, de la présence de leurs Princes, du concours des Nobles, de l'éclat & de l'élégance d'une Cour, l'esprit de la Nation parut tomber dans un affaïssement général. La Cour n'étant plus dans le Royaume, il n'y resta plus de règle domestique de la propriété & de la correction du langage. Le peu de productions des Ecossois étoit jugé d'après les modèles Anglois, & chaque mot, chaque phrase qui s'en écartoit le moins du monde étoient condamnés comme des barbarismes; au lieu que si les deux

Nations étoient demeurées distinctes, chacune d'elles auroit conservé les idiomes & les manières de parler qui lui étoient particulières; & qui, mises à la mode par une Cour, & appuyées de l'autorité d'écrivains de réputation, auroient été regardées du même œil que les variétés occasionnées par les différens dialectes de la langue Grecque, auroient passé pour des beautés, & auroient été employées indifféramment en plusieurs cas, par les auteurs des deux Nations. Mais après que Jacques eut monté sur le Trône d'Angleterre, les Anglois devinrent naturellement les seuls Juges & les seuls Législateurs du langage, & rejeterent comme des solécismes toute façon de parler, à laquelle leurs oreilles n'étoient point accoutumées. Ajoutez que les Ecoffois n'eurent pas les moyens de perfectionner leur propre langue sur la pureté du modèle Anglois, tant qu'il n'y eut que peu de commerce entre les deux Nations, (a)

(a) On trouve dans deux papiers curieux publiés, l'un par Haynes & l'autre par Strype, une preuve remarquable du peu de correspondance qu'il y avoit entre les Anglois & les Ecoffois avant l'union des deux Royaumes. En 1567, Elisabeth donna ordre à l'Evêque de Londres de prendre une note de tous les étrangers qui étoient à Londres & à Westminster. Par son rap-

& que les anciens préjugés étoient encore si violens qu'ils excluoiert l'imitation. Tout contribua au contraire à la corrompre davantage. Le Clergé d'Ecosse étoit plus distingué dans ce siècle, par la piété que par son savoir, & quoiqu'il s'élevât peu d'auteurs parmi les Ecclésiastiques, cependant, comme ils étoient en possession du privilège de parler devant le peuple, & que leurs Sermons étoient trop longs ou peut-être trop fréquents, ces sortes de discours faits à la hâte ne pouvoient être fort élégans; & on peut rapporter à cette source plusieurs manieres de s'exprimer, dégoûtantes & incorrectes. Les Plaidoyers des Avocats n'étoient ni plus travaillés ni plus exacts; & cette profession ayant fourni plus d'Auteurs, & les matieres dont elle traite, entrant tous les jours dans les conversations & les affaires courantes, ils ont introduit

port qui est fort détaillé, le nombre de tous les Ecossois qui s'y trouvoient alors se montoit à cinquante huit. *Haynes 455.* Le Chevalier Thomas How, Lord Maire, fit une pareille liste en 1568. Le nombre se monta pour lors jusqu'à quatre-vingt-huit. *Strype 4, Supplément No. 2.* A l'avènement de Jacques, beaucoup d'Ecossois, sur-tout du plus haut rang, se rendirent en Angleterre. Mais ce ne fut qu'à l'union qu'il s'établit une grande correspondance entre les deux Royaumes.

dans le langage, la plupart de ces façons de parler vicieuses, qu'on appelle *Scoticifmes*. La langue & le goût du public ne reçurent même aucune amélioration dans le Parlement, où l'on pouvoit s'attendre à trouver une éloquence plus noble & plus châtiée. Toutes les affaires y étoient décidées par les Lords des articles, & ces Lords étoient si servilement dévoués à la Cour, qu'il s'élevoit rarement des débats parmi eux, & qu'ils n'étoient jamais poussés avec le feu & la vigueur naturels à une assemblée populaire.

Ainsi, durant tout le dix-septieme siècle, la langue & le goût se perfectionnerent graduellement en Angleterre, au lieu qu'en Ecosse la premiere se dégrada beaucoup, & le dernier se perdit presque entièrement. Les deux Nations sortirent de la barbarie au commencement de cette période de tems. La distance étoit alors peu considérable entre elles; mais avant qu'elle finît elle devint immense. Après même que l'aurore de la science eut répandu ses rayons sur les Ecossois, ils parurent se replonger dans l'ignorance & l'obscurité; & quoique naturellement actifs & intelligens, ils resterent dans un

état de langueur & d'engourdissement, tandis que les autres Nations s'avançoient avec ardeur dans la carrière de la réputation & des connoissances. La preuve qu'il faut attribuer cet effet au malheur de leur situation politique, & non au défaut de génie, c'est qu'à peine commencerent-ils à passer dans un état plus heureux que leur génie commença aussi à se développer. L'acte qui abolit le pouvoir des Lords des articles, & d'autres loix salutaires passées à la révolution, ayant introduit la liberté des débats dans le Parlement d'Ecosse, on s'appliqua aussi-tôt à cultiver l'éloquence & tous les arts qui l'accompagnent & la perfectionnent; & l'exemple de Fletcher, de Salton, suffit seul pour montrer que les Ecossois étoient encore capables de sentimens généreux; & que malgré quelques idiomes particuliers, ils pouvoient s'exprimer avec élégance & avec énergie.

Enfin les deux Nations ayant été incorporées par l'union, & ne faisant plus qu'un seul peuple, les distinctions qui ont subsisté pendant tant de siècles s'évanouissent insensiblement; les caractères particuliers s'effacent; il regne les mêmes mœurs dans les deux parties

de l'Isle ; on y lit aujourd'hui , on y admire les mêmes Auteurs , & on y suit les mêmes principes pour le goût & pour la pureté du langage ; & après avoir été pendant plus d'un siècle dans une position non moins funeste à la liberté qu'au goût & au génie de la Nation , les Ecoissois sont entrés en possession de privilèges plus estimables que ceux dont leurs ancêtres ont joui autrefois , & ils ont vu disparaître tous les obstacles qui avoient retardé chez eux la poursuite ou empêché l'acquisition de la gloire littéraire.

FIN.
612735

NOTES à ajouter au Tome premier de cette Histoire.

Page 196. A la fin de l'alinéa commençant par ces mots : *Cette doctrine calculée, &c.*

Note du Traducteur. On prie les Lecteurs Catholiques de se souvenir en lisant quelques endroits de cet Ouvrage , que c'est un Ministre Protestant qui parle , & qui parle conformément aux principes de son Eglise. On remarquera aisément la violence & l'emportement qui régnent dans tout ce morceau. Nous aurions pu l'adoucir , ou le supprimer tout-à fait ; mais nous ne sommes que Traducteurs , & la fidélité est le premier mérite d'une Traduction. Plusieurs Ecrivains Catholiques ont repoussé avec force les imputations que notre Historien fait ici à l'Eglise Romaine. Nous y renvoyons nos Lecteurs , aussi-bien qu'à ce que nous avons dit dans

la Préface qui est à la tête de cet Ouvrage. On peut aussi remarquer que l'Auteur, en attaquant la Religion Catholique, respecte toujours la Religion Chrétienne, & reconnoît la divinité de son origine.

Page 209. A la fin de l'*alineæ* commençant par ces mots : *Des hommes de ce caractère*, &c.

Note du Traducteur. Les Lecteurs Catholiques remarqueront aisément combien les imputations qu'on fait ici à l'Eglise Romaine sont outrées. Si le Clergé a pu se ressentir comme tous les autres de la corruption de ces siècles d'ignorance & de barbarie, en même temps il a toujours fourni des exemples des plus grandes vertus.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Histoire d'Ecosse, traduite de l'Anglois, de Robertson* ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 4 Septembre 1784.

SUARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur PISSOT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'ils desireroit faire imprimer & donner au Public : *l'Histoire d'Ecosse, traduite de l'Anglois de*

Robertson : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayant cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état, en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège: qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL. le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis &

seaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le sixieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-quatre, & de notre regne le onzieme. Par le Roi en son Conseil. Signé, LE BEGUE.

Régistré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2919. Fol. 190, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, le 12 Octobre 1784.

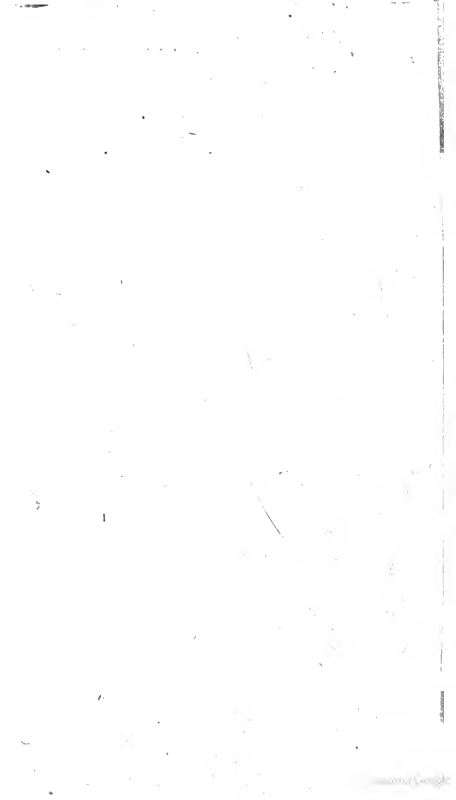
Signé LE CLERC, Syndic.

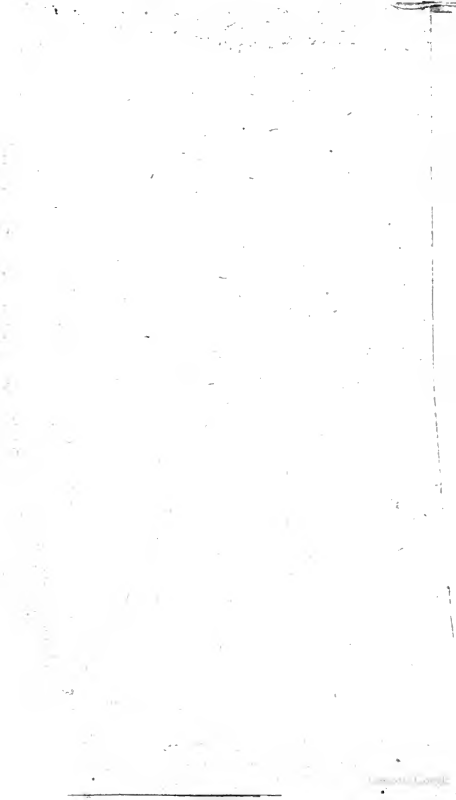
Je soussigné reconnois avoir cédé à Monsieur PAAULT, Imprimeur du Roi, trois quarts dans le Privilège de l'Histoire d'Ecosse de Robertson, pour en jouir par lui ou ses ayans cause. A Paris ce 2 Avril 1785.

P I S S O T.

Régistré la présente Cession sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 324, fol. 294, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 5 Avril 1785.

Signé LE CLERC, Syndic.





340

